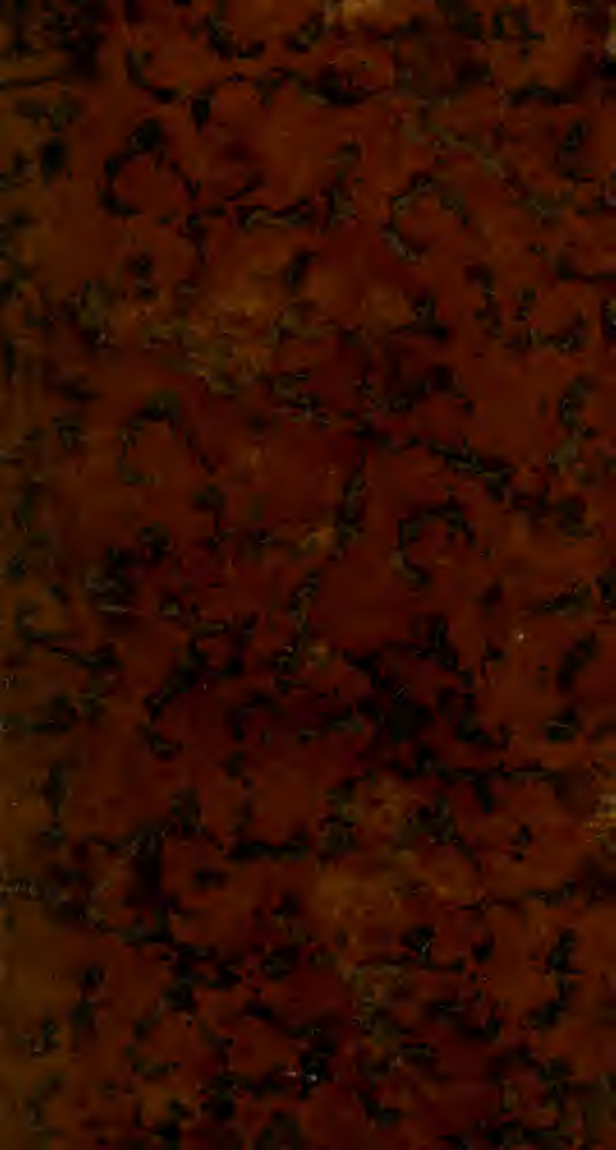






160,-

V.H.
miss

Hubert Pascal Ameilhon
né en 1730 à Paris, où
il mourut en 1811, auteur
d'un très grand nombre
d'ouvrages, tous estimés
- la plupart se rapportent
aux choses de l'Antiquité
- de ses immenses recherches
plusieurs ont été insérés
dans les mémoires de
l'Academie - Son histoire
du commerce et de la
navigation des Egyptiens
très intéressante - jette
un nouveau jour sur ces
temps reculés —

HISTOIRE
DU COMMERCE
ET
DE LA NAVIGATION
DES EGYPTIENS,

Sous le Regne des PTOLEMÉES:

OUVRAGE qui a remporté le Prix de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

Par M. AMEILHON, Cenſeur Royal & Sous-Biblithécaire de la Ville.

[Tentamuſque viam, & velorum pandimus alas : *Virg.*]



A PARIS,

Chez SAILLANT, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais, vis-à-vis le Collége.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



A MONSIEUR BIGNON,

Commandeur des Ordres du Roi, Conſeiller d'État, Prévôt des Marchands, Bibliothécaire de Sa Majeſté, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, & Honoraire de celle des Inſcriptions & Belles-Lettres.

MONSIEUR,

C'eſt à plus d'un titre que vous avez des droits acquis

ſur cet Eſſai de mes Etudes. Un Ouvrage de la nature de celui-ci, pouvoit-il paroître plus convenablement que ſous les auſpices du Chef d'un Corps de Magiſtrats, dont une des principales fonctions eſt de veiller au bien du Commerce & de la Navigation d'une grande Ville, qui ne le cede en rien à la ſuperbe Alexandrie? S'il a eu quelque ſuccès, j'en ſuis redevable en partie aux ſecours que j'ai trouvés dans ce Dépôt Littéraire, au ſervice

du quel j'ai l'avantage d'être employé ſous vos ordres. Enfin c'eſt de votre main que j'ai reçu la Couronne Académique dont l'a jugé digne une des plus ſavantes Compagnies de l'Europe, au milieu de laquelle vous faites revivre un nom, depuis longtems, célèbre dans la République des Lettres. Mais de tous les motifs qui m'ont porté à vous en faire hommage, il n'en eſt point qui m'y ait plus déterminé que le deſir de vous donner

un témoignage public du respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
AMEILHON.

PRÉFACE.

LES EGYPTIENS ont toujours fixé d'une maniere particuliere, l'attention des Savans. On paroît assez généralement convaincu que cet ancien Peuple est un de ceux qui méritent les premiers regards de quiconque se propose de faire une étude solide & approfondie de l'Antiquité prophane. En effet l'Histoire Egyptienne est, après les Annales sacrées, la source principale d'où l'on peut tirer des lumieres sur l'ori-

gine des Loix, des Sciences & des Arts. Mais s'il eſt un Art auquel les anciens Habitans de l'Egypte ayent donné naiſſance, & qu'ils ayent cultivé avec ſuccès, c'eſt bien celui du Commerce & de la Navigation. Il eſt vrai que quelques Ecrivains même célèbres dans la Litterature, ſeront fort éloignés de convenir de ce fait, parce qu'ils ſe ſont perſuadés que les Egyptiens étoient aſſujettis à une Loi qui les tenoit toujours renfermés dans l'enceinte de leur Patrie. Ce ſentiment eſt

pourtant fort opposé à la façon de penſer de cette ancienne Nation qui regardoit preſque tous les autres Peuples comme ſortis de ſon ſein. Il faut eſpérer qu'un pareil préjugé ſe diſſipera enfin lorſqu'il ſera inconteſtablement démontré que les Chinois ſont une peuplade venue jadis de l'Egypte. Cette heureuſe découverte, annoncée il y a déjà quelque tems à l'Europe ſavante, ſe dégage ſenſiblement des ombres qui ſembloient encore l'obſcurcir. Chaque jour elle acquiert de nou-

veaux dégrés d'évidence entre les mains du célèbre Académicien qui en eſt l'Auteur.

Au reſte, ſi l'on ſe croit autoriſé à diſputer aux Egyptiens l'avantage de s'être diſtingués par leur Commerce & leur Navigation, dans des tems antérieurs au regne des Ptolemées, au moins ne pourra-t-on pas s'empêcher de reconnoître que ſous ces Monarques, ils ont tenu le premier rang parmi les Nations les plus commerçantes. C'eſt une vérité que je crois avoir ſuffiſamment prouvé dans cet écrit,

en y exposant, d'un côté, ce que chacun des Rois Ptolemées a fait pour les intérêts du Commerce & de la Navigation dans ses États ; & de l'autre, en suivant, dans leurs courses Maritimes, les Egyptiens depuis qu'ils furent devenus sujets de ces Princes.

Il est aisé de voir que la premiere partie de cet Ouvrage sera purement Historique, & que la seconde doit contenir des détails de Géographie, & sur-tout de Géographie ancienne. Il ne faut cependant pas que le Lecteur s'en allarme. Des

connoiſſances ordinaires ſur la Géographie, lui ſuffiront pour me comprendre. Quant à ceux qui ſeroient abſolument étrangers dans cette ſcience ; ils ne pourront gueres ſe diſpenſer de jetter les yeux ſur quelques Cartes d'Aſie, d'Europe & d'Afrique ; mais les premieres qu'ils trouveront ſous leur main pourront être ſuffiſantes, ſans qu'il leur ſoit néceſſaire de recourir à des Cartes anciennes. Si cependant ils étoient dans le cas de ſe ſervir de ces dernieres, ce n'en ſeroit pas plus mal.

L'on ne ſera pas ſans doute ſurpris de m'entendre répéter dans quelques endroits de cet Ouvrage, des choſes qui ont été déjà dites par M. Huet dans ſon excellent *Traité du Commerce & de la Navigation des Anciens*. Obligé de repaſſer ſur une matiere que ce Savant avoit traitée longtems avant moi, il m'étoit impoſſible de ne me pas rencontrer quelquefois avec lui. Ces ſortes de rencontres ſont inévitables entre des Auteurs qui marchent dans la même carriere & qui

vont puiſer dans les mêmes ſources. Néanmoins j'eſpere qu'on me rendra la juſtice de reconnoître que ſi je rappelle dans certaines occaſions les mêmes faits que le ſavant Evêque d'Avranches ; que ſi je mets en œuvre les mêmes matériaux ; je tâche de les préſenter ſous un jour nouveau ; que je leur donne plus de développement qu'ils n'en ont dans ſon Livre ; que j'entre dans des détails auxquels ſon objet ne lui permettoit pas de ſe livrer ; enfin que mon Ouvrage différe aſſez du ſien

pour ne pas craindre qu'on lui reproche d'être tout-à-fait inutile.

On aura occaſion de voir dans cet Ecrit que Vaſquez de Gama n'eſt pas le premier qui ait doublé la pointe de l'Afrique. Les Anciens avoient été aſſez heureux pour faire plus d'une fois le circuit de cette partie de l'ancien Monde. Mais il n'y a pas d'apparence qu'ils ayent jamais ſçu tirer un grand avantage de cette découverte pour des raiſons que j'inſinue ailleurs. Cependant ils ne ceſſoient de

revenir à ce projet. Ils s'en occupoient à peu près comme nous nous ſommes occupés de la recherche d'une route pour aller par les mers du Nord, à la Chine, ou de la découverte d'un paſſage pour ſe rendre dans la mer du Sud, par la Baye d'Hudſon. Alexandre, qui prétendoit à toute eſpece de gloire, & qui ne vouloit rien négliger de ce qu'il croyoit pouvoir immortaliſer ſon nom, avoit mis au nombre de ſes Exploits, l'honneur de faire le tour de l'Afrique. Il s'étoit propoſé de rentrer dans

dans la Méditerranée par les Colonnes d'Hercules, en revenant de ſon voyage des Indes.

Ce ne ſera pas ſans éprouver un ſecret ſentiment de plaiſir, qu'on ſuivra avec moi les Egyptiens depuis le Port d'Alexandrie juſqu'au Gange. On ſera étonné de voir comment ils ont oſé entreprendre des voyages d'auſſi long cours ſur la mer, dans un tems où l'uſage de la Bouſſole n'étoit point encore connu. Quelque ſurprenantes néanmoins que nous paroiſſent ces courſes,

elles le paroiſſoient ſi peu à Strabon, qu'il ne fait point difficulté d'avancer que les anciens Voyageurs, par rapport au ſiécle où il écrivoit, avoient été beaucoup plus loin que les Modernes.

Je termine cet écrit par une eſpèce de commentaire ſur un paſſage de Pline, où je crois appercevoir que les Egyptiens avoient l'art de fabriquer des Toiles Peintes à peu près dans le goût de celles qui ſe font aux Indes. Pour bien entendre les obſervations que je haſarde à ce ſujet, il ſeroit à propos

d'avoir quelque connoiſſance des procédés qu'on employe pour la fabrique des Indiennes ; il faudroit, par exemple, avoir conſulté un petit Ouvrage aſſez curieux intitulé : *Traité ſur les Toiles Peintes*, qui a paru à Paris, chez Barrois en 1760. C'eſt en comparant ce que j'avois lu dans cette Brochure, avec le Texte de Pline, que je me ſuis apperçu qu'il préſentoit l'idée d'une manipulation ſemblable à ce qui ſe pratique dans les Manufactures de Toiles Peintes, tant en Europe qu'aux Indes.

Je m'imaginois de bonne-foi être le premier qui en eut fait la remarque. J'ai reconnu depuis que j'avois été prévenu par M. le Comte de Caylus. A la fin d'un Mémoire ſur la Peinture des Anciens, qui ſe trouve dans le Recueil de l'Académie Royale des Belles-Lettres, il rapporte le paſſage en queſtion du célèbre naturaliſte Romain, & il avertit en même tems du ſens qu'on peut lui donner; c'eſt d'ailleurs tout ce qu'il en dit. Au reſte, ſi je ne puis plus prétendre au mérite de la pre-

mière découverte, j'en ſuis bien dédommagé, par la ſécrete ſatisfaction que j'ai d'avoir enviſagé le paſſage de Pline, ſous le même point de vue que cet illuſtre Savant dont la Littérature & les Arts ne peuvent trop regretter la perte.

Si j'ai inſiſté ſur la nature des Toiles que les Egyptiens, au rapport de Pline, mettoient à la Teinture, & ſi je me ſuis attaché à prouver qu'elles étoient de Coton, je n'ai pas eu deſſein pour cela de donner l'excluſion aux Toiles de Chanvre ou de Lin.

Je ne doute point que les Egyptiens ne fussent aussi dans l'usage d'en peindre de cette dernière espèce; mais j'ai voulu expliquer le Texte de mon Auteur : or, il est clair, que Pline désigne expressément des Toiles qui étoient tissues de Fil de Coton.

Ceux qui se laissent prévenir contre tout ce qui s'annonce avec un certain appareil d'érudition, trouveront peut-être que j'ai trop multiplié les Notes, & que j'y suis un peu prodigue de Grec & de Latin. Je les prie de considérer que ces

Notes contiennent ſouvent les autorités qui ſervent de preuves à des obſervations & à des faits d'une eſpéce particuliere, au ſujet desquels je ne devois pas raiſonnablement exiger qu'on m'en crut ſur ma parole. Il m'a ſemblé que de ſimples Citations n'auroient pas toujours ſuffi pour m'acquitter auprès de cette Claſſe de Lecteurs, qui n'aime à donner ſa confiance, que ſous bonne caution.

Quant au ſtyle, il n'eſt rien moins que recherché. J'ai tâché ſeulement de me

ſervir d'expreſſions propres à la nature de mon ſujet, & de me rendre intelligible autant que j'ai pu. C'eſt à peu près à quoi doivent ſe reduire les efforts de quiconque traite des matieres de recherche & de diſcuſſion; à moins qu'il n'ait reçu en partage quelqu'une de ces plumes heureuſes qui ſavent, ſans aucun travail, embellir tout ce qu'elles touchent, & repandre un coloris agréable & brillant ſur le fonds même le plus ſombre.

N. B. *Je prie le Lecteur d'avoir égard aux Corrections qui ſe trouvent à la fin.*



HISTOIRE DU COMMERCE ET DE LA NAVIGATION DES EGYPTIENS,

Sous le Régne des PTOLÉMÉES.

LORSQUE nous jettons les yeux ſur les progrès que le Commerce & la Navigation ont faits parmi nous, depuis la découverte de la Bouſſole, nous ſommes tranſportés d'étonnement. Jamais l'Antiquité fabuleuſe ne vanta la conquête de ſes Argonautes, avec autant d'enthouſiaſme que

nous célébrons les expéditions de nos Navigateurs modernes. Je loue ces tranſports, & me mets volontiers au nombre des admirateurs. Mais, quelque grande que ſoit ici mon admiration, j'avoue qu'elle le céde encore à celle dont je me ſens ſaiſi, quand je conſidère juſqu'où les Anciens ont pouſſé leurs Navigations. En effet, ſi l'on en excepte l'Amérique qu'ils n'ont peut-être pas connue, (quoique pluſieurs Sçavans penſent qu'ils en ont parlé ſous le nom d'*Iſles Atlantiques*), il n'eſt preſque point de mers dans l'ancien Monde qu'ils n'ayent fréquentées, & il eſt très-peu de pays qu'ils n'ayent viſités, ſoit pour le Commerce, ſoit pour ſatisfaire leur curioſité.

Il eſt certain que les côtes Occidentales de notre hémiſphère avoient été parcourues au-delà du détroit de Gibraltar en tirant vers le Septentrion, ſoit par les Phéniciens, & les Carthaginois (*a*) qui alloient faire le Commerce de l'Etain aux Iſles Caſſitérides, ſoit par Pythéas, ce célébre navigateur de Marſeille, qui avoit pénétré fort avant dans le Nord. Les côtes de l'Afrique à l'Oueſt avoient été d'abord viſitées par ces navigateurs Phéniciens, qui ſous Nécao, Roi d'Egypte, furent aſſez heureux pour doubler la pointe de l'Afrique, que nous appellons

Herod. Libr. 4. p. 237 & 238. Edit. Steph.

(*a*) Himilcon pénétra dans la Grande Bretagne, & dans les Iſles Caſſitérides, aujourd'hui les Sorlingues. *Bochart Canaan Libr.* 1. *Cap.* 35.

aujourd'hui *le Cap-de-Bonne-Espérance* ; entreprise hardie, que Vasquez de Gama renouvella bien des siécles après, que les Anciens n'avoient jamais perdue de vue, & dont ils s'étoient toujours occupés. Strabon nous apprend qu'il y avoit des Commentateurs qui, pour rendre compte des courses de Ménélaüs, dont il est parlé dans Homère, prétendoient que ce Prince Grec étoit sorti de la Méditerranée, par les Colonnes d'Hercule, & qu'il s'étoit rendu aux Indes en tournant l'Afrique. Strabon lui-même, quoiqu'il n'approuve pas la pensée des Commentateurs, croit pourtant cette route très-possible. Enfin, il nous fait entendre qu'il s'étoit

En 1497.

Strab. Libr. 1. p. 38. Lutet. 1620. fol.

Strab. Ibid.

trouvé plus d'une fois des Navigateurs (*b*) assez intrépides pour entreprendre de chercher ce passage, mais qu'ils avoient été obligés de revenir sur leurs pas, non pas tant à cause de la difficulté des Mers, que par la disette des vivres. Les côtes Orientales de l'Afrique avoient été reconnues aussi ; en premier

Strab. Libr. 1. p. 5.

(*b*) Le Carthaginois Hannon, étant sorti par le détroit de Cadix, en même-tems qu'Himilcon, se porta vers les Isles Cassitérides, cotoya les bords de l'Afrique, en s'avançant vers le Midi. Si l'on en croit Pline, il alla si loin qu'il aborda en Arabie ; ce qui supposeroit qu'il eut fait aussi le tour de l'Afrique : cependant il y a apparence que Pline se trompe, d'autant plus que la relation qu'Hannon a donnée lui-même de son Voyage, au moins celle qui porte son nom, ne dit rien de semblable. Quoiqu'il en soit, cela prouve que les Anciens étoient bien éloignés de regarder comme une chimère la possibilité de faire le tour de l'Afrique par Mer.

lieu par la flotte de Salomon ; s'il eſt vrai que l'Ophir, où il eſt dit que ce Prince envoyoit des Vaiſſeaux pour le Commerce, ſoit la Sophala d'aujourd'hui ; enſuite par ces Phéniciens qui firent, comme je l'ai déjà dit, le tour de l'Afrique, en partant de la mer Rouge pour rentrer par la Méditerranée. Le Golphe Arabique, le Sein Perſique, toute la mer des Indes (*c*), les côtes de Malabar, & peut-être même celles de Coromandel, avoient été reconnues par les Anciens,

---

(*c*) Darius, fils d'Hyſtaſpe, avoit envoyé, comme on le verra plus bas, des gens pour reconnoître les côtes de la mer, depuis l'Indus juſqu'au Golphe Arabique, long-tems avant qu'Alexandre fit faire la même découverte par Néarque. *Herod. Libr.* 4. *p.* 238 & 239.

avant les conquêtes d'Alexandre, & le furent encore davantage après ce Prince. Ce qui faisoit dire à Strabon qu'on sçavoit, à n'en pas douter, par l'expérience & par le récit des Navigateurs, que la terre étoit environnée d'eau presque de toutes parts. Les mers intérieures n'étoient pas moins fréquentées par les Anciens. Pour la mer Méditerranée, il n'y a pas la moindre difficulté. Ils navigeoient aussi dans le Pont-Euxin, & alloient jusqu'aux Palus-Meotides. Quant à la mer Caspienne, ils ne la connurent, ou plutôt ne la fréquentèrent qu'assez tard : il y en a une raison bien simple. Cette mer n'a aucune communication sensible avec d'autres qui puis-

Strab. Libr. 1. p. 5.

ſent ſervir de canal aux Marins pour y aborder.

Reconnoiſſons donc que les Anciens ont été, toute proportion gardée, auſſi grands Navigateurs que nous pouvons l'être; n'ayant point eu pour ſe conduire ſur mer, les ſecours dont nous ſommes aujourd'hui ſi abondamment pourvûs. Mais, comme il ſe trouve parmi nous des Peuples chez qui la Marine Commerçante eſt ſur un pied beaucoup plus floriſſant qu'ailleurs, de même auſſi on diſtingue, dans l'Antiquité, des Nations qui ont montré plus d'ardeur que d'autres pour la Navigation & le Commerce. Parmi celles-ci, je remarque ſurtout les Egyptiens; oui, les Egyptiens doivent être mis au

nombre des premiers & des plus grands Navigateurs de l'Antiquité ; je ne balance pas même à les faire aller de pair, en cette partie, avec les Phéniciens. Ce que j'avance ici paroîtra, peut-être, un paradoxe à quelques Lecteurs (*) ; mais j'espère donner à ce prétendu paradoxe tous les caractères d'une vérité incontestable, en examinant, conformément à l'intention de l'Académie, *Quelle a été l'étendue du Commerce & de la Navigation des Egyptiens, sous le régne des Ptolémées.*

Il est aisé de sentir que je ne puis traiter ce sujet sans remonter à des tems plus anciens, & sans reprendre les choses dès

(*) *Voyez la Note* I. *à la fin.*

leur origine. Les Ptolémées n'ont point fondé le Commerce en Egypte, & encore moins la Navigation ; ils n'ont fait que leur donner de nouveaux accroiſſemens ; par conſéquent, il faut que je faſſe voir à quel degré ce Commerce & cette Navigation étoient parvenus, lorſqu'ils ont commencé à les augmenter. Ce ſont ces conſidérations qui m'ont déterminé à faire précéder le corps de ce Mémoire, de l'eſpéce d'*Introduction* qu'on va lire ; ce ſont elles auſſi qui me donnent lieu de croire qu'on ne la regardera pas comme un travail ſuperflu. Au reſte je l'abrégerai le plus qu'il me ſera poſſible.

INTRODUCTION

Dans laquelle on donne une idée de la Marine & du Commerce de l'ancienne Egypte, avant les Ptolémées.

LES EGYPTIENS ont ceci de commun avec tous les autres Peuples de la terre ; les tems qui avoiſinent leur origine ſe trouvent couverts de beaucoup d'obſcurité. Auſſi n'eſt-ce qu'avec une peine aſſez grande qu'on peut appercevoir quelque lueur de Vérité à travers le voile de la Fable, dont l'Hiſtoire de cet ancien Peuple eſt enveloppée. Cependant, en recueillant avec ſoin le petit nombre de rayons épars au milieu de ces ténébres épaiſſes, il n'eſt pas impoſſible,

à beaucoup près, d'en former un corps de lumière capable de jetter un aſſez grand jour ſur la matière que je traite.

D'abord une réflexion ſimple & toute naturelle ſe préſente d'elle-même à l'eſprit. Les débordemens du Nil qui, pendant un tems aſſez conſidérable de l'année, enſevelit ſous ſes eaux l'Egypte, & en fait comme une vaſte mer, ne purent manquer de mettre ſes premiers habitans dans la néceſſité de cultiver une ſorte de Navigation. Ils durent, plutôt que tout autre Peuple, ſe familiariſer avec un élément dont la vue ſeule imprime à l'imagination de ceux qui n'y ſont pas accoutumés, je ne ſçais quelle horreur ſecrette; horreur qui,

peut-être, ne fut pas un des moindres obſtacles que les premiers Navigateurs eurent à ſurmonter. Les Egyptiens, après avoir fait leur apprentiſſage ſur les eaux du Nil, ſe ſeront enhardis inſenſiblement à naviger ſur la Mer. Rien n'eſt donc plus raiſonnable, que de regarder l'Egypte comme le berceau de la Navigation. C'eſt un témoignage que ſemblent lui rendre tous les Navigateurs de la terre dans l'Antiquité, en reconnoiſſant pour leur patrone Iſis (*d*),

(*d*) Les Gens de mer ſe mettoient ſous la protection d'Iſis. Ils lui faiſoient des vœux dans les dangers, & ceux qui avoient échappé aux naufrage, avoient la dévotion d'expoſer dans ſes Temples des tableaux votifs, où étoient repréſentés le péril qu'ils avoient couru & la manière dont ils y avoient échappé. On prétend que

Divinité Egyptienne. D'ailleurs les Egyptiens paſſent pour avoir cultivé de bonne heure, & avoir porté à leur perfection toutes les ſciences dont la connoiſſance eſt néceſſaire pour entreprendre de longues routes, principalement ſur Mer, & dont l'acquiſition ſuppoſe des voyages de longs cours dans les pays étrangers, & chez les différentes Nations. Ils excelloient dans les Mathématiques, l'Aſtronomie & la Géographie. Or nous ſçavons par expérience les ſervices importans que la Navigation rend tous les

c'eſt cette Déeſſe qui inventa les voiles de vaiſſeaux, & qu'elle en fit uſage la première, lorſqu'elle s'embarqua ſur la mer pour chercher ſon fils Harpocrate. Lactance, (*Livr.* 1. *Chap.* 2.) dit que la Fête de la Navigation d'Iſis, étoit marquée dans les Faſtes ou anciens Calendriers.

jours à ces ſciences,& ceux qu'elle en reçoit à ſon tour. Pour les Mathématiques & la Géométrie, il n'y a pas de doute que les Egyptiens ne les aient connues dès les tems les plus reculés, puiſqu'on en attribue communément l'invention à Mœris, un de leurs premiers Rois. C'étoit à leur Ecole que s'enſeignoient les ſyſtêmes les plus raiſonnables & les mieux fondés ſur le cours des Aſtres & des Planétes. Eudoxe, ce Philoſophe ſi célébre, qui avoit puiſé toute ſa ſcience chez les Egyptiens, avoit ſans doute appris d'eux à ſoutenir ce ſyſtême, que Copernic a fait revivre, & qui eſt aujourd'hui ſi univerſellement reçu: ſçavoir, que la Terre

eſt une Planéte qui tourne autour du Soleil. En un mot, les anciens Egyptiens paſſoient pour être les meilleurs Aſtronomes qu'il y eut au monde. C'eſt ce que Macrobe témoigne, lorſqu'il dit, qu'ils furent les ſeuls qui rencontrèrent le plus juſte, en déterminant le cours du Soleil, & qu'il y avoit de l'erreur dans le Calcul des autres Nations. Quant à la Géographie, il paroît qu'ils s'y appliquèrent de tout tems. Apollonius de Rhodes (*e*), dans ſon Poëme des Argonautes, rapporte que les

(*e*) Οἱ δή τοι γράπτυς πατέρων ἕθεν εἰρύονται Κύρβιας, οἷς ἔνι πᾶσαι ὁδοὶ καὶ πείρατ' ἔασιν Ὑγρῆς τε τραφερῆς τε. . . . . . .

Apoll. Argon. Libr. 4. v. 279.

Quæ Joannes Hartungus ſic vertit: *Illi quidem inſcriptas patrum ſuprà ſervant tabulas, in quibus omnes viæ & termini ſunt maris & terræ.*

Egyptiens

Egyptiens conſervoient d'anciennes Tables Géographiques qui avoient appartenu à leurs Ancêtres, & ſur leſquelles on voyoit tracées toutes les routes qu'ils avoient pratiquées, tant ſur mer que ſur terre.

Mais faiſons voir d'une manière plus poſitive, & par des faits autentiques que les anciens Egyptiens ont véritablement parcouru les mers & les pays les plus éloignés, & ſe ſont livrés au Commerce extérieur avec beaucoup d'activité.

On ſçait qu'il y avoit longtems que les Egyptiens ſe ſervoient de Vaiſſeaux, lorſque les Grecs n'en connoiſſoient pas encore l'uſage. Le premier Navire qui parut en Grece, y fut

Plin. Libr. 7. conduit d'Egypte par Danaüs. A-peu-près dans le même tems *Diod. Sic. Libr.* 1. *Sect.* 2. Sesoſtris, ſon frère, avoit équipé une Flotte de quatre cents voiles ſur le Golphe Arabique, avec laquelle il ſe rendit maître de toutes les Provinces maritimes, & de toutes les Iſles de la mer Rouge juſqu'aux Indes. Ce fut le premier Prince qui fit voir des Vaiſſeaux de guerre ſur la mer. Tandis que ſa Flotte agiſſoit ſur cet élément, conduiſant lui-même ſon Armée de terre, il ſubjugua l'Aſie. Il parcourut non-ſeulement tous les lieux où Alexandre a porté depuis ſes armes; mais même il pénétra dans des régions où ce Conquérant ne mit jamais le pied. En effet, il paſſa le Gange, & s'a-

vança jusqu'à l'Océan. Sesostris, en revenant par le Septentrion, conquit toute la Scythie, jusqu'au fleuve Tanaïs, qui sépare l'Asie d'avec l'Europe. Il soumit aussi la plupart des Isles Cyclades, s'avança jusques dans la Thrace, qui fut le terme de ses exploits. Il revint ensuite en Egypte, après neuf ans d'absence, chargé de riches dépouilles, & traînant après lui une multitude innombrable de Captifs de toutes les nations. Au reste, traitant avec équité les Peuples qu'il avoit subjugués, il leur imposa des tributs proportionnés à leurs forces, & les obligea de les apporter eux-mêmes en Egypte; ce qui étoit un moyen très-propre pour entre-

Herod. Libr. 2.

Diod. Sicul. Libr. 1. Sect. 2.

tenir entre ſes Sujets & les Nations étrangères, de fréquentes correſpondances. Auſſi paroît-il que ce Prince étoit jaloux d'attirer les Etrangers dans ſes Etats, pour y faire fleurir le Commerce.

Ibid. Si nous en croyons Diodore de Sicile, il fit faire des Canaux de communication, depuis Memphis juſqu'à la mer d'Arabie, dans l'intention de faciliter le Commerce de tous les Peuples de la Terre avec l'Egypte, & pour abréger le tranſport des fruits & de toutes les marchandiſes. Le même Auteur ajouté, que ce grand Prince donna des ordres pour faire conſtruire un Vaiſſeau de bois de cédre, long de deux cents quatre-vingt coudées, revêtu d'argent en dedans

& d'or en déhors, & qu'il l'offrit au Dieu qu'on adoroit à Thebes; ce qu'on peut regarder comme un monument qui atteſte combien ce Prince s'occupoit de l'art de la Navigation, & quelle eſtime il en faiſoit, puiſqu'il voulut le conſacrer, en y attachant, pour ainſi-dire par cette cérémonie, le ſçeau de la Religion.

Avant la grande expédition, dont je viens de parler, Seſoſtris avoit ouvert aux Egyptiens le Commerce de la Libye, de l'Ethiopie & de l'Arabie.

Quoique l'Hiſtoire ne nous apprenne rien d'auſſi remarquable des premiers ſucceſſeurs de Seſoſtris, cependant on doit croire qu'ils ne négligèrent pas entièrement de profiter des avan-

tages que ce Prince avoit procurés à l'Egypte, en y établiſſant une bonne Marine & un Commerce floriſſant. Une preuve qu'il y eût toujours une Marine réglée & ſoutenue en Egypte, lorſqu'une fois elle fût établie dans ce pays, c'eſt que les Matelots & gens de Mer y étoient en aſſez grand nombre, pour former une des ſept claſſes qui entroient dans la diviſion des Ordres de l'État. Au reſte, ſi le Commerce & la Navigation avoient éprouvé quelque déchet, le fameux Pſamméticus ſçut bien, comme on va voir, le réparer.

Herod. Libr. 2. p. 155.

Après la mort de Tharaca, le dernier des Rois Ethiopiens qui regnèrent en Egypte, ce

Royaume fut partagé entre douze des plus grands Seigneurs de la nation. Psamméticus, l'un de ces douze Seigneurs, eut pour son partage les Provinces Maritimes que bordoit la Méditerranée. Cet habile politique songea à profiter de cette heureuse situation, pour trafiquer avec les Marchands étrangers, & sur-tout avec ceux de la Phénicie & de la Grece. Par ce moyen il amassa en peu de tems de grandes richesses, se fit beaucoup d'amis & s'acquit un grand crédit chez les Nations voisines; ce qui le mit en état, non-seulement de soutenir avec avantage la guerre contre ses Collégues, mais encore de les dépouiller les uns après les autres, & de s'em-

Herod. Libr. 2. p. 149 & 150. Diod. Libr. 1. Sect. 2.

parer de toute l'Egypte. Il fut aidé dans cette expédition par des Troupes auxiliaires, venues de la Carie & de l'Ionie. Psamméticus reconnut généreusement les services importans que les Grecs lui avoient rendus dans cette guerre. Outre la solde qu'il étoit convenu de leur payer, il leur distribua de riches présens, leur assigna des terres en Egypte, & leur accorda de grands priviléges. En un mot, il n'oublia rien pour se les attacher de plus en plus. Il fit alliance avec les Athéniens & les autres Grecs, dans l'intention d'établir des correspondances pour le Commerce, entre ces peuples & les siens. Ce fut dans cette vue qu'il fit apprendre à de jeunes Egyptiens

la Langue Grecque, pour qu'ils puſſent enſuite ſervir d'Interprêtes aux Commerçans des deux Nations. Diodore de Sicile ajoute que *Pſamméticus fut le premier de tous les Rois d'Egypte qui ouvrit ſes Ports au Commerce de toutes les Nations, & qui favoriſa la Navigation dans ſes Mers.* Ceci ne doit s'entendre, ſans doute, que du Commerce qui ſe faiſoit par la mer Méditerranée ; car Diodore n'avoit pû ſitôt oublier ce qu'il avoit dit de Seſoſtris, & que nous avons rapporté plus haut. Il eſt certain que les Egyptiens ont été pendant long-tems aſſez indifférens pour le Commerce de la Méditerranée, qu'ils ſembloient avoir abandonné aux Phéni-

ciens; ils ont toujours témoigné beaucoup plus d'inclination pour celui de la mer Rouge & de l'Océan Indien.

Nécao, fils de Pſamméticus, non-ſeulement adopta les vues de ſon pere par rapport au Commerce & à la Navigation, mais il tâcha encore d'enchérir ſur lui. Ce Prince entreprit de joindre la Méditerranée à la mer Rouge, par un Canal tiré du Nil au Golphe Arabique. Mais il ne réuſſit pas dans ce projet. Cet ouvrage coûta la vie à cent-vingt mille Ouvriers, & ne fut point achevé. Nécao qui étoit toujours plein du deſir de réunir le Commerce de l'Occident à celui de l'Orient, & d'établir pour cela une communication directe entre les

Herod. Libr. 2. p. 151 & 152.

deux Mers, voyant qu'il ne lui étoit pas possible de finir le Canal qu'il avoit commencé dans ce dessein, se tourna d'un autre côté (*f*). Il imagina de chercher un passage qui conduisît de la mer Rouge dans la Méditerranée, en faisant le tour de l'Afrique. Il se servit pour cette importante découverte de Phéniciens, comme Salomon s'en étoit servi long-tems auparavant, pour conduire les Flottes qu'il envoyoit d'Esiongaber à Ophir & à Tharsis. Ces Phéniciens, s'étant embarqués sur le Golphe Arabique, firent le tour de l'A-

Herod. Libr. 4. pag. 237. 238.

Herod. Loco citato.

(*f*) La manière dont Hérodote s'exprime, semble insinuer que Nécao prit le parti de faire chercher ce passage, pour suppléer au défaut du Canal qu'il n'avoit pu achever.

frique, & revinrent par les colonnes d'Hercule dans la Méditerranée, au bout de trois ans. Au reſte, on ne voit point que cette découverte aït eu de grandes ſuites. Sans doute que la longueur de la route, & encore plus les difficultés de la Navigation ne permirent pas d'en profiter. Qu'on imagine quelles peines & quelles fatigues auroient à eſſuyer nos Navigateurs, s'ils étoient obligés de doubler le Cap-de-Bonne-Eſpérance, en allant terre à terre, comme l'ont fait les Phéniciens dont on vient de parler. Ce ne fut qu'après bien des tentatives, & après avoir eſſuyé bien des naufrages, que les Portugais, quoique montés ſur des Vaiſſeaux incomparable-

ment meilleurs que ceux des Anciens, & munis du ſecours de la Boſſuole, réuſſirent enfin à retrouver ce fameux paſſage. Si Nécao fut le premier qui entreprit de le chercher, il ne fut pas le ſeul, comme nous aurons lieu de le dire par la ſuite plus d'une fois. Sans aller plus loin, Hérodote ne nous parle-t-il pas, à l'occaſion même de l'entrepriſe de Nécao, d'un certain Sataſpès, qui, ſous le regne de Xercès, fut condamné à faire le tour de l'Afrique pour l'expiation d'un crime qu'il avoit commis? Cet homme vint s'embarquer en Egypte, paſſa le détroit de Cadix, ſe diſpoſant à revenir par la mer d'Arabie. Après avoir navigé pendant pluſieurs mois, en

Herod. Ibid.

s'avançant vers le Midi le long de la côte Occidentale de l'Afrique, il revint ſur ſes pas, ſans avoir achevé ſa courſe; ſoit qu'il ſe fut rebuté de la longueur & des fatigues de la Navigation; ſoit qu'effectivement il eut rencontré, comme il le diſoit, des obſtacles inſurmontables qui l'euſſent empêché d'aller plus loin. Quoiqu'il en ſoit, il fut mis à mort pour n'avoir point rempli la convention qu'il avoit faite. Mais revenons à Nécao.

Herod. Libr. 2. p. 151 & 152.

Ce Prince, qui ne s'occupoit que de projets de Commerce & de Navigation, ſe forma une Marine très-floriſſante. Il entretenoit des Flottes conſidérables ſur la Méditerranée & dans le Golphe Arabique. Du tems d'Héro-

dote on admiroit encore les vestiges des Ports & des Arsenaux, que ce Prince avoit faits bâtir pour donner retraite à ses Vaisseaux.

Apriés son petit-fils ne fut pas moins jaloux que lui d'entretenir une bonne Marine. Les guerres qu'il eut avec plusieurs Puissances Maritimes l'obligerent d'équiper des Flottes formidables. Il étoit si puissant sur Mer, qu'il défit en bataille rangée les Phéniciens & les Cypriots reunis ensemble, deux des Nations les plus renommées pour leur expérience dans l'art de la Navigation, & qui sembloient tenir l'empire de la mer dans la Méditerranée.

Herod. Libr. 2. p. 153 & 154. Diod. Sic. Libr. 1. Sect. 2.

Amasis qui lui succéda, ne se

diſtingua pas moins par ſon ardeur pour le Commerce & la Navigation. Il étoit tout-puiſſant ſur la Méditerranée. L'Iſle de Chypre ne put reſiſter à ſes Armées navales: elle fut obligée de ſe ſoumettre. La conquête de cette Iſle étoit très-importante pour les Egyptiens. Leur Commerce en dût recevoir un nouvel accroiſſement, & leur Marine une nouvelle forme. En effet, l'Egypte ne fourniſſoit point de bois de conſtruction, au moins pour les grands Vaiſſeaux; l'Iſle de Chypre en produiſoit en abondance. Ammien-Marcellin remarque qu'on y trouvoit encore toutes les autres matières néceſſaires pour équiper complettement un Vaiſſeau,

Diod. Sic. Libr. 1. Art. 21.

Strab. Libr. 14. p. 684 & 685. Amm. Marcell. Libr. 14. Cap. 8.

à

à fundamento ipso carinæ ad supremas usquè carbasos.

Amasis avoit de bons Ports sur la Méditerranée, dans lesquels se trouvoient toujours des Bâtimens tout-prêts à mettre à la voile au premier ordre du Prince. *Herod. Libr. 3. p. 162.*

Quand on considere le grand nombre de Pilotes & de Matelots, qui étoient au service de ce Monarque Egyptien, on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'il falloit qu'il eut une Marine bien considérable, tant sur la Mer que sur le Nil. Hérodote dit que ce Prince avoit fait conduire d'Elephantine à Saïs, une Maison ou Chapelle, faite d'une seule pierre. On avoit mis trois ans à voiturer cette masse énorme *Herod. Libr. 2. 157. & 158.*

ſur le Nil, & deux mille hommes avoient été employés à ce tranſport. Or, le même Auteur obſerve que ces deux mille hommes choiſis, étoient tous Matelots ou même Pilotes (*g*).

Aucun des prédéceſſeurs d'Amaſis n'avoit encore montré autant d'affection que lui, pour les Grecs. Il permit à ceux qui voulurent fixer leur établiſſement dans ſon Royaume, d'y bâtir la ville de Naucratis, ainſi appellée, à cauſe du grand nombre de Vaiſſeaux qui y abordoient, & dont ſon Port étoit toujours rempli. Quant à ceux qui ne venoient en Egypte que pour y Commercer, il leur accorda la

Herod. Libr. 2. p. 159 & 160.

(g) Οὗτοι ἅπαντες, ἦσαν κυβερνῆται. *Omnes erant Gubernatores.*

liberté de conſtruire, dans certains quartiers de la Ville, des Temples pour leur uſage. Les Ioniens, les Doriens, & les Eoliens, en bâtirent un ſuperbe à frais communs. Les Villes qui contribuèrent à cette dépenſe furent Chio , Téos, Phocée, Clazomene, pour l'Ionie; Rhodes, Cnide, Halicarnaſſe, Phaſélis, pour les Doriens; Mitylene fut la ſeule ville de l'Eolie qui ſe cottiſa pour la conſtruction de ce Temple qui appartenoit, par indivis, à toutes les Villes qu'on vient de citer. Ces Villes avoient de plus le droit de nommer le Gouverneur de Naucratis. Les Eginétes bâtirent auſſi un Temple à Jupiter; ceux de Samos en élevèrent un à Junon,

& les Miléſiens un autre à Apollon. Or ces Nations étoient toutes fort commerçantes, & faiſoient par conſéquent un trafic très-conſidérable en Egypte, où ils attiroient un Commerce immenſe. Il ſe tenoit ſouvent à Naucratis des Foires (*h*) célébres.

Herod. Libr. 2. p. 104. & 105.

Il eſt à remarquer que tous les Vaiſſeaux qui venoient de Grece, étoient obligés d'aller décharger leur cargaiſon à Naucratis. Il ne leur étoit pas permis de la débarquer ailleurs. On portoit l'exactitude ſur cet article au point que, ſi un Vaiſſeau venoit aborder à une embouchure du Nil différente de celle

(*h*) Hérodote dit, que les Prêtres Egyptiens venoient vendre aux Grecs pendant ces Foires, les têtes des Victimes qu'ils immoloient.

de Canope, qui conduiſoit à la ville de Naucratis, on obligeoit l'équipage à faire ſerment, que c'étoit malgré lui qu'il avoit été porté dans l'endroit où on l'avoit ſurpris ; & ſans différer il falloit qu'il reprit la route ordinaire. Si les vents contraires ne permettoient pas au Bâtiment de remonter le Nil, par l'embouchure Canopique ; on déchargeoit les Marchandiſes ſur des Barques, qui étant plus légères, pouvoient naviger ſur tous les Canaux du Fleuve. Alors ces Barques, en faiſant autant de circuits & de détours qu'il étoit néceſſaire pour ſe mettre ſous la direction du vent, les apportoient à Naucratis.

Cet uſage a certainement quel-

que chose de remarquable. Ne donneroit-il pas lieu de conjecturer, avec assez de raison, qu'il y avoit entre les différentes nations Grecques une espece de hanse ou de société pour le Commerce de l'Egypte; à-peu-près comme nous voyons qu'il se pratique aujourd'hui en Allemagne entre les Villes hanséatiques Pour empêcher qu'on ne trompât la Compagnie, on assujétissoit tous les Vaisseaux marchands à se rendre à Naucratis, comme au Comptoir commun, où se tenoient les Bureaux & les Registres.

On pourroit encore dire, avec assez de vraisemblance, que ces formalités s'observoient pour obéir à quelque Ordonnance du

Roi d'Egypte, & pour ſes intérêts particuliers. Il eſt à préſumer que toutes les marchandiſes que les Grecs faiſoient entrer dans ſes Etats, lui devoient des droits. Naucratis étant le centre du Commerce que ces Etrangers faiſoient en Egypte, il étoit naturel que le Prince y eut établi ſes Commis, & que par conſéquent tous les Vaiſſeaux marchands ſe rendiſſent dans cette Ville pour y payer les droits, & pour y ſubir la viſite uſitée en pareil cas. C'eſt ainſi qu'il ſe voit chez nous des réglemens, en vertu deſquels les Bâtimens marchands qui viennent de certains pays, ou qui ſont chargés de certaines marchandiſes, ſont forcés de ſe rendre pour les mêmes

raiſons dans un Port qu'on leur aſſigne, à l'excluſion de tout autre, ſous peine d'amende & même de confiſcation.

Ce n'étoit pas ſeulement avec les Grecs qu'Amaſis avoit des relations; il entretenoit auſſi des correſpondances avec les Perſes. Cyrus lui avoit demandé un Médecin oculiſte, & ſa Fille en mariage. Le Roi d'Egypte envoya, à ce qu'on prétend, au lieu de ſa Fille, celle d'Apriés. Cette Princeſſe engagea le Roi de Perſe, ſon époux, à porter la guerre en Egypte pour la venger d'Amaſis qui avoit détrôné Apriés ſon pere. Mais Cyrus étant mort avant qu'il eut pû exécuter ſon deſſein, Cambyſe ſe chargea du ſoin de la vengeance.

Herod. Libr. 3. p. 161 & 162. Cap. 1-3.

Voyez auſſi M. Rollin, Hiſtoire Anc. tout à la fin de l'article des Egyptiens. Il réforme le récit d'Hérodote au ſujet de ce Mariage, j'ai ſuivi ſa correction.

Ce Prince tomba ſur l'Egypte comme un foudre, & y cauſa des ravages inouis; il détrôna le fils d'Amaſis qui avoit ſuccédé depuis peu à ſon père. Une pareille révolution ne ſe fit pas ſans que le Commerce que les Egyptiens faiſoient avec les Grecs & les autres Nations, n'en reçut quelque grand dommage. Il languit tant que le cruel Cambyſe vécut; mais il ſe ranima avec une nouvelle chaleur ſous Darius fils d'Hyſtaſpe. Ce Prince remit les Egyptiens dans leur premier état. Il rétablit la tranquillité publique dans leur pays, & avec elle le Commerce. Au reſte, il étoit de l'intérêt de Darius que les Egyptiens continuaſſent à exercer leur riche négoce. Ce

négoce, en les rendant plus opulents, les mettoit aussi plus en état de lui payer les tributs assez considérables qu'il exigeoit d'eux. Darius d'ailleurs aimoit le Commerce, & se sentoit naturellement porté à favoriser ceux qui s'y appliquoient. Aussi voit-on qu'il s'intéressa d'une manière toute particulière à celui des Egyptiens. Ce fut sans doute pour leur faciliter les moyens de le rendre encore plus florissant, qu'il entreprit d'achever le Canal que Nécao avoit voulu faire tirer depuis le Nil jusqu'au Golphe Arabique. Il étoit presque fini, lorsqu'on fit observer, mal-à-propos, à Darius, que le terrein de l'Egypte se trouvant plus bas que le niveau de la mer d'Arabie,

Herod.

Herod. Libr. 2. pag. 151 & 152.

Aristot. Libr. 1. Cap. 14. Meter.

il étoit à craindre que le pays n'en fut submergé. Sur ces représentations il ordonna de suspendre les travaux, & le Canal ne fut point encore achevé cette fois.

Strab. Libr. 17. p. 804.

Ce Prince étoit aussi très-curieux de faire des découvertes dans les pays éloignés. Il voulut sçavoir en quel endroit l'Indus se jettoit dans la Mer. Pour s'en assurer il fit embarquer sur ce Fleuve des gens à l'exactitude & à la bonne foi desquels il croyoit pouvoir s'en rapporter. Il mit à leur tête Scylax de Caryande, & lui ordonna de descendre avec ses compagnons de voyage l'Indus jusqu'à la Mer (*i*). Scylax

Herod. Libr. 4. 238 & 239

(*i*) On voit par-là qu'Alexandre n'eut pas l'honneur d'avoir fait reconnoître le premier les côtes de l'Océan, depuis l'Indus jusqu'au Golphe Arabique.

entra dans l'Ocean, &, cinglant vers le Couchant, il rasa toutes les côtes qui s'étendent depuis l'Indus jusqu'au Golphe Arabique, où il vint débarquer, au bout de deux ans & demi de navigation, précisément au même lieu d'où Nécao avoit fait partir les Phéniciens, qui firent par son ordre le tour de l'Afrique. Darius profita des instructions que Scylax lui donna pour faire avec succès la guerre aux Indiens, & pour s'emparer de la mer des Indes. Les Egyptiens en profitèrent sans doute aussi pour y porter, ou y étendre leur Commerce sous la protection de Darius.

Si Darius favorisa le Commerce des Egyptiens, on peut

dire aussi qu'il ne nuisit pas à leur Marine militaire. Elle parut toujours avec éclat & distinction, non-seulement sous son regne, mais encore dans toutes les guerres que les Rois de Perse, successeurs de Darius, firent sur Mer contre les Grecs. Darius ayant formé le dessein de se rendre maître de Milet, rassembla de grandes forces de mer dont les flottes Egyptiennes ne faisoient pas la moindre partie.

Herod. Lib. 6. p. 336.

Xercès entreprend de jetter un Pont sur l'Hellespont, pour faire passer son Armée dans la Grece. Il charge les Egyptiens, conjointement avec les Phéniciens de cet important ouvrage, les jugeant plus expérimentés que les autres Nations dans les

Herod. Libr. 7. p. 397.

travaux qui se font sur la Mer. Il leur donne ordre en même-tems, de lui amener des vivres pour la subsistance de ses Armées. Cette commission étoit très-délicate & fort difficile à remplir. Il falloit traverser les Mers, toujours à la vue des ennemis, & presque sous leurs Forteresses. Ainsi le choix que Xercès fit des Egyptiens en cette occasion prouve bien qu'ils jouissoient dans son esprit de la réputation de bons Marins.

Herod. Libr. 7. p. 397.

Les Egyptiens se distinguerent infiniment dans le Combat naval que ce même Prince livra aux Grecs proche l'Isle d'Eubée. Entre autres exploits qu'ils firent dans cette occasion, Hérodote remarque qu'ils se rendirent

Herod. Libr. 8. p. 469.

maître de cinq vaiſſeaux Grecs & qu'ils forcerent tous les Combattans qui les montoient à ſe rendre priſonniers. Leurs Flottes ſe trouverent auſſi aux journées de Salamine, & de Mycale.

Herod. Libr. 9. p. 525. Diod. Sic. Libr. 9. art. 1, 2, 3 & 4.

Les Egyptiens, après avoir été preſque toujours tributaires des Perſes, depuis le regne de Cambyſe juſqu'à celui de Darius Codoman (*k*), ſans ceſſer de ſe livrer à cet eſprit de Commerce dont ils fûrent toujours animés, & d'exercer pour le ſervice de leurs nouveaux Maîtres, leurs talents dans la ſcience de la Marine, paſſerent enfin ſous

(*k*) Il faut compter pour peu de choſe ces Rois Inarus, Tachos & quelques autres que les Egyptiens éleverent ſur le thrône pour tâcher de recouvrer la liberté.

la domination d'Alexandre le Grand.

Apeine ce Conquerant eut-il mis le pied en Egypte que les Habitans coururent en foule au devant de lui. Ce Prince en considération de leur bonne volonté à son égard, les traita avec beaucoup de douceur ; ainsi ce changement de Maître n'en causa aucun dans leur Commerce. Alexandre, témoin de l'industrie des Egyptiens, de leur activité pour le Commerce & de leur habilité dans l'art de la Navigation, considérant d'ailleurs la situation de ce beau pays qui se trouve placé entre deux Mers dont l'une est la porte de l'Orient & l'autre celle de l'Occident, projetta d'établir en Egypte le siége de

de ſon Empire, & d'en faire en même-tèms le centre du Commerce de tout l'Univers. Car ce Prince regardoit le Commerce comme le lien le plus fort qui put unir entr'eux tous les Peuples qu'il ſe propoſoit de ſoumettre à ſa domination. On prétend même qu'il avoit compoſé des Mémoires, où il expoſoit tout le plan de ce grand projet. La mort qui le ſurprit au milieu de ſa carrière ne lui permit pas de l'éxécuter. Mais ce qu'Alexandre ne fit pas, les Ptolémées le firent avec le plus grand ſuccès, & ſous leur regne le Commerce & la Navigation furent portés à un degré de ſplendeur où jamais ils n'étoient encore parvenus

chez aucun Peuple; c'eſt ce que j'entreprends de faire voir dans cet écrit. Pour y mettre quelque méthode je l'ai diviſé en deux Parties.

Dans la première je parcours ce que chaque Roi a fait en particulier pour l'avantage du Commerce & de la Navigation, en les ſuivant regne par regne; je m'attache à faire remarquer les conquêtes & les découvertes qu'ils ont faites dans les pays éloignés, ſur-tout lorſque je crois appercevoir qu'elles ont été entrepriſes dans la vue d'étendre les bornes du Commerce; en un mot, je recueille de l'Hiſtoire de chaque Prince ce qui me paroît avoir un rapport marqué avec

la matière que je me charge de traiter, évitant ſoigneuſement tout ce qui pourroit lui être étranger. Cet ordre eſt ſimple, il s'eſt préſenté de lui-même, pourquoi l'aurois-je rejetté ?

Dans la ſeconde partie je ſuis les Commerçans Egyptiens ſur Mer & ſur Terre ; j'indique la route qu'ils tenoient pour aller commercer dans les différentes contrées du monde ; je parle en même-tems des Marchandiſes qu'ils portoient aux Etrangers & des Richeſſes qu'ils rapportoient en Egypte, & je finis en faiſant quelques obſervations ſur les Productions de leur pays, ſur leur Induſtrie & leurs Manufactures.

De l'union de ces deux Parties traitées comme elles mériteroient de l'être, il en pourroit resulter, ce me semble, un Tout capable de donner une idée très-étendue & très-complette de l'*État du Commerce & de la Navigation en Egypte, sous les Rois Ptolémées.* Mais il est tems de commencer.



PREMIERE PARTIE.

Contenant le détail de ce que les Rois Ptolémées ont fait pour la prospérité du Commerce & de la Navigation en Egypte.

APRÈS la mort d'Alexandre, ses principaux Officiers partagerent entr'eux ses vastes Etats. L'Egypte échut en partage à Ptolémée fils de Lagus, qui fut le premier des quatorze Souverains qui regnerent sur les Egyptiens, pendant près de trois cents ans, sous le nom de *Ptolémées*. PTOLÉMÉE I.

Ptolémée, depuis le commencement de son Regne jusqu'à la bataille d'Ipsus, eut toujours les armes à la main soit pour se défendre, soit pour attaquer;

ainſi il ne lui fut gueres poſſible, pendant tout ce tems, de rien faire de bien conſidérable pour le Commerce, qui ne fleurit jamais avec ſuccès qu'à l'ombre de la paix.

Cependant, au milieu des agitations de la guerre, il ne perdit point de vue le grand projet qu'Alexandre avoit formé, comme je l'ai dit, de faire de l'Egypte le centre du Commerce de l'Univers entier; &, autant que les circonſtances pouvoient le lui permettre, il jettoit les fondemens de ce grand ouvrage, ſe reſervant à le conduire, dans des tems plus heureux, à ſa perfection. Ce fut dans ce deſſein qu'il invita les Etrangers à venir s'établir à Alexandrie, dont il fit la

capitale de ſon Empire. Après la priſe de Jéruſalem, il tranſporta à Alexandrie une ſi grande multitude de Juifs, que le quartier qu'ils habitoient, reſſembloit lui-même à une ville, tant il avoit d'étendue. Les intérêts du Commerce eurent pour le moins autant de part que la néceſſité de couvrir l'Egypte, aux efforts qu'il fit pour ſe mettre en poſſeſſion de la Célé-Syrie, de la Phénicie, de la Paleſtine & de l'Iſle de Chypre, pays tous peuplés de Négociants fameux, & qui fourniſſoient en abondance toutes les matières néceſſaires pour la Marine. Enfin ce fut toujours dans les mêmes vues qu'il eut ſoin d'entretenir & de cultiver l'alliance des

Puiſſances maritimes, en qui il remarquoit le plus d'ardeur pour le Commerce.

Diod. Libr. 20. art. 18.

Les Rhodiens, qui depuis long-tems étoient accoutumés à Négotier en Egypte, & qui prévoyoient quel avantage leur Commerce alloit retirer de l'aggrandiſſement de celui des Egyptiens, s'attachèrent plus fortement que jamais à Ptolémée. Antigone les ayant ſollicités de ſe joindre à lui pour faire la guerre au Roi d'Egypte, jamais ils ne voulurent y conſentir. Ils aimerent mieux s'expoſer aux fatigues & aux rigeurs d'un ſiége long & pénible, que d'abandonner leur Allié. Lorſque le fameux Démétrius-Poliorcete qui commandoit le Siége, eut pris le parti

de le lever, les Rhodiens, dans le traité qu'ils firent avec ce Prince, ſe reconnurent obligés de fournir des ſecours à Antigone ſon père dans les différentes guerres qu'il jugeroit à propos d'entreprendre; mais ils ſtipulèrent qu'ils ne lui en donneroient jamais contre Ptolémée.

Ptolémée de ſon côté avoit aidé de tout ſon pouvoir les Rhodiens. Il leur avoit fourni pendant le ſiége des vivres en abondance, & une fois entre autres, il avoit fait entrer dans leur Port, malgré la vigilance des ennemis, une Flotte qui ne portoit pas moins de trois cents mille meſures de bled, avec divers légumes toutes productions de l'Egypte. Les Rhodiens, pour

témoigner à Ptolémée leur reconnoiſſance & pour ſe concilier de plus en plus les bonnes graces de ce Prince, lui décernèrent les honneurs divins & lui donnèrent le ſurnom de *Soter* ou *Sauveur.*

Pauſ. Att. Diod. de Sic. Libr. 20.

Dès que Ptolémée put jouir de la paix, il s'occupa ſerieuſement à faire proſperer dans ſes Etats, les Sciences, les Arts, le Commerce & la Navigation; car ces choſes paroiſſent toujours aller en enſemble.

Vaill. Hiſt. Ptolem. 1.

Il fonda à Alexandrie une Bibliothéque (*l*) fameuſe dont tout

(*l*) Il mit à la tête du gouvernement de cette Bibliothéque le célébre Démétrius de Phalère. Cet établiſſement & les autres fondations littéraires, dont ce grand Prince fut le premier auteur, reçurent un nouveau luſtre ſous le regne ſuivant.

le monde ſçait l'hiſtoire. Il établit en même-tems une Académie ou Société de Gens de Lettres, qui s'occupoient à faire des recherches ſur toutes les ſciences ; mais principalement ſur la Philoſophie, la Géographie & l'Hiſtoire Naturelle. De tems en tems on voyoit ſortir de cette Académie des Sçavans qui alloient parcourir les contrées les plus reculées, les uns pour faire des obſervations Géographiques & Aſtronomiques, les autres pour étudier ſur les lieux mêmes, les phénomênes de la nature ; de même que nous voyons partir de nos Académies ces Sçavans intrépides, qu'une noble ardeur pour les belles découvertes entraîne tantôt ſous

les Pôles, & tantôt ſous la Ligne. Ces courſes ſçavantes, entrepriſes par les Académiciens d'Alexandrie, & dont la plupart avoient pour but de perfectionner la ſcience de la Géographie, ne pouvoient manquer, comme il arrive parmi nous, de tourner au profit du Commerce & de la Navigation.

Ptolémée, qui avoit toujours fort à cœur ces deux objets, entreprit pour la commodité des Commerçans qui venoient aborder par la Méditerranée dans le port d'Alexandrie, un ouvrage auſſi utile que magnifique, c'eſt la Tour (*m*) célébre qu'il fit bâ-

Plin. lib. 36. c. 12.

(*m*) J'attribue à Ptolémée, fils de Lagus, la conſtruction de la tour de Pharos, quoique quelques-uns en faſſent honneur à ſon

tir à la pointe orientale de l'Isle de Pharos. L'inscription qu'on y avoit gravée marquoit assez à quelle intention cette Tour avoit été élevée. Elle portoit ces mots grecs : Θεοῖς Σωτῆρσιν ὑπὲρ τῶν πλοϊζομένων. *Aux Dieux Sauveurs, pour l'utilité des Navigateurs.* Au haut de cette Tour il y avoit un fanal pour éclairer la nuit les Vaisseaux qui navigeoient sur ces côtes pleines d'écueils & de bas-fonds. Pendant le jour elle servoit de signal aux Navires marchands pour diriger leur route lorsqu'ils vouloient entrer de ce côté-là dans le port d'Alexandrie. Quoique ce passa-

Strab. Libr. 17. *p.* 791 & 792.

---

fils, parce que ce monument fut véritablement commencé par son ordre, & même fini de son vivant.

ge ne fut point auſſi aiſé que celui qui étoit à l'extrêmité occidentale de l'Iſle, on le fréquentoit cependant davantage, parceque la partie (*n*) du Port à laquelle il répondoit, étoit infiniment plus ſpacieuſe & plus com-

(*n*) Le port d'Alexandrie ſur la Méditerranée étoit diviſé en deux parties par une digue qui conduiſoit de la ville d'Alexandrie à l'iſle de Pharos. Cette Iſle s'étendoit dans toute ſa longueur vis-à-vis le port qui ſe courboit en demi-cercle, & laiſſoit à chacune de ſes extrémités, deux paſſages aſſez étroits. On peut voir la deſcription de la ville d'Alexandrie & de ſon port, dans un Mémoire de M. Bonamy, qui ſe lit dans le neuvième volume des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. On trouvera, dans ce ſçavant morceau, de quoi ſatisfaire amplement ſa curioſité. On peut encore ſe donner le plaiſir de comparer ce que Paul Lucas dit dans ſes Voyages du port d'Alexandrie, tel qu'il l'avoit vu, avec ce qu'en a dit Strabon. On verra quelle conformité il y a entre le récit du Voyageur moderne & celui du Geographe ancien.

Voyage en Egypte fait en 1714. vol. 2, p. 38.
Strab. Libr. 17, p. 792 & ſuiv.

mode. Le Port dans cet endroit ſe trouvoit ſi profond que les plus gros Vaiſſeaux abordoient aiſément juſqu'au pied des dégrès qu'on y avoit pratiqués pour monter ſur le bord ; ce qui étoit, comme l'on voit, d'une très-grande commodité pour charger & décharger les Marchandiſes. Enfin, il n'y avoit aucun Port dans toute la Méditerranée qui méritât de lui être comparé. Un fait aſſez curieux, tiré de l'Hiſtoire de Hiéron, Roi de Syracuſe, va le prouver.

Ce Prince avoit fait conſtruire une Galère d'une grandeur énorme. C'étoit plutôt une iſle flotante qu'un bâtiment de mer. Qu'on s'imagine en effet, ce que pouvoit être un Vaiſſeau qui por-

Voyez la Deſcription de ce Vaiſſeau dans Athen. Liv. 5. p. 206-209. Edition Caſaub.

toit des jardins garnis de fleurs, & de toutes ſortes de plantes, avec un reſervoir & des canaux pleins d'eau pour les arroſer, qui de plus étoit flanqué de huit groſſes tours munies de toutes les choſes néceſſaires pour ſa défenſe, & chargé d'une machine de guerre qui lançoit des pierres de trois cents livres péſant, & des fléches de douze coudées de long. Quand il fut queſtion de le mettre à flot, il fallut qu'Archiméde, qui en avoit donné le deſſein, déployât toutes les reſſources de ſon art, & lorſqu'il fut en Mer, il ne ſe trouva dans tous les Etats de Hiéron aucun Port qui put le recevoir. Cet inconvenient détermina le Roi de Syracuſe à en faire préſent au Roi

Roi d'Egypte, qui regnoit alors, & à l'envoyer à Alexandrie comme dans le ſeul Port où ce prodigieux Vaiſſeau pût être commodément & en ſûreté (*o*).

Outre le double port ſitué ſur la Méditerranée, Alexandrie en avoit encore un autre ſur le lac Maréotis, au Midi de la Ville. Ce Lac étoit rempli des eaux du Nil qui y affluoient de différens côtés par des canaux qu'on avoit creuſés à ce deſſein. Strabon obſerve que ce dernier port étoit beaucoup plus floriſſant & *Strab. Libr. 17. p. 792 & 793.*

(*o*) Moſchion, dont eſt emprunté le récit qui ſe trouve dans Athenée concernant ce Vaiſſeau, dit formellement que ce fut parce qu'il ne ſe trouva pas de Port en Sicile qui put lui ſervir d'aſyle, que le Roi de Syracuſe prit le parti de l'envoyer au Roi d'Egypte. Voyez l'obſervation de Caſaubon à ce ſujet. *Caſaub, animadv. in Athen. Libr. 5, cap.* 11.

plus riche que celui qui donnoit ſur la Mer, parce que c'étoit-là qu'abordoient toutes les Marchandiſes de l'Ethiopie, de l'Arabie & des Indes.

Ptolémée Soter eut toujours une marine bien montée. Dans le tems qu'il faiſoit la guerre contre Antigone il avoit des flottes innombrables. On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit détailler tout ce que l'Hiſtoire rapporte à ce ſujet. Pour faire comprendre en un ſeul mot ſur quel pied devoit être la Marine de ce Prince & avec quelle ardeur il s'occupoit ſans ceſſe de cet important objet, il ſuffit de remarquer qu'à la Cour de Démétrius-Poliorcete on ne l'appelloit pas autrement que *le Capitaine*

Athen. Libr. 5. p. 251.

de Vaiſſeau. On apperçoit aiſément que le deſſein des Courtiſans de Démétrius étoit de tourner en ridicule, par ce prétendu bon mot, l'inclination dominante de Ptolémée pour la Navigation, & de critiquer ſon ſyſtême de politique qui le portoit à entretenir de nombreuſes armées navales & à avoir toujours ſes Ports garnis de Vaiſſeaux bien équipés (*p*).

(*p*) Les courtiſans de Demétrius & ſes flateurs, lui donnoient le titre de Roi à l'excluſion de tous les autres Princes qui dominoient comme lui ſur une partie des états d'Alexandre. Ils appelloient par dériſion Lyſimaque un *Garde de Treſor*, Seleucus un *Gouverneur d'Elephant*, & Ptolemée un *Capitaine de Vaiſſeau.* Πτολεμαιȣ δὲ μόνȣ ναύαρχȣ. Peut-être prétendoient-ils faire ici pour réjouir leur maître, qui, au rapport de Phylarque, aimoit les rébus, un jeu de mots, par une froide alluſion au mot *Monarque;* alluſion que ceux qui ſavent le Grec entendent bien.

Ptolémée qui ſavoit & qui ne ceſſoit de le dire, que la *véritable gloire d'un Roi n'eſt pas d'être riche lui-même, mais d'enrichir ſes Sujets*, goûtoit le plaiſir, ſi délicat pour le cœur d'un auſſi bon Prince, d'avoir réaliſé cette belle maxime. Il eut l'agrément de voir les heureux effets qu'il s'étoit promis de ſes ſoins pour faire proſpérer le Commerce dans ſon Royaume.

Plutarch. in Apopht.

PTOLÉMÉE II.

Pour avoir une grande idée des richeſſes que le Commerce extérieur avoit déjà verſées ſous le regne de ce Prince en Egypte, il ne faut que jetter les yeux ſur la deſcription qui ſe lit dans Athénée de la fête que Ptolémée Philadelphe ſon fils donna au peuple d'Alexandrie, à ſon avé-

nement à la Couronne, après que ſon père eut abdiqué le Thrône en ſa faveur. Il ſeroit trop long de détailler ici la magnificence de cette pompe qui l'emporte ſur tout ce qu'on peut imaginer de plus ſuperbe, je me contenterai d'en extraire ſuccinctement ce qui eſt le plus capable de nous convaincre, qu'il falloit que les Egyptiens voyageaſſent dès-lors dans les contrées les plus reculées, & qu'ils euſſent des rapports avec les Peuples les plus éloignés. En effet on voit porter, comme en triomphe, dans cette pompe les richeſſes & les productions les plus rares de l'Ethiopie, de l'Arabie & des Indes. Un grand nombre de Femmes Indiennes & des autres pays

Athen. Libr. 5. p. 196-203.

étrangers, en habits d'eſclaves ornoit cette ſuperbe marche. Elles étoient ſuivies de Chameaux chargés d'Encens, de Safran, de Canelle, de Cinnamomum, d'Iris & d'autres Aromates précieux. Venoient enſuite des Ethiopiens dont une partie étoit employée à porter ſix cents dents d'Eléphans; une autre, une quantité prodigieuſe de bois d'Ebene. Il y en avoit qui étoient chargés de cette poudre d'or que les fleuves d'Ethiopie roulent ſi abondamment avec leurs eaux. Une meute de deux mille quatre cents Chiens Indiens, de la Bactriane & du pays des Moloſſes étoit auſſi de ce ſuperbe cortége. On y admiroit une troupe innombrable d'Animaux étrangers des eſpé-

ces les plus rares, entre autres un grand nombre de Perroquets portés dans des cages avec une multitude d'autres Oiſeaux de l'Ethiopie ; cent trente Brebis du même pays, trois cents d'Arabie, vingt de l'Iſle d'Eubée, vingt-ſix Bœufs Indiens qui ſe faiſoient remarquer par leur blancheur éclatante, huit autres d'Ethiopie, un grand Ours blanc avec trois autres plus petits & plus jeunes qui ne pouvoient venir que des pays Septentrioneaux, quatorze Léopards, ſeize Panthères, quatre Linx, une Giraffe & un Rhinoceros d'Ethiopie (*q*).

(*q*) Entre les objets qui attiroient principalement les yeux de ceux qui étoient ſpectateurs de cette magnifique pompe, étoit un Automate ſingulier. On voyoit ſur un

Si des transports aussi difficiles & aussi dispendieux que devoient l'être naturellement ceux de tous ces animaux, se faisoient avec tant d'aisance de la part des Egyptiens, il est facile de se figurer que ceux des marchandi-

---

char une femme haute de huit coudées, qui représentoit Nysa, nourrice de Bacchus. Cette figure se levoit d'elle-même, versoit, en forme de libation, du lait qu'elle portoit dans un vase d'or, & s'asseyoit ensuite. Tous ces mouvemens s'exécutoient par le moyen d'un ressort travaillé avec beaucoup d'art : ce qui prouve que ces anciens Peuples étoient aussi habiles méchaniciens que nous nous vantons de l'être. Casaubon prétend que cette figure représentoit Nysa, que l'antiquité payenne honoroit comme la nourrice de Bacchus, plutôt que la ville de Nysa. Il étoit assez naturel de voir paroître la nourrice de Bacchus dans une pompe où l'histoire & les mysteres de ce Dieu étoient représentés dans le plus grand détail. D'ailleurs cette circonstance du lait que cette femme répandoit en forme de libation, fait assez voir que c'étoit la nourrice de Bacchus qu'on avoit voulu représenter.

Casaub. animad. in Libr. 5. Athen. c. 7.

ſes ne leur devoient rien coûter en comparaiſon.

Ptolémée Philadelphe non ſeulement ſuivit le même plan que ſon père par rapport au Commerce & à la Navigation ; mais il alla encore beaucoup plus loin. Le Commerce de l'Orient & des Indes avoit déjà pris ſon cours par Alexandrie ſous le regne du feu Roi. Ptolémée-Philadelphe ſe propoſa de faire en ſorte qu'il ne put jamais ſe détourner de cette voie pour ſe porter ailleurs. Il bâtit ſur le bord Occidental du Golphe Arabique une Ville à qui il donna le nom de ſa mère Bérénice. Cette Ville étoit preſque ſur les confins de l'Ethiopie. Ptolémée la deſtina à être le lieu d'embar-

Strab. Libr. 17. p. 815. Plin. Nat. Libr. 6. c. 23.

quement général pour tous les Négocians qui iroient trafiquer dans la mer Rouge ſur les côtes de l'Ethiopie, dans le ſein Perſique, & enfin dans les Indes. De cette Ville il falloit tranſporter les marchandiſes par terre juſqu'à Coptos pour les faire deſcendre enſuite ſur le Nil à Alexandrie. Le chemin qui conduiſoit de Coptos à Bérénice, & par conſéquent de Bérenice à Coptos, traverſoit des déſerts arides & ſans eau ; il n'y avoit point ſur cette route de Maiſons ni d'Hôtelleries pour donner retraite aux Voyageurs. Ptolémée remédia à cet inconvénient qui étoit très-conſidérable. Il fit conſtruire ſur ce chemin, de diſtance en diſtance, des Fontaines ou

Citernes. On bâtit en même tems, dans le voiſinage de ces Citernes, des Hôtelleries où les Caravannes ſe repoſoient avec leurs Chameaux.

Avant que d'en venir à cet expédient qui n'empêchoit pas que le tranſport des marchandiſes depuis la mer Rouge juſqu'au Nil ne fut encore aſſez difficile, il avoit tenté un moyen qui devoit rendre ce tranſport beaucoup plus commode. Ce Prince, que les plus grands obſtacles (*) n'étoient pas capables d'arrêter lorſqu'il s'agiſſoit des intérêts du Commerce, eſſaya de faire ce qu'il ſavoit bien que Nécao & Darius avoient entrèpris autrefois en vain. Il voulut achever

(*) *Voyez la Note* II. *à la fin.*

le Canal que ces deux Princes avoient commencé, avec les mêmes intentions que lui. Ses efforts ne furent point inutiles. Il conduisit heureusement à sa fin cette grande entreprise (*r*). Ce Canal partoit du bras du Nil appellé *Pélusiaque*, dans les environs de Bubaste, & alloit se décharger à Arsinoë, ville bâtie sur la pointe la plus Septentrionale du Golphe Arabique. On avoit eu l'attention de le faire passer par des Lacs ou Etangs qui fournissoient, avec le Nil, de l'eau en abondance pour le service de la Navigation. Pto-

---

(*r*) Strabon attribue ce grand ouvrage aux Rois Ptolémées en général; mais Diodore de Sicile dit expressement que ce fut Ptolémée II qui l'acheva. *Voyez Strab. Libr.* 17, *p.* 804 *&* 805, *Diod. Sic. Libr.* 1, *sect.* 1, *art.* 19.

lémée y avoit fait mettre des barrieres & des écluses très-ingénieusement construites qui s'ouvroient quand on vouloit passer & qu'on refermoit ensuite très-promptement. Ce beau Canal étoit large de cent coudées, c'est-à-dire, de vingt cinq toises ; il avoit une profondeur suffisante pour soutenir les plus grands Vaisseaux ; & sa longueur étoit de mille stades qui ne font pas moins de cinquante lieues.

Strab. Libri 17. p. 805.

Cependant l'on ne tira pas de ce Canal tout l'avantage qu'on s'en étoit promis. Les Commerçans qui alloient trafiquer aux Indes ne purent profiter de son secours, parce que la Navigation du Golphe Arabique, qu'il leur auroit fallu parcourir dans toute

ſa longueur, étoit trop fatiguante & trop périlleuſe. S. Jérôme obſerve que cette mer étoit ſemée de tant d'écueils & ſi remplie de difficultés de toute eſpéce, qu'on s'eſtimoit très-heureux de ſon tems, quand après ſix mois d'embarquement, on pouvoit enfin venir mouiller à un port qui étoit ſitué à la ſortie du Golphe. Auſſi Strabon remarque-t-il qu'on attribuoit communément aux obſtacles que les Navigateurs rencontroient ſur le Sein Arabique, la réſolution que prit Ptolémée-Philadelphe de tracer à ſes Sujets une autre route par terre, pour les conduire du Nil à la mer Rouge. Cette route eſt celle que j'ai indiquée plus haut, & dont j'aurai

S. Hier. Epiſt. Libr. 2, Epiſt. 13. ad Ruſticum.

Strab. Libr. 17. p. 815.

encore lieu de parler ailleurs plus amplement.

Si le Canal de Ptolémée, ne remplît point ſa première deſtination, il ne demeura pas pour cela inutile. Il dût ſervir à entretenir une correſpondance très-commode entre l'Egypte, la partie Septentrionale de l'Arabie & la plupart des Peuples qui habitoient le bord Oriental du Golphe Arabique.

C'étoit encore dans la vue de faciliter le Commerce & le tranſport des Marchandiſes dans ſes Etats, que Ptolémée avoit fait de ſages réglemens pour la ſûreté des chemins & ſur-tout pour les purger des Brigants qui les infeſtoient; ce que Théocrite ne fait pas difficulté de mettre

Idill. 15, intitulée Adoniazunæ.

au nombre de ſes plus belles actions.

Ptolémée fit encore plus. Pour frayer la voye aux Commerçans dans les Indes, il envoya Mégaſtenès & Denis reconnoître dans quel état étoient alors ces Régions & pour s'informer ſi les révolutions qui y étoient ſurvenues, depuis la mort d'Alexandre, ne les avoient pas rendues d'un trop difficile accès. Il leur commanda de pouſſer leurs courſes le plus loin qu'il leur ſeroit poſſible, d'examiner la nature des pays où ils pénétreroient, le génie des Peuples qu'ils viſiteroient & même la puiſſance de leurs Princes; en un mot, de s'inſtruire de tout ce que la prudence veut qu'on

Plin. Libr. 6. c. 17. Strab. Libr. 2. & Libr. 15.

qu'on ſache, avant que de s'engager dans un pays pour y faire le Commerce. Nos deux Voyageurs s'acquitterent de leur commiſſion avec beaucoup de zéle. De retour en Egypte, ils firent un rapport merveilleux de tout ce qu'ils avoient vû dans les Indes, ou prétendoient y avoir vû. Ils ne trouvoient point de termes aſſez énergiques pour exprimer la haute idée qu'ils s'étoient faite des richeſſes & des raretés de toute eſpéce qui ſe trouvoient dans ces pays. Il eſt vrai que leur récit paroît ſi hyperbolique qu'on ne peut guères s'empêcher de les accuſer d'avoir un peu trop étendu le privilége de ceux qui viennent de loin. Mais plus leurs diſcours étoient

merveilleux & plus ils étoient propres à produire l'effet pour lequel le Roi Ptolémée les avoit fait voyager. Plus ils exagérerent dans leurs descriptions, plus ils mentirent, plus aussi ils durent exciter dans le cœur de ceux qui les entendoient, le desir d'aller chercher fortune dans ces régions dont on leur disoit de si belles choses.

Ptolémée-Philadelphe étoit trop bon politique pour ne pas comprendre, que c'est en vain qu'un Prince travaille à faciliter le Commerce à ses Sujets, s'il ne se met encore en état de le protéger par une bonne Marine Militaire. Aussi la sienne étoit-elle dans un état très-brillant. Théocrite en fait un éloge pom-

peux, & cet éloge n'étoit point flatté. En effet, aucun Souverain n'avoit dans ses Ports des Flottes qui approchassent des siennes, ni pour le nombre, ni pour la force des Bâtimens. Il en avoit deux, à trente rangs de rames; un, à vingt rangs; quatre, à treize rangs (*s*); deux, à douze rangs; quatorze, à onze rangs; trente, à neuf rangs; trente-sept, à sept rangs; cinq, à six rangs; dix-sept, à cinq rangs; avec un nombre double de quadrirèmes, de trirèmes & d'autres navires de moindre grandeur. Outre

Ath. Libr. 5. p. 203.

(*s*) Dans la version latine de Dalechamps, il y a *quatorze*, (*quatuordecim*) au lieu de *treize*, qui se lit dans le Grec, τέσσαρες δὲ τρισκαιδεκήρεις. Cette version de Dalechamps, quoique estimée, ne laisse pas d'être sujette à bien des infidélités.

cela plus de quatre mille petits Bâtimens étoient employés habituellement, ſoit à porter les ordres du Prince dans les Iſles & les pays maritimes de ſa domination, ſoit à y tranſporter les marchandiſes qui abordoient de l'Orient à Alexandrie.

Ptolémée ne ſe contenta pas d'avoir ouvert aux Commerçans de ſon Royaume une carrière très-étendue du côté de l'Aſie & dans les Indes; il voulut leur en ouvrir encore une nouvelle en Afrique. C'eſt dans ce deſſein qu'il porta ſes armes contre différentes Nations de l'Ethiopie, qui juſqu'à ce tems avoient été peu connues des Egyptiens.

L'Ethiopie s'étendoit alors beaucoup plus loin qu'elle ne

s'étend aujourd'hui. En général les Anciens comprenoient ſous le nom d'*Ethiopiens*, preſque tous les Peuples qui habitoient la Zone-Torride, ou plutôt tous ceux qui avoient le viſage noir (*t*), dans quelque contrée qu'ils ſe trouvaſſent ; c'eſt pourquoi nous voyons qu'il eſt parlé dans les anciens Auteurs, d'Ethiopiens-Aſiatiques.

Il eſt certain que Ptolémée n'attaqua point les Ethiopiens qui étoient au-deſſus de Syéné, & qui s'étendoient le long du Nil juſqu'à l'Iſle de Méroë où étoit leur Capitale. Ces derniers avoient eu de tous les tems des

---

(*t*) *Éthiopien*, ſuivant l'étimologie grecque, ſignifie un homme qui a le viſage noir.

Diod. Libr. 3.

relations intimes avec les Egyptiens, qu'ils regardoient même comme une de leurs colonies. D'ailleurs quelle raiſon Ptolémée auroit-il eu d'inquiéter une Nation avec laquelle il paroît que ſes Sujets vivoient dans la plus parfaite intelligence? Il falloit même qu'il y eut eu entre les Grecs & ces Peuples une grande fréquentation, auſſi-tôt après l'établiſſement des Ptolémées en Egypte, puiſque la Philoſophie des premiers avoit déjà eu le tems non-ſeulement de pénétrer en Ethiopie, mais encore d'y jetter de profondes racines dans tous les cœurs, & de préparer les eſprits à une des plus grandes révolutions qui puiſſent arriver dans un Etat, le change-

ment de Religion (*u*). Mais si les Grecs portoient leur Philosophie aux Ethiopiens de l'Isle de Méroë, ils en rapportoient en échange des Marchandises très-précieuses. *Diod. Libr. 3.*

Il n'en étoit pas de même avec plusieurs autres Nations Ethiopiennes, dont les unes habitoient les Provinces voisines de cette partie de l'Afrique, que les Anciens appelloient l'*Arabie*, & qui est située sur les bords de la mer Rouge, vis-à-vis l'A-

(*u*) Voyez dans Diodore de Sicile, l'histoire de cette grande révolution; comment Ergamenès, qui regnoit à Méroë du tems de Ptolémée-Philadelphe, osa s'affranchir du joug & de la tyrannie de ses Prêtres; comment il les fit tous massacrer & institua un nouveau culte. Diodore attribue, en termes exprès, cette résolution du Roi d'Ethiopie à la Philosophie des Grecs dont ce Prince étoit instruit.

rabie heureuſe ; dont les autres étoient plus enfoncées dans l'Afrique au-delà du Nil en tirant vers le couchant, & dont d'autres enfin s'étendoient davantage vers le midi, au-deſſus de Méroë. Tous ces Ethiopiens étoient extrêmement ſauvages, & trop intraitables pour qu'on put entretenir avec eux un commerce réglé. Cependant la nature avoit enrichi leur pays de différentes productions rares & précieuſes, très-capables d'irriter la cupidité de gens auſſi avides de gain que l'étoient les Sujets du Roi d'Egypte. Ptolémée forma donc le deſſein de faire reconnoître quelques-unes de ces Nations, de les aſſujettir à ſa domination, s'il étoit poſſible,

Diod. Libr. 3.

ou au moins de leur enlever par la force, les richeſſes naturelles dont ils étoient dépoſitaires. Une pareille expédition devoit naturellement rencontrer de grands obſtacles. Il n'étoit pas poſſible de conduire, dans ces régions brûlées par le Soleil, de nombreuſes Armées, tant à cauſe de la difficulté des vivres, que de l'intempérie du climat. Auſſi Ptolémée n'envoya-t-il pour cette expédition que cinq cents Cavaliers Grecs, tous gens déterminés & pleins de courage. Sur ce nombre il en choiſit cent à qui il fit donner de grandes caſaques qui leur couvroient tout le corps, à l'exception des yeux ſeulement. Leurs Chevaux étoient auſſi cachés ſous de gran-

des couvertures où vaſtes capa-raçons (*). Ces hommes ainſi équipés devoient marcher à la tête de la troupe. Un attirail auſſi ſingulier a dequoi ſurprendre, & l'on peut être tenté de demander ici à quelle fin il étoit deſtiné ? Pour moi je crois y appercevoir aſſez clairement un ſtratagême que le Roi Ptolémée avoit imaginé, pour ſuppléer au petit nombre de Soldats dont il avoit été obligé de ſe contenter pour ſa nouvelle expédition. Il comprit qu'un des meilleurs moyens pour avoir bon marché de ces Sauvages, à qui on alloit faire la guerre, étoit d'attaquer leur imagination. Il eſt aiſé en effet de concevoir que l'équipage

(*) *Voyez la Note* III. *à la fin.*

biſarre des cent Cavaliers Grecs, dont je viens de parler, devoit leur donner un air giganteſque, & les faire reſſembler à des fantômes ambulans. Il n'en fallut pas ſans doute davantage pour jetter l'épouvante & la terreur dans l'ame de ces Barbares, & pour leur faire prendre la fuite du plus loin qu'ils appercevoient les Grecs. S'il s'en trouvoit par hazard quelques-uns aſſez réſolus pour attendre l'ennemi, la vigueur avec laquelle on les chargeoit, achevoit de les perſuader qu'ils n'avoient point affaire à des hommes ordinaires. C'eſt par la même raiſon qu'un très-petit nombre d'Européens a ſouvent ſuffi pour faire des conquêtes immenſes en Améri-

que & dans les Indes, & pour mettre en fuite des troupes innombrables de Sauvages; parce que l'idée que ces Barbares se faisoient d'eux, autant à cause de la singularité de leurs vêtemens que de la nouveauté de leurs armes, leur inspiroit une terreur panique & leur ôtoit le courage de se défendre (*x*).

Entre ceux des Ethiopiens à qui Ptolémée fit la guerre & qu'il soumit à son Empire, autant

(*x*) C'est ainsi, par exemple, que les Espagnols durent les progrès rapides qu'ils firent dans l'isle de Mindanao, l'une des Philippines, à une crainte puérile de la part des habitans de cette isle. Ces insulaires voyant que les Espagnols avoient au côté une longue épée, se nourrissoient de biscuit de mer & fumoient du tabac, les prirent pour des monstres redoutables qui avoient une queue, qui mangeoient des pierres & qui vomissoient de la fumée.

qu'il étoit poſſible d'y ſoumettre des gens auſſi féroces, on remarque les Eléphantophages ainſi nommés, parcequ'ils ſe nourriſſoient de la chair des Eléphans. Ptolémée fit tout ce qu'il put pour les obliger de renoncer à cette nourriture. Mais il eut beau employer les ordres, les promeſſes, les récompenſes; rien ne fut capable de les engager à entrer dans ſes vues. L'intention de Ptolémée étoit qu'on prit les Eléphans vivans pour le ſervice de ſes armées. Car depuis les guerres d'Alexandre dans les Indes, les Grecs avoient adopté la coutume de ſe ſervir de ces animaux dans les combats. Tous les Succeſſeurs de ce Conquérant en nourrirent un grand nombre

Agath. de Rubro mari, Libr. 5. p. 41. Apud. Geog. vet. Script. Græc. min. t. 1.

pour cet usage; ce qui les rendoit d'un prix exorbitant. Ptolemée auroit donc trouvé un avantage considérable à tirer des Eléphans d'un pays qui auroit été de sa dépendance. Outre qu'il les auroit eu à bien meilleur compte pour sa propre utilité, il pouvoit encore en faire une branche de Commerce considérable, en les vendant aux Etrangers. Car quoique les Eléphans de l'Afrique ne fussent pas tout-à-fait si estimés que ceux des Indes, ils avoient pourtant aussi leur prix. Au reste, quelqu'ait été le motif de Ptolémée, il est certain que la chasse des Eléphans fut un objet qui attira d'une manière toute particulière l'attention de ce Prince. Ayant

appris qu'il y avoit dans le pays des Troglodytes, de vaſtes Forêts qui ſervoient de retraite à un grand nombre de ces Animaux, il y fonda une Ville où il établit des compagnies de Chaſſeurs, qui n'avoient d'autre occupation que de prendre des Eléphans. Cette Ville qui étoit ſituée ſur le bord Occidental du ſein Arabique, preſque ſous le même parallele que Méroë, ſe nomma *Ptolemaïs-Thêron.*

Monument. Adulitan.

Plin. Libr. 2. c. 73.

Les conquêtes que Ptolémée-Philadelphe ajouta aux Etats dont il avoit hérité de ſon père, lui firent un empire qui étoit preſque ſans bornes. Il avoit, ſi on en croit Théocrite, trente-trois mille trois cents trente-neuf Villes ſous ſon obéiſſance. Auſſi

Idill. 17.

Callimaque, qui fleuriſſoit ſous ce Prince, ſuppoſe-t-il dans ſon Hymne en l'honneur de l'Iſle de Délos, qu'Apollon avoit anciennement annoncé la grandeur de Ptolémée. Il dit que le Dieu avoit prédit, étant encore renfermé dans le ſein de Latone, que ce puiſſant Monarque regneroit un jour dans l'une & l'autre partie (*y*) de la terre, & qu'il étendroit ſon empire ſur les mers, depuis le lever du Soleil juſqu'à ſon couchant.

Ce fut ſans doute, pour reconnoître tout ce que Ptolémée Philadelphe avoit fait en faveur de la Navigation, & pour tranſ-

(*y*) Αμφότερη μεσόγεια. Callimaque ſe conforme ici au ſentiment de quelques Anciens, qui diviſoient la Terre ſeulement en deux parties, l'Europe & l'Aſie.

mettre

mettre à la postérité un monument durable de l'intérêt que le ministère public avoit pris sous son regne aux progrès de la Marine, que Callicrate, Général des Flottes du Roi, consacra à la Reine Arsinoë, femme & sœur de ce Prince, un Temple où elle étoit honnorée, sous le nom de *Vénus*, comme une Divinité tutélaire des Navigateurs. *Ath. Libr. 7. p. 318.*

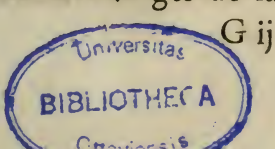
Ptolémée-Evergetes poussa ses conquêtes dans l'Ethiopie & le Midi de l'Afrique, beaucoup plus loin que n'avoit fait Ptolémée-Philadelphe son père; c'est ce que ce Prince nous apprend lui-même dans cette fameuse inscription connue des Sçavans sous le nom de *Monument d'Adulis*, & que nous a con- PTOLÉMÉE III.

ſervée le Moine Coſmas qui l'avoit copiée ſur les lieux. Ptolémée-Evergetes y parle en perſonne. Il y fait l'énumération de tous les pays, où il a porté ſes armes & de tous les Peuples qu'il s'eſt rendus tributaires. En parlant des nations Ethiopiennes qu'il s'étoit ſoumiſes, il les déſigne ſous des noms que portent encore aujourd'hui différens peuples de l'Abyſſinie. Il étendit ſes conquêtes dans le pays appellé la Barbarie ou la Contrée du Cinnamomum, *Cinnamomifera regio*, ſituée ſur la côte Orientale de l'Afrique au-delà du détroit de la mer Rouge. Ptolémée enjoignit aux Habitans de cette contrée de faire bonne garde ſur les côtes, & de veiller à la

Monument. Adulit.

ſûreté & à la tranquillité de ces parages. Enſuite ayant équipé une Flotte ſur la mer Rouge, il alla faire une deſcente chez les Homérites, nation de l'Arabie heureuſe ; il ſe rendit tributaires pluſieurs Rois Arabes, & leur commanda ſur toute choſe d'apporter tous leurs ſoins, pour qu'on put voyager ſûrement dans leur pays, & de veiller à ce que rien ne troublât la Navigation ſur la mer Arabique. Ce qui prouve bien évidemment que ce Prince, à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, s'intéreſſoit très-vivement aux ſuccès du Commerce & de la Navigation.

Ptolémée-Evergetes eſt preſque le dernier des Lagides, qui ait mérité des éloges de la part *Strab. Libr. 17. p. 796.*



des Hiſtoriens. Ils nous repréſentent tous les autres comme des Princes qui ne s'occupoient que de leurs plaiſirs, & qui s'abandonnoient à toutes ſortes de crimes & de diſſolutions. Le déſordre, le trouble & les diſſentions domeſtiques regnoient preſque toujours dans leur Cour, & l'Etat ſe voyoit ſouvent attaqué au-dehors par des ennemis redoutables. On ſeroit tenté de croire que ſous de tels regnes le Commerce, bien loin de ſe ſoutenir dans cet état de ſplendeur où l'avoient mis les premiers Ptolémées, s'anéantit entièrement. Mais il n'en fut pas tout-à-fait ainſi. Le Commerce, ſous les premiers Ptolémées, avoit été établi ſur des fondemens ſi ſolides, que

rien n'étoit capable désormais de le détruire. Ces Princes lui avoient imprimé, une si forte impulsion que si quelque accident extraordinaire parût en arrêter quelquefois le mouvement, ce ne fut jamais pour long tems. La Cour d'Alexandrie, sous les derniers Rois Ptolémées, ne respiroit, il est vrai, que les plaisirs & la débauche; la mollesse y étoit portée à son comble. Mais un luxe si excessif pouvoit-il être sans un Commerce qui lui fût proportionné? Le Commerce poussé à l'excès enfante tôt ou tard le luxe dans un Etat, & le luxe lui-même nourrit & entretient le Commerce.

Les derniers Ptolémées eurent souvent des guerres étran-

gères à ſoutenir. Mais ces guerres ne durent jamais faire un grand tort au Commerce de l'Egypte ; elles ne purent tout au plus gêner que celui qui ſe faiſoit du côté de l'Occident ; &, tandis que les Vaiſſeaux de guerre ſe battoient ſur la Méditerranée, les Navires marchands voguoient tranquillement ſur les Mers de l'Orient & des Indes. Les Egyptiens faiſant ſeuls le Commerce de l'Orient ; &, poſſédant ſeuls la clef des Mers Orientales, ils n'avoient point d'ennemis qui allaſſent les chercher au bout du monde, pour les combattre, comme il nous arrive lorſque nous ſommes en guerre.

D'ailleurs ce fut ſous le regne

de ces Princes qu'on vit tomber (z) Carthage & Corinthe ; or ces Villes en tombant firent refluer vers Alexandrie le Commerce prodigieux qu'elles faisoient. Alors le Commerce de l'Egypte, grossi par celui de ces Villes fameuses, devint un torrent qu'aucune digue ne fut plus capable d'arrêter. D'un autre côté les Romains, après avoir subjugué & presque anéanti ces Villes, se laisserent vaincre eux-mêmes par le luxe ; luxe qui dans la suite ne connut plus de bornes ; or comme ils dédaignoient

(z) Ce fut vers l'an 606 de Rome, que Scipion Emilien renversa Carthage de fond en comble, & que le Consul Mummius détruisit Corinthe ; c'est-à-dire, à peu près vers la fin du regne du sixieme des Ptolémées.

de faire le Commerce par eux-mêmes, il falloit bien qu'ils tiraſſent d'Alexandrie toutes les denrées & les richeſſes qui ſervoient de matière & d'aliment à leur luxe effréné.

Si le Commerce a pu ſouffrir quelque altération ſous les Ptolémées dont je parle, il faut convenir que ce dommage n'a été, pour ainſi dire, que paſſager. D'ailleurs quelque indifférence qu'on veuille ſuppoſer à ces Princes pour le gouvernement de leurs Etats & le bien public, il ne ſera jamais poſſible cependant de prouver qu'ils ayent porté cette indifférence juſqu'à perdre entièrement de vue les intérêts du Commerce & de la Navigation. On en voit même

parmi ceux que l'Hiſtoire a le plus décriés qui ſe ſont occupés ſérieuſement de ce double objet. C'eſt ce qu'on aura occaſion de reconnoître dans ce qui me reſte à dire de ces Princes.

PTOLÉMÉE IV.

D'abord ſi je jette les yeux ſur Ptolémée-Philopator, je le vois rendre un ſervice des plus importans non ſeulement au Commerce de ſes Sujets, mais encore à celui de tous les Peuples de la Méditerranée.

Les Byſantins ayant jugé à propos d'impoſer un tribut ſur tous les Vaiſſeaux qui paſſoient le Boſphore de Thrace, les Rhodiens en prirent l'allarme, à cauſe du grand trafic qu'ils faiſoient dans le Pont-Euxin. Ces Inſulaires réſolurent de recou-

rir aux armes pour obliger les Byſantins à révoquer ce nouveau droit ; mais ceux-ci qui ſentoient de quel profit il étoit pour eux, ſe mirent en devoir de le ſoutenir de toutes leurs forces ; ils tâcherent de ſe faire quelque Allié puiſſant qui fut en état de les bien ſeconder. Achœus, qui venoit de ſe faire reconnoître Roi dans une partie de l'Aſie mineure qui avoiſine le Mont-Taurus, fut celui ſur qui ils jetterent les yeux. Cette alliance conſterna les Rhodiens. Ils crurent qu'ils n'avoient d'autre parti à prendre que de travailler efficacement à la rompre au plutôt. Heureuſement pour eux Andromaque pere d'Achœus étoit retenu priſon-

Polyb. Libr. 4. pag. 314. Edit. Caſaub.

nier en Egypte. Les Rhodiens envoyerent une Ambaſſade à Ptolémée pour le prier avec inſtance, de mettre ce Prince en liberté. Ptolémée qui comprenoit, ſans doute, combien ces exactions des Byſantins étoient capables de nuire au Commerce de ſes Sujets comme à celui des autres Nations ; & qui d'ailleurs étoit charmé de trouver une occaſion d'obliger ceux de Rhodes qui entretenoient depuis longtems des liaiſons très-intimes, fondées ſur le Commerce, avec les Egyptiens , ſe rendit volontiers à leurs prieres. Quoiqu'il eut des intérêts particuliers à retenir ſon priſonnier, il en fit cependant ſans différer, le ſacrifice. Andromaque fut donc

rendu à ſon Fils, qui par reconnoiſſance crut devoir ſe détacher du parti des ennemis de ſes bienfaiteurs. Les Byſantins, qui ne ſe ſentoient point en état de ſoutenir ſeuls le poids de la guerre, renoncerent à leurs prétentions. Ainſi Ptolémée fut la principale cauſe du rétabliſſement du Commerce dans le Pont-Euxin.

Polyb. Libr. 4.

Ce Prince entretenoit une Marine militaire fort conſidérable. Antiochus, avec qui il étoit en guerre, ayant pris ſur lui Tyr & Ptolémaïde, s'empara de quarante Vaiſſeaux qu'il trouva dans les Ports de ces deux Villes. Cependant cette perte n'empêcha pas que Ptolémée ne fut encore en état de lui oppoſer une Flotte de plus de quatre cents trente voiles.

Pobyb. Libr. 5. pag. 406. Edit. Caſaub.

Athénée nous fait la deſcription de deux Vaiſſeaux d'une grandeur prodigieuſe que ce Prince avoit fait conſtruire. On n'avoit encore rien vu de pareil ſur la Mer. Plutarque dans la vie de Démétrius dit, en parlant d'une de ces magnifiques Galeres, qu'elle étoit à quarante rangs de rames; qu'elle avoit deux cents quatre-vingt coudées de longeur ſur quarante-huit de hauteur juſqu'au ſommet de la poupe; qu'elle portoit quatre cents Matelots, quatre mille Rameurs, & près de trois mille Soldats. Un ſemblable bâtiment fait voir juſqu'où les Egyptiens avoient porté alors leur habileté dans l'architecture navale. *Ath. Libr. 5. p. 203 & ſuiv.*

Ptolémée-Ephiphanes, fils & PTOLÉMÉE V.

ſucceſſeur du Roi précédent, monta ſur le Thrône à l'âge de cinq ans. Il auroit mérité d'être mis au nombre des meilleurs Princes, s'il ſe fut toujours comporté comme il avoit fait juſqu'à la vingtiéme année de ſon âge. Quoique l'Hiſtoire ne nous ait laiſſé aucun monument qui apprenne d'une manière bien préciſe, ſi ce Prince s'occupa beaucoup du Commerce & de la Navigation, on peut néanmoins conjecturer avec aſſez de vraiſemblance que ces deux objets méritèrent ſon attention. Il paroît avoir eu trop à cœur, au moins dans ſes premières années, tout ce qui pouvoit illuſtrer ſon regne & contribuer en même-tems au bien-être de ſes

Sujets, pour qu'on puiſſe le ſoupçonner d'avoir négligé le Commerce. On rapporte qu'il fit faire des Ponts ſur preſque toutes les Rivieres de la Célé-Syrie & conſtruire des chemins ſolidement pavés qui conduiſoient dans cette Province. Un pareil projet pourroit bien n'avoir été entrepris que pour favoriſer le Commerce de l'Egypte dans la Célé-Syrie & les autres pays circonvoiſins, en y facilitant les tranſports par terre. Quoiqu'il en ſoit, il falloit que Ptolémée-Epiphanes eut une bonne Marine militaire, puiſque nous voyons qu'il fit préſent de ſon propre mouvement, & par conſéquent ſans s'incommoder, de dix Vaiſſeaux de guerre aux Achéens.

Abul. Pharag. Hiſt. Dynaſt.

Polyb.

PTOLÉMÉE VI.

Le Regne ſuivant fut trop orageux, pour que le Commerce n'ait ſouffert alors aucune fâcheuſe révolution en Egypte. Ptolémée-Philométor fut preſque toujours en guerre avec Ptolémée ſon jeune frere à qui il fut forcé de céder une partie de ſes Etats, ou avec Antiochus-Epiphanes Roi de Syrie, ſon oncle. Ce dernier entra, à différentes fois, avec des armées formidables, en Egypte, s'avança juſqu'à Memphis, ſe rendit preſque maître de toutes les Villes du Delta qu'il mit au pillage; il tint auſſi pendant longtems Alexandrie aſſiégée; par conſéquent le grand Commerce qui ſe faiſoit de toutes les parties du monde dans cette Ville ſe

trouva

trouva ſuſpendu tout-à-coup. Il eut aſſez de peine à reprendre ſon cours même après que le ſiége fut levé, tant les excès d'Antiochus avoient découragé les Commerçans. Auſſi les Alexandrins ſe virent-ils réduits à la derniere miſere, parceque dit Tite-Live (*a*), il ne leur venoit plus ni vivres ni marchandiſes. Les Achéens & les Rhodiens ſur-tout qui, étant preſque vis-à-vis Alexandrie, avoient ſi bonne part à ſon Commerce, ſe reſſentirent de ce contre-tems. Auſſi les vit-on s'intriguer beaucoup & ſe donner de grands mouvemens

---

(*a*) *Quæ (multitudo ſcilicet Alexandrina) in bello non per obſidionem modò, ſed etiàm poſtquàm è mœnibùs abceſſum eſt, quià nihil ex Ægypto ſubvehebatur, omnium rerum attenuata inopiâ erat.* *Tite-Liv. Libr.* 45.

pour travailler au rétablissement de la paix en Egypte & faire cesser une guerre qui par contre-coup leur étoit si dommageable.

Jos. Cont. Appion. Libr. 2. Idem Antiq. Libr. 13. c. 6.

C'est sous ce regne qu'Onias s'établit en Egypte & y bâtit un Temple sur le modéle de celui de Jérusalem ; ce qui engagea à venir se fixer dans ce Royaume un grand nombre de Juifs qui commençoient déjà à se distinguer par ce goût pour le Commerce, qu'on leur remarque encore aujourd'hui. Il y avoit une multitude de Courtiers & de Changeurs de cette nation à Alexandrie.

Lorsque le jeune Hyrcan se rendit dans cette Capitale pour féliciter de la part de la Noblesse de la Célé-Syrie, le Roi Ptolé-

mée-Epiphanes ſur la naiſſance d'un fils *, Joſeph ſon pere l'adreſſa à un correſpondant de ſa nation qui lui avança des ſommes conſidérables tant pour ſa dépenſe que pour les préſens qu'il fit au Roi & à la Reine d'Egypte.

* *C'eſt Ptolémée-Philométor.*

Abul. Pharag. Hiſtoire Dynaſt. que je cite d'après M. Vaillant.

Ptolémée, fils de Lagus, avoit auſſi très-bien connu les Juifs ; il les regardoit comme des gens très-propres à contribuer aux progrès du Commerce dans ſes Etats ; auſſi, comme je l'ai déjà remarqué, les y attira-t-il le plus qu'il pût, en leur accordant de grands priviléges (*b*).

(*b*) Ptolémée IV, ſurnommé *Philopator*, ne les traita pas ſi favorablement. Il rendit contre eux un édit ſanglant, parce que étant dans le temple de Jéruſalem, & ayant voulu pénétrer dans le Lieu Saint,

PTOLÉMÉE VII.

Lorſque Ptolémée-Philométor fut mort, Ptolémée Phyſcon ſon frere qui regnoit à Cyrene s'empara de l'Egypte, au préjudice de ſon neveu. Ce Prince dont l'Hiſtoire nous trace un portrait ſi odieux, ne fit d'abord rien de fort avantageux pour le Commerce. Au contraire il tint pendant quelque tems une conduite qui ne tendoit à rien moins qu'à

---

les Prêtres & le Peuple s'y oppoſerent courageuſement. On rapporte qu'il fit raſſembler un grand nombre de Juifs dans l'hippodrome à Alexandrie, & qu'il aſſigna un jour pour faire périr ces malheureux, en lâchant contre eux cinq cents élephans. Pour rendre ces animaux plus féroces & plus animés au carnage, il ordonna à l'Officier qui les gouvernoit, de leur faire boire abondamment du vin, dans lequel on auroit fait infuſer une grande quantité d'encens. Mais la Providence ne permit pas à ce Prince d'exécuter ſon barbare deſſein.

l'anéantir entierement, s'il eut pu être anéanti. Ce méchant Prince mettoit ſon plaiſir à tourmenter les Habitans d'Alexandrie, de ſorte que la plupart, pour éviter ſa cruauté, avoient pris le parti de ſe retirer dans les pays étrangers. Cette Ville qui avoit toujours été ſi peuplée devint preſque un déſert; il en chaſſa tous ceux qui profeſſoient les Sciences, les Arts & avec eux le Commerce. Mais il ne fut pas, ſans doute, longtems à s'appercevoir des ſuites fâcheuſes de cette déſertion; il ſongea à y remédier au plutôt. Il rappella ſolemnellement tous ceux qui voulurent revenir; il fit publier un Edit par lequel il accordoit toutes ſortes d'avan-

tages à ceux qui viendroient s'établir à Alexandrie, de quelque Nation qu'ils fussent. Les gens d'arts & de métiers, & les Négocians y rentrerent en foule. Ptolémée qui avoit compris par expérience combien ces hommes étoient nécessaires pour la prospérité & le bien de son Royaume, n'eut plus d'attention que pour eux. Il leur faisoit toutes sortes de caresses & de bons traitemens. Les Commerçans sur-tout se virent traités avec honneur & distinction dans ses Etats; enfin le Monarque ne rougit pas d'en avoir au nombre de ses favoris.

Athen. Libr. 4.

Lorsqu'il forma le projet de détrôner Démétrius Roi de Syrie, ce fut sur le fils d'un riche

Commerçant (*c*) Egyptien que ſon choix tomba pour conduire cette grande entrepriſe, plutôt que ſur tout autre de ſes courtiſans dont il n'y en avoit aucun qui n'eut aſpiré à l'avantage d'être chargé d'une ſi brillante commiſſion. Phyſcon envoya donc en Syrie à la tête d'une nombreuſe armée le jeune Egyptien. Pour mettre le comble à ſes bienfaits, il voulut qu'il prit le titre de Roi de Syrie & qu'il portât le bandeau royal, avec le nom d'Alexandre. Une pareille faveur en la perſonne du fils d'un Négociant, jointe à ce que les Hiſtoriens nous appren-

(*c*) *Immittit juvenem quemdam Ægyptium, Protarchi negociatoris filium, qui regnum Syriæ armis peteret.* Juſtin. libr. 39, cap. 1.

nent d'ailleurs des bonnes diſpoſitions dans leſquelles Ptolémée-Phyſcon étoit à l'égard des gens d'Arts & de Commerce, n'eſt-elle pas une preuve aſſez forte de la haute conſidération dont jouiſſoient alors les Commerçans à Alexandrie, & même à la Cour du Roi ?

Auſſi ce Prince ne s'occupoit-il plus que de tout ce qui pouvoit contribuer à l'avancement du Commerce. Toute perſonne qui avoit à lui préſenter quelque projet dont le but étoit de perfectionner la Navigation ou de l'étendre, pouvoit être sûre de trouver auprès de lui une accueil favorable. Il ne dédaignoit pas de s'entretenir familierement ſur ces matières avec ceux qui

étoient en état de lui en parler & de lui fournir des vues nouvelles. Ses Miniſtres, ſes Courtiſans, en un mot tous ceux qui l'environnoient, avoient le même goût & les mêmes ſentimens (*d*).

.Ce fut par ſes ordres qu'Eudoxe le Cyzicenien entreprit un voyage extraordinaire aux Indes. L'Hiſtoire de ce grand voyage a certainement trop de liaiſon avec le ſujet qui m'occupe, pour n'en pas rapporter ici au moins le fonds. Voici donc le ſommaire de ce que nous en apprend Strabon d'après Poſſidonius (*e*).

(*d*) L'Hiſtoire d'Eudoxe, dont on va voir la ſubſtance, lue avec attention dans Strabon, fournit des preuves de toutes ces aſſertions.

(*e*) *D'après Poſſidonius*, & non pas Héraclite de Pont, comme l'a écrit Bochart, *Boch. Canaan. Libr. 1, c. 35.*

Un jour des Gardes du Golphe Arabique trouvèrent ſur cette mer un Indien ſeul & à demi-mort dans un Vaiſſeau.

On l'amena au Roi qui lui fit apprendre le Grec. Lorſque l'Indien ſçut aſſez cette langue pour ſe faire entendre, il raconta ſon aventure. Il dit qu'étant parti des Indes, pour ſe rendre dans un pays (*f*) qu'on ne nomme pas, il s'écarta de ſa route; qu'après avoir erré au gré des flots, aſſez long-tems pour con-

---

qui a jugé à propos d'adopter les doutes de Strabon ſur l'aventure d'Eudoxe. Caſaubon n'en penſoit pas comme eux. L'étude ſérieuſe & refléchie que j'ai faite de cette Hiſtoire, m'a fourni, ſi je ne me trompe, des raiſons légitimes pour me diſpenſer auſſi de me ranger de leur côté.

(*f*) Peut-être cet Indien alloit-il dans quelque port de Perſe, ou ſur les côtes de l'Éthiopie, ou ſur celles de Sophala,

ſommer toutes ſes proviſions, ſon Vaiſſeau l'avoit porté dans l'endroit où on l'avoit rencontré; qu'il avoit été trouvé ſeul, parce que le reſte de l'équipage étoit péri de miſere & de faim. Il finit par offrir ſes ſervices à Ptolémée, pour ſervir de guide à ceux que ce Prince voudroit envoyer aux Indes avec lui (*g*). On accepta la propoſition, & il fut réſolu qu'Eudoxe ſeroit à la tête de l'équipage qui devoit reconduire l'Indien dans ſon pays. Ce n'eſt pas que les mers Orientales fuſſent alors inconnues aux Egyptiens, ni que Ptolémée eut

(*g*) Ὑπολειφθέντα δὲ ὑποσχέσθαι τὸν εἰς Ἰνδοὺς πλοῦν ἡγήσασθαι τοῖς ὑπὸ τοῦ Βασιλέως προχειρισθεῖσι: *Pollicitum ſe navigationis ad Indos monſtratorem fore iis quibus eam rem Rex demandaret (narrat Poſſidonius).* Strab. Libr. 2. p. 98.

absolument besoin du secours d'un étranger pour montrer à ses Sujets le chemin des Indes. Il y avoit long-tems, comme le remarque fort bien Strabon, que les Egyptiens pratiquoient cette route, & qu'ils voyageoient habituellement dans les Indes. Ainsi il faut dire que les offres de cet Indien avoient pour objet ou d'indiquer aux Egyptiens un chemin plus court & plus facile pour aller aux Indes, ou, ce qui me paroît encore plus vraisemblable, de leur faire connoître quelque nouveau pays dont on n'avoit pas encore fait la découverte. Aussi la mission d'Eudoxe a-t-elle tout l'air d'une Ambassade envoyée par le Roi d'Egypte à quelque Monarque In-

dien pour faire alliance avec lui, afin qu'il protégeât le Commerce des Egyptiens dans ses Etats. En effet, on voit Eudoxe s'embarquer avec des présens pour le lieu de sa destination (*h*), & en revenir avec d'autres présens qui consistoient en aromates & en pierres précieuses.

Cette interprétation est certainement fort naturelle, & il semble que Strabon auroit pu la donner, plutôt que de rejetter entièrement & pour le fonds & pour les circonstances l'Histoire d'Eudoxe, sous cette seule considération, qu'il s'ensuivroit de ce récit que les Egyptiens n'auroient connu alors ni les Indes ni la route qui y conduisoit; mais

(*h*) Πλεύσαντα μετὰ δώρων.

cette conséquence n'est point nécessaire ; il y a un milieu ; & ce milieu, se trouve dans l'interprétation si simple que j'ai proposée. Quelque connoissance que les Sujets de Ptolémée eussent alors des Indes, ne pouvoient-ils pas les connoître encore mieux ? Et quelques découvertes qu'ils eussent faites, ne leur en restoit-il plus à faire ?

D'ailleurs Eudoxe n'est point un personnage imaginaire, ni un fantôme sorti pour ainsi dire du cerveau de Possidonius, comme Strabon voudroit le faire entendre. Cornélius-Népos, cet Ecrivain si exact n'a-t-il pas fait mention, comme le remarque Pline, d'Eudoxe & de ses ouvrages ?

Plin. Libr. 2. c. 67.

Strabon pour décréditer de

plus en plus l'Hiſtoire d'Eudoxe, ſe récrie beaucoup ſur l'aventure de l'Indien. Il fait à ce ſujet mille petites queſtions (*). Mais toutes ſes difficultés réduites à leur juſte valeur, ne ſont que des chicanes auxquelles il paroît aſſez inutile de répondre. On ſe contentera de faire remarquer qu'il ne ſeroit pas difficile de citer un grand nombre d'aventures pareilles qui ſe trouvent dans nos Voyageurs les mieux accrédités, & que perſonne ne s'aviſe de révoquer en doute. Il faut avouer que Strabon ſe livre ici un peu trop à cet eſprit de critique, dont il faiſoit profeſſion. La crainte de donner trop légérement ſa confiance à des récits

(*) *Voyez la Note* IV. *à la fin.*

fabuleux, l'a fait tomber dans une extrémité opposée; l'ombre seul du merveilleux lui faisoit peur. Cette disposition qui donne à ses écrits un prix inestimable parce qu'elle est un sûr garant qu'il n'a pas eu dessein d'en imposer à ses Lecteurs, l'a rendu quelquefois assez injuste envers plusieurs Auteurs de mérite. Par exemple comment traite-t-il Erathostène dans plusieurs endroits de ses ouvrages? Mais pour peu qu'on ait étudié la Géographie d'Erathostène, quelle justesse & quelle exactitude n'y remarque-t-on pas pour l'ordinaire! On sçait encore avec quel dédain notre Critique parle de Pytheas; cependant qui méritoit moins les reproches de Strabon que

que ce célébre Navigateur de Marſeille (*i*). Mais revenons à Eudoxe & à la ſuite de ſon Hiſtoire.

Ptolémée-Phyſcon étant mort, Cléopâtre ſa veuve ordonna à Eudoxe de s'embarquer pour un ſecond voyage dans les Indes. On fit pour ce voyage des préparatifs beaucoup plus conſidérables que pour le premier. Mais Eudoxe ayant eu les vents contraires fut porté beaucoup au-delà de l'Ethiopie. Il deſcendit

(*i*) Strabon lui-même, qui jugeoit ſi ſévérement les autres, n'a-t-il pas beſoin qu'on uſe quelquefois d'indulgence à ſon égard? Il n'eſt pas après tout infaillible. Quelle pitoyable deſcription, par exemple, ne fait-il pas de la mer Caſpienne, en comparaiſon de celle d'Hérodote, qui approche aſſez des nouvelles découvertes qu'on a faites pour fixer la poſition & la figure du baſſin de cette mer? *Strab. Libr. 11, p. 507. Herod. Libr. 1. c. 202 & 203.*

ſur ces côtes; viſita quelques contrées de ces parages ; & ſe gagna le cœur des Habitans en leur donnant du bled, du vin & des figues ſéches. Ils lui fournirent en récompenſe de l'eau & des guides. Comme Eudoxe n'étoit pas un de ces aventuriers qui voyagent uniquement pour avoir le plaiſir de dire qu'ils ont été bien loin, il mettoit tout à profit; rien de ce qui ſe préſentoit à ſes yeux, ne lui échappoit. Pour ſoulager ſa mémoire il avoit des tablettes ſur leſquelles il marquoit ſes obſervations; enfin il avoit eu la curioſité de recueillir certains mots de la langue de ces Peuples (*k*). Avec des

(*k*) C'étoit de quoi faire de bons Mémoires, pour être communiqués enſuite

Navigateurs de la trempe d'Eudoxe, quels progrès la Géographie & la Navigation ne devoient-elles pas faire en Egypte. Si les connoiſſances Géographiques & l'art de la Navigation ſont portés chez nous à un ſi haut dégré de perfection ; à quoi en ſont-ils redevables, ſinon aux obſervations que des Sçavans vont faire, comme Eudoxe, dans les pays les plus éloignés, par ordre & ſous la protection de leurs Princes ; mais ces Sçavans montrent-ils plus de zéle, plus de courage, plus de

---

à l'Académie d'Alexandrie. Il eſt certain que les obſervations de ces voyageurs qui alloient au loin, comme Eudoxe, par ordre du Miniſtere, étoient conſervées dans des dépôts publics, pour être conſultées au beſoin.

vigilance, plus de ſagacité, que cet ancien Navigateur, dans leurs voyages maritimes? Non ſans-doute; il ne leur ſeroit pas poſſible d'enchérir ſur lui. Mais continuons à ſuivre Eudoxe dans ſa courſe, & nous verrons qu'il ne ſe démentira pas.

Eudoxe dans le cours de ſa Navigation rencontra la partie ſupérieure de la proue d'un Vaiſſeau qui avoit été briſé par la tempête. Cette proue étoit ſingulière, en ce qu'elle portoit la figure d'un Cheval; elle piqua la curioſité de notre Voyageur. Quelques gens de ſon équipage lui ayant dit qu'elle étoit le débris d'un Bâtiment de la mer Occidentale, il ſentit auſſi-tôt l'importance d'une pareille dé-

couverte ; il comprit aiſément qu'il falloit qu'il y eut un paſſage pour aller de la mer Rouge à la mer Atlantique, & par conſéquent qu'il étoit très-poſſible de faire le tour de l'Afrique. Il voulut s'aſſurer encore davantage de la vérité de ce fait ; il conſerva avec ſoin cette proue remarquable, pour faire à ſon ſujet des informations, lorſqu'il ſeroit revenu en Egypte. A ſon retour il ne manqua pas de montrer ſa proue à des Pilotes qui l'aſſurèrent qu'elle avoit appartenu à un Vaiſſeau de Cadix.

On n'a pas de peine à le croire, lorſqu'on a des exemples qui prouvent que les Phéniciens établis en Eſpagne s'aventu-

roient quelquefois de doubler la pointe de l'Afrique pour venir Commercer ſur les côtes Orientales de cette partie de l'ancien Monde. En effet Cœlius - Antipater (*l*) qui vivoit à-peu-près vers l'an 124 avant l'ere chrétienne, aſſure avoir vu un homme qui étoit venu par mer d'Eſpagne, en Ethiopie pour y commercer. Enfin du tems que C. Céſar (*m*) fils adoptif d'Auguſte, faiſoit la guerre en Arabie, on trouva ſur le Golphe Arabique les débris de vaiſſeaux ſortis des Ports d'Eſpagne, qui avoient

(*l*) *Cœlius Antipater (autor eſt), vidiſſe ſe qui navigaſſet ex Hiſpaniâ in Æthiopiam commercii gratiâ.* Plin. Hiſt. nat. libr. 2, c. 67.

(*m*) *In quo (ſinu ſcilicèt Arabico) re gerente C. Cæſare Auguſti filio, ſigna navium ex Hiſpanienſibus naufragiis feruntur agnita.* Plin. ibid.

fait naufrage. Ce qui rend plus que vraiſemblable la rencontre qu'Eudoxe fit de la proue d'un bâtiment de Cadix ſur les côtes d'Ethiopie. Cette découverte d'Eudoxe lui fut fort utile dans la ſuite. Car étant tombé dans la diſgrace de Lathyre qu'il trouva ſur le Thrône d'Egypte à ſon retour, il fut obligé de prendre la fuite. Il s'embarqua ſur le Golphe Arabique, fit le tour de l'Afrique & vint aborder à Cadix (*n*). PTOLÉMÉE VIII.

On voit par cette Hiſtoire que les Egyptiens étoient alors en relation pour le Commerce

---

(*n*) *Nepos Cornelius autor eſt Eudoxum quemdam ſuâ ætate, cum Lathurum regem fugeret, Arabico ſinu egreſſum, Gades uſque pervectum.* Plin. ibid.

avec ceux de Cadix qui paſſoient pour des Commerçans très-célebres. Ces Pilotes ſi bien inſtruits de ce qui concerne la conſtruction des Vaiſſeaux des Habitans de Cadix, & qui donnent à Eudoxe des éclairciſſemens ſur cette proue qu'il avoit trouvée dans le cours de ſa Navigation, ne pouvoient être que des Egyptiens qui fréquentoient le port de Cadix ou des Commerçans de Cadix qui venoient trafiquer à Alexandrie.

Le regne de Lathyre fut celui des découvertes. L'on vit ſous ce Prince des Voyageurs Egyptiens parvenir chez des Nations où perſonne avant eux n'avoit jamais pénétré ; elles étoient ſi ſauvages qu'elles ignoroient mê-

me l'usage du feu (*o*). Ce furent les Egyptiens qui leur apprirent à se servir de cet élément, comme les Espagnols l'apprirent aux anciens Habitans des Isles Mariannes, lesquels ne connoissoient pas plus le feu que ces Barbares découverts par les Egyptiens.

Ce fut sous Ptolémée IX, dit *Alexandre I* (*p*), & successeur de Ptolémée-Lathyre, qu'Agatharchidès de Cnide composa un traité en cinq Livres sur la PTOLÉMÉE IX.

(*o*) *Quædam ex istis nationibus antè Ptolomæum Lathyrum regem Ægypti, incognitum habuerunt ignis usum.* Solin. c. 30.

(*p*) Henri Dodwel a prouvé très-bien ce point de critique. Il fait voir, ce semble, d'une maniere qui ne souffre point de réplique, qu'Agatharchidès a composé son traité de la mer Rouge sous le regne de Ptolémée, dit Alexandre I. *Voyez sa dissertation à ce sujet, dans le* 1. *vol. des* Geographiæ veteris Scriptores Græci min. Oxon. 1698, in-8°.

mer Rouge. L'objet de cet écrit étoit de faire connoître les Peuples qui habitoient les bords de cette Mer, & les productions naturelles de ces contrées. Ce que Diodore de Sicile & Photius nous ont conservé de cet ouvrage, fait assez comprendre que l'Auteur avoit une connoissance fort étendue & très-circonstanciée de tout ce qui concernoit ces parages (*q*). Le grand nombre de Descriptions de cette nature qui furent publiées suc-

(*q*) Les plus habiles Géographes & les plus grands Astronomes que l'antiquité ait produits, ou étoient, pour la plupart, nés sujets des Ptolémées, ou étoient venus s'établir en Egypte, attirés par la protection que ces Princes accordoient aux lettres, & par les bienfaits dont ils combloient ceux qui les cultivoient. On en peut voir la liste à la tête du premier volume du Pline du P. Hardouin.

ceſſivement depuis l'élévation des Ptolémées ſur le Thrône d'Egypte, & qui enchériſſent les unes ſur les autres par l'abondance des détails, ſont des preuves très-authentiques du ſuccès avec lequel les Egyptiens navigeoient, & des découvertes qu'ils ne ceſſoient de faire dans leurs courſes Maritimes. Auſſi le même Agatharchidès fait-il mention de certaines Iſles nouvellement reconnues par les Navigateurs, mais ſur leſquelles il ne vouloit pas, diſoit-il, s'arrêter, à cauſe de ſon grand âge qui l'avertiſſoit de terminer au plutôt l'ouvrage qu'il avoit commencé.

Agatharch. de Rubro Mari, pag. 69. Geog. veteris Scriptores Græc. min.

Ce même Auteur nous apprend que les Egyptiens étendoient alors leur Commerce juſqu'aux Palus-Méotides.

PTOLÉMÉE X. Le dixiéme des Rois Ptolémées, ſurnommé *Alexandre II*, regna ſi peu ou ſi obſcurément que l'Hiſtoire ne parle gueres de lui que pour nous dire qu'il fut détrôné par les Alexandrins ; qu'étant monté auſſi-tôt ſur un Vaiſſeau marchand qui faiſoit voile pour Tyr, il alla mourir dans cette ville & que prêt d'expirer il fit un Teſtament dans lequel, pour ſe venger des Egyptiens, il les laiſſa en héritage au peuple Romain. *Tite-Liv. Libr. 70.*

PTOLÉMÉE XI. Ptolémée-Auletès ſon ſucceſſeur regna davantage ; mais quoique ſon regne ait été plus long & plus rempli d'événemens, il ne m'en fournit cependant preſque aucun qui ſoit de nature à entrer dans mon plan. Ce

Prince, dont tous les Hiſtoriens ne parlent qu'avec un ſouverain mépris, ſe déguiſoit en femme, danſoit, chantoit & jouoit de la flutte à Alexandrie, ou alloit pleurer & ſe ruiner à Rome, en prodiguant ſans diſcernement l'or & l'argent à tous ceux qu'il croyoit pouvoir l'aider à remonter ſur le thrône d'Egypte, d'où ſes propres Sujets l'avoient chaſſé. Néanmoins, ſi l'on vouloit s'en rapporter à une Médaille de ce Prince que M. Vaillant à fait graver dans ſon Hiſtoire Métallique des Ptolémées Rois d'Egypte, on croiroit, peut-être, que Ptolémée - Auletès auroit fait quelque choſe de grand & de bien éclatant en faveur de la Navigation & du Commerce.

Strab. Libr. 17. p. 796. Athen. Libr. 5. p. 206.

On l'y voit repréſenté avec la couronne radiale ſur la tête, & un trident ſur l'épaule gauche, c'eſt-à-dire en Neptune, comme s'il ſe fut cru en droit de partager avec ce Dieu l'Empire de la Mer. Cependant l'événement qui avoit donné lieu à cette faſtueuſe Médaille n'étoit que fort ordinaire. C'étoit une victoire qu'il avoit remportée ſur la flotte d'Archelaüs, mari de ſa fille Bérénice; ce qui prouve toutefois que la Marine militaire ſe ſoutenoit toujours en Egypte.

On peut conjecturer que ſous ce regne, les Pirates qui exerçoient leurs brigandages dans la Méditerrannée, & en particulier ſur les côtes de l'Egypte durent incommoder le Commerce

d'Alexandrie & gêner beaucoup la Navigation des Egyptiens ſur cette Mer. Mais Pompée & Lentulus-Marcellin eurent bientôt purgé la Méditerranée de ces Brigands. Ce qui rendit la liberté au Commerce & à la Navigation de l'Egypte & des autres Nations.

Freinsk. Suppl. Livii, Libr. 99. c. 31

PTOLÉMÉE XII.

Le regne ſuivant qui fut celui de Ptolémée XII, ſurnommé *Dénis*, acquit plus de célébrité par la guerre que Céſar ſoutint ſi glorieuſement dans Alexandrie, que par les exploits & les belles actions du Monarque Egyptien. La guerre d'Alexandrie fait un des plus beaux traits de l'Hiſtoire ancienne; & c'eſt toujours avec plaiſir qu'on en lit la deſcription dans les Com-

Cæsar. de Bello Civ. Libr. 3.

Hirt. de Bello Alexand.

mentaires de Céſar & dans ceux d'Hirtius-Panſa. On y voit les Alexandrins donner des preuves éclatantes de leur induſtrie & de leur habileté dans la Marine. Céſar leur avoit brûlé cent-dix Vaiſſeaux longs qui ſe trouverent dans le port d'Alexandrie & dans les Arſenaux, ſans compter un grand nombre d'autres de moindre grandeur ; il ne leur en reſtoit pas le plus petit débris & leur Marine paroiſſoit anéantie ſans reſſource. Céſar fut bien ſurpris quand il vit appareiller, pour venir le combattre, une Flotte encore plus nombreuſe que la ſienne. Pour compoſer cette Flotte, on avoit tiré des magaſins tous les vieux Bâtimens qui avoient été condamnés depuis

depuis long-tems; l'on avoit pris toutes les Barques qui étoient aux embouchures du Nil, ſoit pour en garder l'entrée, ſoit pour recevoir les droits impoſés ſur les marchandiſes qui entroient dans le Royaume ou qui en ſortoient du côté de la Méditerranée. On découvrit les portiques, les gymnaſes & tous les édifices publics pour en prendre les bois & les faire ſervir au nouvel armement; en un mot on ne négligea rien pour mettre la Flotte en état le plutôt qu'il fut poſſible. Hirtius remarque que Ganimedes qui commandoit le parti oppoſé à Céſar, s'étoit déterminé à faire cet armement, parce qu'il y avoit dans la Ville un grand nombre de Marins, qui

accoutumés dès leur enfance au ſervice maritime, lui demandoient à ſervir ſur la Mer qui étoit, pour ainſi dire, leur unique élément. Au reſte cette Flotte aſſez mal équipée & encore plus mal conduite, n'eut pas le ſuccès qu'on s'en étoit promis.

Ptolémée XII s'étant noyé dans le Nil, en voulant échapper aux pourſuites de Céſar, fut remplacé par ſon frere. Ce jeune Prince n'occupa que quatre ans, le Thrône d'Alexandrie. Sa ſœur qui regnoit avec lui, comme elle avoit regné avec ſon frere aîné, s'en défit ſécrétement; c'eſt la fameuſe Cléopâtre.

PTOLÉMÉE XIII.

CLÉOPÂTRE.

La magnificence de cette Princeſſe, les dépenſes exceſſi-

ves qu'elle faisoit, celles que les Gens de sa cour étoient obligés de faire pour lui plaire, en un mot ce goût de galanterie qui étoit si fort à la mode sous son regne, contribuèrent beaucoup à augmenter cette espèce de Commerce, qu'on appelle *Commerce de Luxe.* Pour juger jusqu'où elle portoit le faste & la pompe, il suffit de jetter les yeux, sur quelques-unes des magnifiques descriptions que les Historiens nous ont faites des fêtes qu'elle donnoit.

Antoine étant en Cilicie l'avoit mandée pour qu'elle eut à lui venir rendre compte de sa conduite au sujet des secours qu'on l'accusoit d'avoir fournis à ses ennemis. Cléopâtre qui

Plut. vita Ant. p. 915. t. 1. part. 2. Lut. 1624. fol.

connoissoit la trempe d'esprit du Triumvir, se proposa de le prendre par les yeux. Elle s'embarqua sur le fleuve Cydnus pour se rendre à Tarse où Antoine l'attendoit. Le Vaisseau qu'elle montoit étoit d'une magnificence sans égale; il portoit des voiles de pourpre; la proue étinceloit par l'éclat de l'or dont elle étoit toute couverte, & ses rames qu'on faisoit mouvoir en cadence au son des instrumens de musique, étoient garnies en argent. La Princesse paroissoit couchée sous un pavillon tissu d'or, vêtue en Vénus; à ses côtés on voyoit de jeunes enfans représentans de petits Amours qui s'occupoient à rafraîchir l'air autour d'elle avec des éventails.

Ses femmes habillées en Nymphes & en Néreïdes, étoient appuyées les unes ſur le gouvernail, les autres ſur les cables & les cordages du Vaiſſeau, d'où ſortoit une vapeur de parfums ſi abondante qu'elle ſe faiſoit ſentir ſur les deux rives du Fleuve.

Le Commerce exceſſif qui ſe faiſoit à Alexandrie ſous le regne de cette Princeſſe, y attiroit des Etrangers de toutes les parties du monde. On y voyoit des Ethiopiens, des Arabes, des Troglodytes, des Juifs, des Syriens, des Médes & des Parthes. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que Cléopâtre ſçavoit les langues de toutes ces Nations, & qu'elle entretenoit chacun de ces Etrangers, ſans avoir beſoin d'interprête.

Plut. Vit. Ant. p. 913.

Cléopâtre avoit si bien remonté la marine Egyptienne depuis le désastre qu'elle avoit essuyé au siége d'Alexandrie que des cinq cents Vaisseaux qui composoient la Flotte qu'Antoine avoit préparée contre Auguste, il y en avoit un grand nombre qui appartenoit à cette Reine. Enfin elle étoit très-puissante sur Mer; c'est sans-doute pour servir de monument à cette grande puissance que plusieurs de ses Médailles portent au revers des vaisseaux ou des proues de navires.

Plut. Vita. Ant. p. 944 & suiv.

Hist. Ptol. J. Vaillant.

Après la bataille d'Actium, Cléopâtre prit une résolution qui montre bien que tout le monde en Egypte étoit familiarisé avec la Mer; que cet élément n'avoit rien d'effrayant

pour perſonne, & qui prouveroit preſque que les Egyptiens avoient des établiſſemens ſemblables aux nôtres dans les Indes. En effet, voyant que tout étoit perdu, elle forma le projet de s'embarquer ſur le Golphe Arabique avec ſes tréſors & le plus de monde qu'elle pourroit emmener avec elle, pour s'en aller enſuite chercher un aſile dans quelque region de l'Océan ſi éloignée qu'elle pût y être à l'abri des pourſuites de l'ennemi; c'eſt-à-dire, qu'elle auroit fait préciſément ce que les Hollandois furent ſur le point de faire, lorſque Louis XIV eut conquis preſque tout leur pays. Ces Républicains ſe préparoient déjà à monter ſur leurs Vaiſſeaux avec

Plut. Vita. Ant. p. 948.

Volt. ſiecle de L. XIV.

ce qu'il leur ſeroit poſſible d'emporter, pour fuir aux extrêmités de la terre & ſe retirer à Batavia ; mais les François, ayant manqué l'occaſion favorable de ſe rendre maîtres d'Amſterdam, une lueur d'eſpérance ranima le courage de ces infortunés & ils ne partirent point ; de même auſſi la Reine Cléopâtre changea tout-à-coup de deſſein, ſur ce qu'Antoine lui fit ſçavoir qu'il comptoit que ſon Armée de terre campée proche d'Actium tenoit encore, & auſſi parceque les Arabes du voiſinage de la ville de Pétra avoient mis le feu aux premiers Vaiſſeaux qu'elle avoit fait diſpoſer ſur le Golphe Arabique.

Après la mort de cette Prin-

ceſſe, l'Egypte fut réduite en Province Romaine, & ſon Commerce paſſa au pouvoir des Romains, dont les Egyptiens ne furent plus que les Facteurs & les Commiſſionnaires.

J'ai gliſſé aſſez légérement ſur les regnes des derniers Rois Ptolémées, parce qu'effectivement l'Hiſtoire nous fournit peu de traits qui montrent que ces Princes ſe ſoient beaucoup occupés de projets capables de rendre le Commerce & la Navigation floriſſans dans leurs Etats. La raiſon en eſt que leurs prédéceſſeurs avoient tant fait pour le Commerce, qu'il ne leur reſtoit plus rien à faire. Le Commerce, pour le répéter encore ici, alloit alors de lui-même,

toujours alimenté par le luxe prodigieux qui ſous ces derniers Princes regnoit avec plus d'empire que jamais, non ſeulement à leur Cour, mais encore parmi le Peuple. D'ailleurs je me perſuade que les propres intérêts des Rois Ptolémées ne leur auroient jamais permis d'oublier entièrement le Commerce, ni par conſéquent la Navigation. J'ai même quelques raiſons de croire qu'ils pouvoient bien faire exercer le Commerce en leur nom & à leur profit. Car enfin d'où leur ſeroient venues ces richeſſes immenſes qu'ils poſſédoient? D'où auroient-ils pû tirer de quoi fournir à des dépenſes & à des profuſions auſſi exceſſives que celles qu'ils faiſoient?

Etoit-ce des revenus que pouvoient leur produire les impôts qu'ils levoient ſur l'Egypte ; mais ces impôts à quoi ſe montoient-ils ? à ſix mille talents ſuivant Diodore de Sicile. Mettons les choſes au plus fort, & portons ces revenus à douze mille cinq cents talents, que Ptolémée-Auletès tiroit tous les ans de l'Egypte, ſomme que Strabon trouvoit exorbitante, en comparaiſon de ce que les autres Rois avoient coutume de lever ſur ce Royaume. Mais après tout, qu'eſt-ce qu'une pareille ſomme miſe en parallele avec les dépenſes énormes qu'on voit faire aux Ptolémées ? Cette ſomme auroit-elle pu mettre Ptolémée-Philadelphe en état de faire bâtir

Diod. Sic. Libr. 17.

Strab. Libr. 17. p. 798.

cette multitude de Villes dont il a été le fondateur en Egypte & ailleurs ? Etoit-ce une pareille somme qui avoit produit ces richesses prodigieuses que nous lui voyons étaler dans cette superbe fête, dont Athénée nous a fait une si belle description ; richesses qui consistoient non-seulement en meubles précieux & en pierreries, mais encore en marchandises de tous les pays qui s'y trouvoient en nature & qui faisoient ressembler le trésor du Roi d'Egypte plutôt à un magasin de nos Compagnies des Indes qu'au trésor d'un grand Prince.

Mais dira-t-on, ces Princes étoient possesseurs de grands Domaines en Egypte. Je le sçais ;

ils avoient des terres qu'ils affermoient à des Laboureurs; mais qu'on obſerve que Diodore dit que ces Laboureurs les prenoient à un prix modique. D'ailleurs quand les Ptolémées auroient poſſédé tout le terrein de l'Egypte, auroit-ce été encore aſſez pour fournir à toutes leurs dépenſes ?

Les Ptolémées, ajoutera-t-on, poſſédoient encore bien d'autres Etats que l'Egypte, Etats très-riches, qui par conſéquent devoient leur produire beaucoup. Mais il faut remarquer que les revenus qu'ils tiroient des Etats de leur domination dans les pays étrangers, étoient fort peu conſidérables. Ptolémée-Evergétes n'affermoit

Jos. Antiq. Lib. 12. c. 3 & 4.

ce qui lui revenoit de la Célé-Syrie, de la Phénicie, de la Judée & de la Samarie, communément que huit mille talents (r); mais qu'est-ce encore qu'une pareille somme? Les frais que ces Provinces exigeoient du Prince, soit pour les travaux publics, soit pour d'autres objets, devoient être souvent plus que capables d'absorber tous ces revenus.

Il falloit donc bien que les Rois d'Egypte eussent d'autres ressources; mais où les trouver ces ressources, sinon dans le Commerce qui se faisoit en leur

(r) Si cette ferme monta du double dans la suite, cela vint de l'ambition de Joseph, pere d'Hircan, qui y mit cette enchere pour se la faire adjuger.

nom ? Eh ! pourquoi n'auroient-ils pas fait le Commerce, puisqu'il est certain qu'ils entretenoient des Manufactures qui travailloient pour leur compte ? Orose rapporte qu'Auguste, après s'être rendu maître d'Alexandrie, fit mourir plusieurs Romains qui avoient porté les armes contre lui, & entre autres Q. Ovinius qui n'avoit pas eu honte de rabaisser sa dignité de Sénateur du Peuple Romain, jusqu'à exercer le vil emploi d'Intendant des Manufactures de laine & de lin de la Reine Cléopâtre (*s*).

(*s*) *Occisi sunt, jussu Cæsaris, major Antonii filius &c.... & Quintus Ovinius ob eam maximè notam, quòd obscænissimè lanificio, textrinoque Reginæ, Senator Populi Romani præesse non erubuerit.* *Oros. Libr. 6. c. 19.*

SECONDE PARTIE,

Dans laquelle on fait voir la route que les Vaiſſeaux Egyptiens tenoient pour aller aux Indes ; le Commerce qu'ils y faiſoient ; avec une légère notice des productions de l'Egypte & des Manufactures qui y étoient établies.

APRÈS avoir montré ce que les Rois Ptolémées ont fait chacun en particulier pour rendre le Commerce floriſſant dans leurs Etats ; je paſſe à un article qui ne doit pas moins intéreſſer, puiſque ſon objet eſt de faire voir quels ſont les pays que les Marchands Egyptiens fréquentoient ; la route qu'ils prenoient pour

pour y parvenir (*t*), & l'eſpece de trafic qu'ils y faiſoient. Pour mettre de l'ordre dans ce morceau, je ſuivrai d'abord les Vaiſſeaux Egyptiens qui navigeoient en Orient & dans les Indes; je reviendrai enſuite à ceux qui alloient trafiquer du côté de l'Occident.

Les Vaiſſeaux deſtinés pour le Commerce de l'Orient remon-

(*t*) Je prie cependant le lecteur d'obſerver que je ne prétends point donner ici un itinéraire circonſtancié des routes que les Egyptiens tenoient dans leurs voyages ſur mer, ni meſurer géométriquement les diſtances qui ſe trouvoient entre les différens lieux par où ils paſſoient. L'eſſentiel n'eſt pas tant, à ce que je penſe, de compter les pas de ces célebres Voyageurs, que de faire voir juſqu'où ils les ont portés. Or, pour remplir cet objet, il me ſuffit d'indiquer de loin en loin les principales ſtations qui ſe rencontroient ſur leur chemin juſqu'au terme ultérieur de leur courſe.

toient en douze jours, lorſque les vents Etéſiens ſouffloient, le Nil depuis Alexandrie juſqu'à Coptos, ville ſituée à quelque diſtance de la rive orientale de ce fleuve avec lequel elle communiquoit par le moyen d'un canal. Là on chargeoit les marchandiſes ſur des Chameaux qui les tranſportoient à Bérénice (*u*). C'étoit un Port que Ptolémée-Philadelphe avoit fait bâtir, comme je l'ai dit plus haut, ſur le

Plin. Libr. 6. c. 23. Strab. Libr. 17. p. 815.

(*u*) Dans la ſuite on trouva plus commode un autre port ſitué auſſi ſur le bord occidental du golphe Arabique, au nord de Bérénice. Ce port s'appelloit Μυὸς ὅρμος en Grec, & *Muris portus* en Latin. On n'employoit que ſix ou ſept jours pour aller de Coptos à ce dernier port.

Agath. Strab. Libr. 17. Periplus Erythræus.

Strabon parle d'une flotte marchande compoſée de cent vingt voiles, qui, de ſon temps, partit de *Myos hormos* pour aller aux Indes.

Strab. Libr. 2. p. 118.

bord Occidental du Golphe Arabique pour ſervir de rendez-vous général à tous les Vaiſſeaux marchands qui commerçoient dans les mers Orientales, ſoit à leur départ, ſoit à leur retour. Pour rendre plus praticable aux Marchands le chemin qui conduiſoit par terre du Nil à Bérénice, Ptolémée avoit eu ſoin, comme on l'a déjà vû ailleurs, de faire conſtruire de diſtance en diſtance des Cîternes ou des Puits (*) pour abreuver les Chameaux, avec des Hôtelleries où les Voyageurs pouvoient ſe repoſer. On employoit douze jours de marche à faire ce trajet, parcequ'on ne voyageoit que de nuit, en ſe conduiſant, comme

(*) *Voyez la Note* V. *à la fin.*

ſur mer, à l'inſpection des Etoiles. On ne marchoit que la nuit à cauſe des chaleurs qui ſont exceſſives dans ce climat, ſur-tout dans la ſaiſon où ſe faiſoient ces caravanes, puiſque les embarquemens commençoient ou avant le lever de la Canicule, ou auſſi-tôt après.

Les Commerçans trouvoient donc à Bérénice des Vaiſſeaux ſur leſquels ils s'embarquoient les uns pour l'Arabie heureuſe, les autres pour les côtes Orientales de l'Afrique, d'autres enfin pour la Perſe & les Indes.

Peripl. Eryth. Plin. Libr. 6. c. 23.

Ceux qui étoient deſtinés pour le Commerce de l'Arabie heureuſe, alloient ſurgir à Muza qui étoit ſitué dans ce pays ſur la rive Orientale du ſein Arabique

en deça du détroit. C'étoit dans ce Port qu'ils se chargeoient des parfums de l'Arabie. Il y en avoit qui passoient le détroit & alloient à *Cane.* On portoit de l'Egypte dans ce Port du bled, du vin, mais en petite quantité, des habits communs & simples, de plus du cuivre, de l'étain, du corail, du styrax & d'autres marchandises semblables à celles qui se portoient à Muza; mais l'on envoyoit au Roi, entre autres choses, des vases d'argent cizelés, des chevaux, des statues & des habits précieux. On en rapportoit en échange des Aromates, de l'Aloës, & sur-tout de l'Encens. *Perip. Eryth.*

Ce précieux parfum, dont les Anciens faisoient une si grande

consommation, soit pour le service des Autels, soit pour d'autres usages que le besoin ou la délicatesse avoit inventés, se débitoit à Alexandrie. C'étoit dans cette Ville que les Etrangers venoient l'acheter très-cher. Pline remarque que les Négocians ne le vendoient pas dans le même état qu'ils le recevoient, qu'ils lui donnoient une nouvelle façon, soit pour le perfectionner, soit pour le sophistiquer ; car les Marchands d'Alexandrie étoient fort sujets à ces sortes de fraudes. Ce même Auteur ajoute à cette occasion une particularité qui fait bien voir de quel prix étoit l'Encens, par les précautions toutes singulières dont les Marchands usoient pour empêcher

que les Ouvriers, qu'ils employoient à travailler ce parfum, ne leur en dérobassent, en le cachant sous leurs habits (x). Ils les deshabilloient & les mettoient tout-nuds depuis les pieds jusqu'à la tête, ne leur laissant autour des reins que leurs ceintures ou caleçons dont ils scelloient l'ouverture en y mettant leur cachet; enfin Pline dit qu'on couvroit la tête de ces Ouvriers d'un masque ou d'un voile fort épais qui les empéchoit apparemment de voir par quel endroit on les conduisoit dans le dépôt de l'Encens où ils

(x) *At Hercules Alexandriæ, ubi thura interpolantur, nulla satis custodit diligentia officinas. Subligaria signantur opifici: persona adjicitur capiti, densusve reticulus: nudi emittuntur.* Plin. Libr. 12, c. 32.

devoient travailler, de peur qu'ils n'abusassent ensuite de cette connoissance pour voler cette précieuse marchandise.

Ceux qui alloient trafiquer sur les côtes Orientales de l'Afrique, après avoir passé le détroit dangereux du Golphe Arabique que nous appellons le Détroit de Babel-Mandel, trouvoient d'abord un petit Comptoir nommé *Avalis* *. Ils y portoient différens vases de verre & de terre, des fruits cruds qui se recueilloient à Diospolis en Egypte, tels que pouvoient être des olives, des raisins, du geniévre; ils y portoient encore des étoffes, des habits, du bled, du vin & un peu d'étain.

* ὁ Αὐαλείτης. *Peripl. Eryth.*

Ibid. On rencontroit ensuite un

autre lieu de Commerce appellé *Malao*, ou *Maleos*. Outre les denrées dont on a parlé ci-dessus les Egyptiens y faisoient encore passer des tuniques, des saies fabriquées & teintes à Arsinoë, du fer & quelques monnoies d'or & d'argent. Ils en rapportoient en échange de la myrrhe, de l'encens & d'autres aromates précieux, avec quelques esclaves.

Après une navigation de plusieurs jours on arrivoit *ad Emporium Mosyllum*, situé (*y*) sur le promontoire que nous appellons le Cap-de-Guardafui, qui regarde l'Isle connue des Anciens

---

(*y*) C'est la situation que M. Delisle donne à ce port dans sa carte intitulée : *Orbis veteribus noti Tabula nova.*

ſous le nom *de Dioſcorides*, aujourd'hui Zocotora. C'étoit dans cette Iſle que les Egyptiens alloient chercher l'Aloës dont les Anciens faiſoient un grand uſage. Le meilleur Aloës que nous ayons nous vient encore préſentement du même endroit. Les Egyptiens commerçoient d'autant plus facilement dans cette Iſle qu'elle avoit été découverte par les Ptolémées qui y avoient établi une Colonie. Le moine Coſmas qui nous apprend ce fait, y avoit abordé, & s'étoit entretenu avec quelques-uns des Habitans qui parloient encore de ſon tems la langue Grecque. Il ajoute qu'il y avoit dans l'Iſle de Dioſcorides un grand nombre de Chrétiens.

Coſmas Indicopl. Libr. 3. p. 178 & 179. Edit. du P. Montfaucon.

Après avoir tourné le Cap-de-Guadarfui, on commençoit à trouver la région du *Cinnamomum*, autrement dite la Barbarie qu'il ne faut pas confondre avec cette partie du Nord de l'Afrique, à qui nous donnons aujourd'hui le même nom. Le pays du *Cinnamomum* ou des Aromates le disputoit presque à l'Arabie heureuse par la quantité & l'excellence des parfums de toute espece qu'elle produisoit. Cette côte qui avoit été découverte par Ptolémée-Evergetes, étoit garnie de plusieurs Ports ou lieux de Commerce très-fréquentés des Egyptiens qui avoient coutume de partir vers le mois de Juillet pour s'y rendre. Outre les Aromates de tou-

Peripl. Erythr.

Ibid.

tes les ſortes dont ils ſe fourniſſoient dans cette contrée, ils y faiſoient encore de grands chargemens d'Ecaille. C'étoit à *Opone* ſur-tout, qu'ils faiſoient leurs proviſions de cette eſpece de marchandiſe, n'y ayant point d'endroit ſur toute la côte où il s'en trouvât de meilleure ni en plus grande quantité. Les Egyptiens recherchoient fort l'Ecaille, parcequ'elle étoit pour eux une branche de Commerce très-conſidérable. Les Romains qui l'eſtimoient beaucoup leur en procuroient un grand débit. Les magaſins d'Alexandrie en étoient ſi remplis, lorſque cette Ville fut priſe par Jules Céſar, que le vainqueur voulut que l'Ecaille fit le fonds des déco-

rations de ſon triomphe, comme l'Ivoire fit dans la ſuite le principal ornement du triomphe dont il fut honoré, après avoir terminé heureuſement la guerre d'Afrique.

Vell. Paterc. Libr. 2. c. 56.

L'Auteur du Périple de la mer Rouge ajoute que, des Navires Marchands qui venoient trafiquer tous les ans de l'Egypte dans ces parages, les uns s'arrêtoient à un Port fixe, où ils faiſoient leur chargement, & qu'enſuite ils s'en retournoient ſans aller plus loin; que d'autres au contraire aimoient mieux parcourir tous les lieux de Commerce qu'ils rencontroient ſur leur route; qu'ils prenoient dans chacun ce qui leur convenoit davantage; de ſorte qu'en ſe rendant

ainsi d'un Port dans un autre, ils passoient la Ligne & arrivoient successivement à *Tonice*, ensuite à *Rapta* Capitale de la Barbarie aujourd'hui la côte de Zanguebar. L'Auteur du Périple de la mer Rouge ne conduit pas les Egyptiens au de-là de Rapta. Il paroit qu'il ne connoissoit pas le *Promontorium Prasum* * qui étoit tout vis-à-vis de l'Isle *Ménuthias*; cependant il nous parle de cette Isle que l'on croit communément être celle de Madagascar (z), ou une Isle voisine.

Voyez Cellarius. Æthiopia, p. 964. t. 2. Lipsiæ 1732.

* *Mosambique.*

Les Vaisseaux Egyptiens qui

(z) Saumaise, Bochart & le P. Hardouin, le disent formellement; Vossius le nie plus formellement encore; & Cellarius en doute.

étoient destinés pour les Indes, faisant voile de Bérénice, alloient en trente jours gagner *Ocelis* ou *Cane.* Pline dit qu'il étoit avantageux à ceux qui faisoient le voyage des Indes, de sortir d'*Ocelis.* C'étoit un assez petit Port situé sur la rive Orientale du Golphe Arabique presque tout contre le détroit ; les Vaisseaux s'y rafraîchissoient & y faisoient de l'eau. D'*Ocelis* on se rendoit, en rangeant la côte de l'Arabie heureuse, au Promontoire *Syagros*, aujourd'hui le Cap-de-Fartack, placé à-peu-près vis-à-vis l'Isle de Zocotora. Entre Ocelis & le Promontoire se trouvoit une Ville appellée *Arabie heureuse** qui n'étoit presque plus rien lorsque l'Auteur

Plin. Lib. 6. c. 23.

Peripl. Eryth.

* Ευδαιμων Αραβια.

du Périple de la mer Rouge écrivoit, parcequ'elle avoit été détruite par les Romains; mais qui avoit été anciennement fort célébre pour ſon Commerce. Le même Auteur dit que cette Ville avoit été très-marchande. La raiſon qu'il en donne, c'eſt que dans le tems qu'on ne voyageoit pas encore de l'Inde en Egypte, & que perſonne n'avoit encore oſé, en partant de l'Egypte, aller juſqu'aux Indes, elle ſervoit de rendez-vous aux Marchands Egyptiens & Indiens qui s'y rencontroient avec leur marchandiſes & y trafiquoient enſemble. Ceci doit s'entendre des tems antérieurs aux Ptolémées; car il doit paſſer pour conſtant que les Egyptiens alloient dès les premiers

premiers regnes de ces Princes jusqu'à l'Isle de Taprobane, aujourd'hui Ceylan.

Dans le tems que Pline composoit son Histoire Naturelle, on alloit du Promontoire Syagros, en traversant la pleine mer à la faveur du vent *Libonotus*, surgir à *Patale* Ville située à l'embouchure du fleuve Indus; ou bien, en partant d'*Ocelis*, on se rendoit en droite ligne, sous la direction du vent *Favonius*, à *Muziris* Port de mer situé vers le milieu de la côte Occidentale de la presqu'Isle du Gange. La premiere de ces deux routes avoit été trouvée par un Marin aussi habile qu'intrépide, nommé *Hippalus* qui a eu l'honneur de donner son nom au vent *Li-*

Plin. Libr. 6. c. 23. Peripl. Eryth.

bonotus (*) ; le ſecond l'a été par un Marchand (*a*) que la découverte d'Hippalus avoit ſans doute mis ſur la voie. Comme Hippalus, ſuivant Dodwel, vivoit ſous l'Empereur Claude, & certainement depuis la conquête de l'Egypte par les Romains ; les Egyptiens ſujets des Rois Ptolémées n'ont pu profiter de

(*) *Voyez la Note* VI. *à la fin.*

(*a*) C'eſt Pline qui le dit. Après avoir parlé de la route tracée par Hippalus, & même encore d'une autre plus ſûre & plus courte, qui conduiſoit du Promontoire Syagros à un port de l'Inde, qu'il appelle *Zigerum*, il ajoute : *diùque ità navigatum eſt* (en ſuivant ces deux routes) *donec compendia invenit mercator, lucroque India admota eſt ;* & cette voie abrégée eſt celle d'Ocelis à Muziris, qui ſe trouve à la fin de l'itinéraire qu'il donne de la route qu'on tenoit pour aller d'Alexandrie aux Indes. Ainſi l'on voit que les Anciens avoient trouvé trois routes différentes pour aller aux Indes.

Plin. Libr. 6. c. 23.

ſon heureuſe découverte & ont par conſéquent toujours fait la route des Indes, en cabotant.

Ainſi du Promontoire Syagros où nous les avons laiſſés, ils s'avançoient le long de la côte Orientale de l'Arabie, où ils trouvoient encore quelques Villes aſſez conſidérables avec leſquelles ils faiſoient le Commerce des Parfums & des Aromates; ils arrivoient enſuite au Golphe Perſique. Avant que d'y entrer ils trouvoient pluſieurs Iſles dont l'accès devoit leur être d'autant plus facile que les noms que ces Iſles portoient, atteſtoient qu'elles avoient été découvertes non ſeulement par des Grecs, mais encore par des Grecs ſujets des Rois d'Egypte.

Peripl. Eryth.

Il y en avoit ſept entr'autres que l'on appelloit les *Iſles de Zénobius*, & une qui ſe nommoit l'*Iſle de Sérapis.* Zénobius étoit à coup ſûr un Grec qui, ſans-doute, avoit découvert le premier ces Iſles & qui leur avoit donné ſon nom, comme le pratiquoient nos premiers Navigateurs lorſqu'ils rencontroient quelque nouvelle Iſle ou quelque pays inconnu. Il paroît que les anciens Marins avoient auſſi la dévotion de donner le nom de leurs Divinités aux nouvelles découvertes qu'ils faiſoient, témoin l'iſle d'Iſis, ſituée dans le Golphe Arabique & en particulier celle dont on vient de parler qui étoit conſacrée au Dieu Sérapis. On ſçait que Sérapis

étoit une divinité très-révérée en Egypte, ſur-tout depuis que Ptolémée-Soter en avoit fait venir la ſtatue, de Sinope à Aléxandrie. C'étoit peut-être dans la nouveauté & la ferveur de ce culte que cette Iſle avoit été reconnue par quelques-uns des Sujets de ce Prince. Quoiqu'il en ſoit, il n'y avoit guères que des Grecs habitans de l'Egypte ou des naturels de l'Egypte qui euſſent pu porter le nom de Sérapis dans cette Mer.

A l'entrée du Sein-Perſique les Navigateurs Egyptiens trouvoient la ville d'Armuze ſituée ſur la côte de Caramanie. Cette ancienne Ville ſemble avoir donné ſon nom à l'iſle d'Ormus qui eſt tout vis-à-vis. Elle étoit

Athen. Lib. 3. p. 93.

célébre par la pêche qu'on faisoit dès-lors dans son voisinage des plus belles Perles qu'on connût. C'étoit sans doute delà qu'étoient venus à Cléopâtre ces deux Perles si fameuses, & par leur prix & par l'usage extravagant que cette Princesse en fit. Personne n'ignore que cette Reine, disputant avec Antoine à qui se traiteroit & plus magnifiquement & plus chérement, s'avisa pour remporter la victoire, de faire dissoudre, au milieu d'un festin qu'elle donnoit à son amant, l'une de ces deux Perles dans du vinaigre & de l'avaler. Elle en auroit fait autant de l'autre, si les Officiers qui la servoient ne l'en eussent empêché.

Pline remarque que ces deux Perles lui avoient été données par des Rois de l'Orient ; ce qui suppose que cette Princesse devoit entretenir de grandes correspondances avec les Peuples Orientaux, puisque les Princes de ces contrées lui faisoient des présents d'un prix (*b*) si considérable. *Plin. Libr. 9. c. 35.*

Les Navires Egyptiens chargés pour la Perse, s'avançoient dans le Golphe Persique & remontoient même jusqu'à l'Euphrate pour y commercer avec les Perses & encore plus volon-

(*b*) Pline dit que ces Perles étoient estimées cent fois cent mille sesterces ; ce qui reviendroit à deux millions de notre monnoie, en évaluant le denier Romain à seize sous sept deniers, & en supposant le taux de l'argent à cinquante-deux livres le marc.

tiers avec les Grecs établis dans ces Régions depuis les conquêtes d'Alexandre. Les Colonies fondées par ce Conquérant non-seulement dans la Perse, mais encore dans les différentes contrées de l'Inde devoient naturellement procurer de grandes facilités aux Grecs Européens & en particulier à ceux de l'Egypte, pour faire le Commerce dans ces Régions. En effet ils ne pouvoient manquer d'y être reçus avec les égards & les marques d'affection que la nature & l'amour de la premiere patrie inspirent toujours pour d'anciens compatriotes. D'ailleurs ils n'étoient pas dans le cas d'éprouver cet embarras & ces difficultés de toutes espéces qui naissent ordi-

nairement de la différence du langage, lorſque des Nations étrangeres commercent enſemble. La Langue Grecque étoit répandue dans preſque tout l'Orient, & elle s'y conſerva longtems. Le moine Coſmas qui écrivoit ſous l'empire de Juſtinien, la retrouva, comme nous l'avons déjà vû, dans l'Iſle de Zocotora; & Nicolas de Damas, en parlant d'une Ambaſſade envoyée à Céſar Auguſte par le Roi Porus, un des Succeſſeurs du fameux Porus qui fut vaincu par Alexandre, n'oublie pas de remarquer que la lettre addreſſée à l'Empereur Romain par le Monarque Indien, étoit écrite en Grec.

Strab. Libr. 15. p. 719.

Les Bâtimens deſtinés pour le

voyage des Indes continuoient leur route, le long des côtes. En paſſant à la vûe de l'Iſle du Soleil ſituée vis-à-vis le pays des Ichthyophages, les Egyptiens ſe rappelloient ſans-doute le malheur arrivé autrefois auprès de cette Iſle à quelques-uns de leurs compatriotes qui ſervoient dans la Flotte de Néarque, envoyé par Alexandre pour reconnoître toutes les côtes qui s'étendent depuis le fleuve Indus juſqu'à la mer de Perſe. Un Navire Egyptien qui s'étoit avancé trop près de l'Iſle du Soleil dont les parages étoient très-dangereux, diſparut tout-à-coup, ſans qu'on ait jamais eu de ſes nouvelles. L'on conçoit aiſément que ceux des Egyptiens qui revinrent de

Nearch. parapl. ex Arriano.

ce grand voyage furent dans la ſuite très en état de donner à Ptolémée-Soter de bonnes inſtructions, pour faire la Navigation dans les mers des Indes.

Comme les côtes qui s'étendent depuis le Sein-Perſique juſqu'à l'Indus, étoient ou ſtériles ou habitées par des Peuples intraitables pour la plupart, & preſque tous très-pauvres, avec leſquels il y avoit peu de choſe à faire pour le Commerce, les vaiſſeaux Egyptiens ſe hâtoient de gagner l'embouchure de l'Indus (*c*), & ſe rendoient à *Patale* ou à *Praſiane* autre Iſle plus

(*c*) Ou l'Inde. Les habitans l'appellent aujourd'hui le *Sinde*, nom qu'ils lui donnoient auſſi du temps de Pline. *Indus incolis* Sindus *appellatus*, &c. Plin. Libr. 6, c. 20.

grande que Patale, formée également par le bras de ce grand Fleuve qui se jettoit alors dans la Mer, comme le Nil, par sept bouches. Pline nous fait entendre qu'avant la conquête de l'Egypte par les Romains & par conséquent sous les Ptolémées, les vaisseaux Egyptiens se rendoient de l'isle *Prasiane* à celle de Taprobane. Il observe que ces Vaisseaux employoient vingt jours à ce trajet, parce qu'étant faits de papyrus & n'ayant d'autres agrêts que ceux du Nil, * ils n'étoient pas aussi bons voiliers que les Vaisseaux Romains à qui il ne falloit, à ce qu'il prétend, dans le tems où il écrivoit, que sept jours de Navigation pour faire cette même route.

Plin. Libr. 6. c. 20.

* *Armamentis Nili.*

On voit donc que les Egyptiens alloient courir les mers des Indes, montés ſur les mêmes Bâtimens dont ils ſe ſervoient pour la Navigation ſur le Nil; ce qui fait honneur à leur intrépidité (*d*).

(*d*) Cette qualité ſi néceſſaire pour faire de bons marins, ne manquoit pas aux Egyptiens. Sénéque nous rapporte un fait qui le prouve bien. Il nous apprend qu'il y avoit parmi les bateliers du Nil, des gens qui étoient ſi habiles, & en même temps ſi intrépides, qu'ils ne craignoient pas de franchir dans leurs barques les fameuſes cataractes. Deux hommes ſe mettent, dit-il, dans une nacelle; l'un la conduit, & l'autre eſt occupé à vuider l'eau qui peut y être entrée. Alors, s'abandonnant au courant du Nil, ils ſont lancés par la rapidité du fleuve comme un trait, du haut des rochers qui forment les cataractes. Dans le temps qu'on les croit engloutis au fond des abymes, on eſt tout étonné de les voir naviger bien loin de l'endroit où on les a vûs tomber.

Senec. Quæſt. Nat. Libr. 4. cap. 2.

Strabon rapporte auſſi la même choſe. Libr. 17. pag. 817 & 818.

Il faut avouer que de pareilles gens étoient bien propres à affronter toutes ſortes de périls ſur les mers.

Salm. Plin. Exercit. pag. 1115. & suiv.

Il eſt vrai que Saumaiſe ſe récrie beaucoup contre le récit de Pline. Il trouve tout-à-fait déraiſonnable de ſuppoſer que les Egyptiens entrepriſſent des Navigations auſſi longues ſur des Bâtimens ſemblables à ceux dont ils ſe ſervoient ſur le Nil.

Mais la manière dont ils étoient obligés de voyager dans les mers des Indes, leur permettoit-elle de monter de grands Bâtimens comme ceux qu'ils entretenoient ſur la Méditerranée? Ils alloient terre-à-terre & en raſant les côtes de très-près, puiſqu'on n'avoit pas encore trouvé le ſecret de traverſer la pleine mer à la faveur du vent Libonotus; or comment auroient-ils pû ſe tirer d'une pa-

reille Navigation avec de grands Navires ? Ces Vaiſſeaux n'auroient-ils pas bientôt échoués ſur les écueils & les bas-fonds ? D'ailleurs le Docte Saumaiſe pouvoit-il ignorer ce que les Hiſtoriens nous rapportent de ces Danois & autres Peuples du Septentrion qui couroient les mers du Nord, l'Ocean, & paſſoient même juſque dans la Méditerranée, portés ſur de ſimples Barques d'oſier, recouvertes de cuir. Enfin l'Auteur du Périple de la mer Rouge confirme le récit de Pline. Il dit expreſſément qu'avant la découverte d'Hippalus, on navigeoit dans la mer des Indes ſur des Barques très-légeres, & cela parce qu'on étoit obligé d'aller de cap-

en-cap & de ſuivre tous les circuits des rivages, ſans oſer s'en écarter (*).

Les Egyptiens ſuppléoient par le nombre à la petiteſſe de leurs Vaiſſeaux & par des départs multipliés de Flottes marchandes à la longueur de la route ; car on s'imagine aiſément que des gens qui navigeoient à la manière des Egyptiens, devoient être prodigieuſement long-tems en mer. En effet ſi, en traverſant la pleine mer, une année entière pouvoit à peine ſuffire du tems de S. Jérôme pour aller depuis la ſortie du Golphe Arabique juſqu'au Gange, combien

S. Hieronim. Ep. 13. ad Ruſticum, Libr. 2.

(*) Οἱ μὲν μικροτέροις πλοίοις περικολπίζοντες, ἔπλεον. *Olim parvis navigiis ipſos ſinus ambientes conficiebant.* Peripl. Eryth.

ne

ne devoit-on pas mettre à faire le même trajet, lorſqu'on étoit contraint de raſer les côtes. Auſſi Pline fait-il mention de certains Navigateurs qui étoient cinq ans entiers dans leurs voyages ſur les mers des Indes.

Plin. Libr. 12. c. 19.

Mais revenons rejoindre nos Navigateurs Egyptiens dans l'Iſle de Taprobane. Cette Iſle, qui étoit le principal terme de leur navigation, leur fourniſſoit abondamment de quoi ſatisfaire leur avidité. Ils en tiroient des Toiles de cotton, des Etoffes de ſoye, des Diamants, des Ecailles de Tortue magnifiques, des Eléphans, de la Canelle, en un mot tout ce que les Européens tirent encore aujourd'hui de l'iſle de Ceylan; car ces deux Iſles

ſont inconteſtablement la même. Ils en tiroient ſur-tout cette quantité prodigieuſe de Perles dont ils faiſoient un ſi grand débit non-ſeulement dans leur pays, mais encore chez les Etrangers. Ils s'en trouva tant à Alexandrie lorſqu'Auguſte s'en rendit maître, & elles devinrent alors ſi communes à Rome, que chacun en mangeoit à l'imitation de Cléopâtre (*e*).

Plin. Libr. 9. c. 35.

(*e*) Au reſte la palme n'étoit pas due à Cléopâtre pour avoir inventé ce nouveau genre de friandiſe. *Non ferent tamen hanc palmam*, (expreſſion proverbiale qui a paſſé dans notre langue), dit Pline en parlant d'elle & d'Antoine ſon compagnon de débauche. Long-temps avant cette Reine, un certain Clodius, fils de comédien, en avoit amené la mode à Rome. On dit que voulant ſçavoir quel goût avoient les perles, & en même temps partager avec ſes amis qu'il avoit invités à un repas, le plaiſir de l'expérience, il leur fit ſervir à chacun une perle. *Plin. Lib. 9. c. 35.*

Quand j'ai dit que l'Isle de Taprobane étoit le terme principal de la Navigation des Egyptiens dans la mer des Indes, je n'ai pas prétendu établir qu'ils n'alloient pas plus loin. Il est certain qu'ils s'avançoient jusqu'au Gange & même qu'ils remontoient ce fleuve jusqu'à *Palybothra.*

Cette Ville que Diodore de Sicile dit avoir été bâtie par Hercules, étoit une des plus fameuses qu'il y eût dans les Indes. Pline nous vante beaucoup ses grandes richesses dont elle étoit en partie redevable à son Commerce. C'étoit le rendez-vous général de tous les Marchands des différentes contrées de l'Inde tant de celles qui étoient en-

Diod. Libr. 2.

Plin. Libr. 6. c. 1.

deçà du Gange que de celles qui étoient au-delà. Les Egyptiens la fréquentoient aussi. Ils connoissoient deux routes pour y arriver. La première se faisoit en remontant l'Indus jusqu'à un certain endroit où l'on débarquoit pour prendre un grand chemin qui conduisoit par terre à Palybothra. (*f*). Une preuve

Strab. Libr. 15. p. 689.

(*f*) Dans le texte de Strabon il y a vingt mille stades ; mais c'est manifestement une faute de copiste, comme l'a fort bien remarqué Casaubon dans ses notes sur ce passage. Il faut donc réduire ce nombre, ainsi que l'a prouvé ce sçavant Critique, à dix mille stades, qui peuvent faire environ cinq cents lieues ; ce qui paroîtra encore un peu fort au premier coup d'œil : mais l'on peut dire que ce chemin n'étoit pas en droite ligne, & que les détours qu'on étoit obligé de faire, l'allongeoient considérablement. Au reste, quand il y auroit de l'erreur dans le calcul de Strabon, ou plutôt d'Eratosthene que Strabon copie ici, ce ne seroit pas une raison pour nier l'existence de ce chemin qui conduisoit par terre de l'Inde au Gange.

qu'il avoit été pratiqué par les Egyptiens, c'eſt qu'ils en connoiſſoient toutes les dimenſions & qu'ils avoient pris la peine de le meſurer dans toute ſa longueur. En effet, Strabon nous dit qu'il avoit été meſuré par Schœnes (g): or on ſçait que le Schœne eſt une meſure Egyptienne.

Les Marchands Egyptiens n'alloient pas tous à Palybothra par cette voie. Il y en avoit qui doubloient le Cap Comorin, & remontoient le Gange juſqu'au lieu où étoit ſituée cette Ville célébre. C'eſt encore Strabon qui nous l'apprend dans l'endroit déjà cité. Ce Géographe calcu-

(g) Καταμεμετρῆσθαι γὰρ σχοινίοις.

lant l'étendue de l'Inde, de l'Occident à l'Orient, après avoir déterminé la meſure de l'eſpace compris entre l'Indus & le Gange, ajoute : *Pour ce qui eſt au-delà, on n'a guères que des conjectures à donner d'après le rapport & les relations des Navigateurs qui ont remonté le Gange jusqu'à Palybothra* (*h*).

Strab. Libr. 15. p. 686.

Le même Auteur avoit déjà parlé plus haut de Commerçans qui en partant de l'Egypte par le Nil & la mer Rouge, pouſſoient leur navigation juſqu'au Gange.

(*h*) Τὰ δὲ ἐπέκεινα στοχασμῷ λαμβάνεται διὰ τῶν ἀναπλώντων ἐκ θαλάττης, διὰ τοῦ Γάγγου ποταμοῦ μέχρι Παλιβόθρων. *Ulteriora verò, conjecturâ deprehenduntur per navigationes quæ ex mari fiunt adverſo Gange Palibothra uſquè.*

Il ſe trouvera peut-être quelqu'un qui dira que les paſſages qu'on vient de citer doivent s'entendre des Navigateurs du tems de Strabon, & non pas des Egyptiens ſous les Rois Ptolémées. Pour répondre à cette difficulté je n'ai qu'une obſervation bien ſimple à faire.

Dans quel tems Strabon fleuriſſoit-il principalement ? Sous Auguſte *, c'eſt-à-dire ſous ce même Prince qui mit fin à l'Empire des Ptolémées en Egypte. Or ſeroit-il raiſonnable, je le demande, de ſuppoſer que l'intervalle de tems qui s'étoit écoulé depuis la conquête de l'Egypte juſqu'au moment ou Strabon écrivoit ſes livres de Géographie eut été ſuffiſant pour que les Romains euſ-

** Strabon mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 11 ou 12e du regne de Tibere.*

ſent pu avoir fait déjà par eux-mêmes la découverte de la route qui conduiſoit à Palybothra par le Gange ; s'ils connoiſſoient dès-lors cette route , c'eſt que les Egyptiens qui étoient dans l'habitude de la pratiquer, la leur avoient montrée. Les Romains étoient encore trop novices dans ces ſortes de navigations lointaines, pour y avoir fait tout d'un coup de ſi grands progrès.

Après ce que j'ai dit de la Navigation des Egyptiens dans les mers Orientales, on n'a pas de peine à concevoir qu'ils devoient auſſi parcourir la Méditerranée dans tous les ſens. Ils alloient verſer dans cette mer ce qu'ils avoient puiſé dans les mers des Indes. On a déjà vû qu'ils avoient

des rapports intimes fondés ſur le Commerce dès les tems les plus reculés, avec preſque toutes les Nations de la Grece. Quand l'Hiſtoire ne nous diroit pas que ces anciennes correſpondances ſe renouvellèrent & devinrent plus fréquentes que jamais ſous les Ptolémées, le bon ſens ne permettroit pas d'en douter. Les Ptolémées poſſéderent en différens tems, l'Iſle de Chypre, la Paleſtine, la Phénicie, la Célé-Syrie, en un mot, preſque toute la côte Orientale de la mer Méditerranée, dont les Habitans étoient, pour la plupart, gens de mer & de trafic; or pourroit-on nier, avec quelque apparence de raiſon, que les Egyptiens ne fuſſent en ſociété de Com-

merce avec tous ces Peuples? L'Egypte faiſant ſeule le Commerce des Indes Orientales, c'étoit elle qui aſſortiſſoit les Négocians de la Méditerranée des marchandiſes des Indes, au moins de celles qui venoient par la Mer. On ſçait qu'il y avoit à Tyr un Port qui s'appelloit le *Port Egyptien*; ſans doute parcequ'il étoit deſtiné aux Navires de cette nation. Les Marchands de l'Egypte devoient encore trouver de grandes facilités à faire le Commerce avec les différens Peuples de l'Aſie Mineure, & ſur-tout avec ceux de ces contrées qui habitoient les bords de la Méditerranée, dont pluſieurs étoient de la domination des Ptolémées. Sous Ptolémée-

Strab. Libr. 16. p. 757.

Philadelphe les Egyptiens alloient vendre leur *Papyrus* à Pergame. Ils étoient en relation avec la Sicile. Pour l'Italie les Egyptiens la fréquentoient ſans ceſſe ; & depuis le regne de leur Roi Epiphanes, le cinquiéme des Ptolémées, qui fut mis ſous la tutelle du peuple Romain, leur Hiſtoire commence à être ſi étroitement liée avec celle de Rome, qu'on ne peut plus lire l'une ſans l'autre. On y voit les Alexandrins aller s'établir en Italie, & les Romains (*i*) venir

(*i*) Les Romains faiſoient volontiers le voyage d'Alexandrie, les uns pour jouir des plaiſirs qui ſe préſentoient en foule dans ce charmant pays, & les autres pour ſe guerir de la Phthyſie. Les anciens Médecins conſeilloient les voyages de mer comme un bon remede contre cette maladie. *Plin. Libr.* 24. *c*, 6. *Libr.* 31. *c.* 6. *Celſus*, *Libr.* 3. *c.* 22.

demeurer en Egypte. Enfin dans quelle contrée de la Méditerranée les Egyptiens n'avoient-ils pas porté leur Commerce, puisque nous avons vû dans la première partie de ce Mémoire qu'ils le portoient déjà sous le regne de Ptolémée IX, jusqu'aux Palus-Méotides? Agatharchidès qui nous a conservé la mémoire de ce fait, remarque que les Vaisseaux n'employoient à revenir de ces lieux à Alexandrie que quatorze jours. « Des Palus » Méotides, dit cet Auteur, cité » par Diodore de Sicile, où les » Scythes habitent parmi les » glaces, il est souvent venu en » dix jours à Rhodes des Navi» res de charge poussés par un » bon vent. Ayant ensuite fait le

Diod. Sic. Trad. de Terrasson.

» trajet delà à Alexandrie en l'ef-
» pace de quatre jours, ils font
» arrivés en Ethiopie au bout de
» dix jours, après avoir remonté
» le Nil. Ainfi en moins de vingt-
» cinq jours de Navigation con-
» tinue, on peut paffer des Ré-
» gions les plus froides aux pays
» les plus chauds (*) ». Le peu de tems que les bâtimens Egyptiens mettoient à faire cette courfe, fuppofe qu'ils traverfoient la Méditerranée dans toute fa largeur, fans côtoyer les rivages; ce qui n'étoit pas certainement peu de chofe alors, puifque c'étoit faire un trajet de 140 lieues au moins en pleine mer.

Mais s'il y avoit un Commerce

(*) *Voyez la Note* VII. *à la fin.*

établi entre la Capitale de l'Egypte & les Habitans des Palus-Méotides, on ne peut douter que toutes les Villes maritimes du Pont-Euxin qui étoient alors si marchandes ne participassent à ce Commerce. La fameuse Sinope située sur le bord Méridional de cette mer étoit très-fréquentée des Egyptiens, & Ptolémée-Soter y avoit un si grand crédit qu'il fit transporter de cette ville à Alexandrie la statue du Dieu Sérapis, malgré le mécontentement du plus grand nombre des habitans. La Colchide, ce pays si riche par ses productions & encore plus par son grand Commerce, avoit sur le bord Oriental du Pont-Euxin des Ports où se faisoit un concours

Tacit. Hist. Libr. 4. Plutarch. de Solertiâ Animalium.

prodigieux de Marchands de toutes les nations. Les Egyptiens qui avoient toujours regardé ce pays comme une de leur colonie, & qui de toute antiquité y avoient voyagé par affection, n'avoient garde de le négliger dans un tems où l'avidité du gain leur faisoit parcourir les Régions les plus éloignées. La Ville du Phase située sur le fleuve de son nom, avoit tout ce qu'il falloit pour les attirer ; ils pouvoient même par son canal pousser leur Commerce jusques dans la mer Caspienne & s'ouvrir une route pour pénétrer dans le Nord des Indes. En effet, du tems de Strabon on remontoit d'abord sur de grands Bâtimens & ensuite

Herod. Libr. 2.

ſur de plus petits, le Phaſe (*k*), juſqu'à un lieu appellé *Sarapana.* Là, on prenoit des voitures qui conduiſoient en quatre ou cinq jours de marche les Marchands & les marchandiſes juſqu'au fleuve Cyrus qui ſe jette dans la mer Caſpienne. On traverſoit enſuite cette mer dans toute ſon étendue de l'Oueſt à l'Eſt & on alloit gagner l'embouchure de l'Oxus

(*k*) Strabon, *Libr.* II. *p.* 498. Ἀναπλεῖται δὲ (ὁ Φάσις) μέχρι Σαραπανῶν...... ὅθεν πεζεύουσι ἐπὶ τὸν Κύρον ἡμέραις τέσσαρσι διʼ ἁμαξιτοῦ. *Surſùm navigatur Phaſis uſquè ad Sarapana....... indè terreſtre iter curribus conficitur ad Cyrum.* C'eſt ainſi que traduit Xylander, qui n'a pas rendu, comme on voit, ces mots du texte ἡμέραις τέσσαρσι, qui veulent dire *en quatre jours.* Pline, qui décrit le retour de ces marchands, dit, *ex eo (fluvio Oxo) per Caſpium in Cyrum ſubvectas quinque non ampliùs dierum terreno itinere ad Phaſin in Pontum Indicas devehi merces.*

Plin. Libr. 6. c. 17.

qu'on

qu'on remontoit jusques vers les sources de l'Indus. Les Marchands revenoient ensuite par le même chemin chargés des richesses des Indes (*l*). Cette route étoit encore la même que suivoient les Génois & les Vénitiens, lorsqu'ils faisoient seuls le Commerce de toute l'Europe,

(*l*) On pouvoit encore venir du Pont-Euxin par terre commercer en Perse. Les habitans des bords de cette mer connoissoient, dès le tems d'Alexandre, un chemin très-court qui conduisoit de leur pays dans celui des Perses. Nearque parle de certains Ambassadeurs qui étoient venus du Pont-Euxin trouver Alexandre à Suse. Le même auteur remarque que ce Prince ne pouvoit pas comprendre comment ces gens avoient pu découvrir un chemin aussi court que celui qu'ils avoient pris pour venir jusqu'à lui. Ce qui fait voir qu'il ne faut pas toujours se fonder sur la distance des lieux, pour soutenir que deux Peuples éloignés l'un de l'autre n'avoient pas de communication entr'eux. En général, les Anciens ne redoutoient pas les voyages de long cours.

après que le voyage des Indes par le Port d'Alexandrie leur eut été interdit.

Un autre port non moins célébre que celui du Phaſe étoit *Dioſcurias*. Cette Ville ſituée au Nord-Eſt du Pont-Euxin dans la partie la plus reculée de cette Mer, étoit le Rendez-vous général & le magaſin commun d'une multitude de Nations qui y abordoient ſur-tout des pays Septentrionaux, tels que les Sarmates & les peuples du Mont-Caucaſe. Thimoſthenes, Officier de marine ſous le ſecond Ptolémée & le même qui avoit compoſé un Ouvrage de Géographie, aſſez eſtimé, dans lequel il faiſoit la deſcription de toutes les Places maritimes & de tous les Ports

Plin. Libr. 6. c. 5. Strab. Libr. 11. p. 498.

connus de ſon tems, rapporte qu'on voyoit alors à *Dioſcurias*, juſqu'à 300 Nations étrangeres qui toutes parloient différentes langues. Les choſes n'avoient point encore changé à cet égard, lorſque cette Ville paſſa ſous la domination des Romains, puiſque Pline nous aſſure que ces Conquérants furent obligés d'entretenir dans cette Ville cent-trente Interprêtes, pour pouvoir traiter avec les différentes Nations qui y abordoient de toutes parts.

Plin. Lib. 6. c. 5.

Les Egyptiens fréquentoient encore la côte Septentrionale de l'Afrique. D'abord ils ne pouvoient manquer d'être en relation avec les habitans de la Cyrénaïque, puiſque ce pays fit

pendant long-tems partie des Etats des Rois d'Egypte. Carthage, la célébre Carthage dont les Habitans ne respiroient que le Commerce, étoit trop dans le voisinage de l'Egypte, pour que les Egyptiens la négligeassent. Nous avons vû ailleurs, dans l'Histoire d'Eudoxe, qu'ils poussoient leur Commerce jusqu'à Cadix (*m*). D'autres ne s'arrêteroient, peut-être, pas encore ici, & ne seroient point embarrassés de retrouver les Egyp-

---

(*m*) S. Jean-Chrysostome étoit très persuadé que les Egyptiens avoient étendu de tous les tems leur Commerce dans les différens pays de l'Occident. Cet illustre Docteur de l'Eglise dit que toutes les Nations ont pu être instruites des merveilles de Dieu; savoir, les Orientaux par les SS. Patriarches, & tous les Peuples de l'Occident par les Egyptiens, avec lesquels ils étoient en correspondance pour

S. Joh. Chrysost. Exposit. in Spalm. IV. t. 5. p. 15 & 16. Edit. Benedict.

tiens dans presque tous les pays du Nord de l'Europe; ils feroient observer que les anciens Germains adoroient le Thot ou le Mercure des Egyptiens, & les Suéves leur Isis sous la forme d'un Vaisseau; puis ne voulant point demeurer en si beau chemin, ils passeroient en Amérique & y découvriroient avec l'Auteur de l'Histoire de l'Orénoque, une ressemblance très-marquée entre les mœurs de certaines Nations du nouveau Monde & les anciens Egyptiens; à cette

Tacit. de Morib. Germ.

Le P. Gumilla Jesuite.

---

le commerce. Οἱ την δυσιν οικοῦντες παντες παντα εμανθανον, κατ'ἐμπορίαν Αιγυπτιοις συγγινομενοι.

S. Chrysostome auroit encore pû faire honneur aux Egyptiens d'avoir porté la religion chrétienne aux Indes. C'étoit d'Alexandrie que l'Evêque Démétrius avoit envoyé le Philosophe Pantêne prêcher l'Evangile aux Brachmanes Indiens.

S. Hier. Epist. 84. Libr. 2.

occaſion ils n'oublieroient pas de remarquer que cet ancien Peuple a eu quelque connoiſſance des Iſles Atlantiques ; que c'étoit de la bouche de ſes Prêtres que Solon & Platon avoient appris ce qu'ils en ont écrit. Mais les connoiſſances que je puis avoir ſur un point de critique auſſi difficile ne me permettent pas d'en parler ſur un ton bien décidé ; je craindrois d'ailleurs qu'on ne me reprochât de faire comme Alexandre qui s'imaginoit avoir trouvé les ſources
Strab. Libr. 15. p. 696. du Nil dans les Indes, parcequ'il avoit vû ſur les bords de l'Hydaſpe, des Crocodiles, & ſur ceux de l'Aceſine, des féves ſemblables aux féves d'Egypte.

On a eu occaſion de remar-

quer dans ce que j'ai dit plus haut que les Egyptiens ne portoient point en Ethiopie & aux Indes, en un mot dans tous les lieux où ils alloient commercer, des marchandises de grand prix. Ce sont des vêtemens fort communs, des draps grossiers, du plomb, du fer, du cuivre (*n*), des fruits, des pots & de petits ouvrages de verrerie de peu de valeur, qui plaisoient sans doute beaucoup à ces Peuples barbares comme ils leur plaisent encore aujourd'hui. Ils échangeoient ces denrées contre de l'or, des parfums, de l'ébene, de l'ivoire, de la canelle, des perles,

(*n*) Pline dit que les Indiens donnoient aux Européens des diamants, des perles, pour du cuivre & du plomb. *Plin. Libr.* 34. c. 17.

des diamants & des esclaves ; car les Alexandrins faisoient aussi la traite des Négres. La Reine Cléopâtre en avoit un grand nombre à son service. Les vaisseaux Egyptiens apportoient encore des Indes une grande quantité d'épices & de drogues pour la Peinture & la Médecine (*o*).

Athen. Libr. 4.

On peut juger quel profit immense les Egyptiens tiroient d'un pareil Commerce. Si ce même Commerce rapportoit le centuple aux Romains, suivant le témoignage de Pline, que n'avoit-il pas dû produire aux

Plin. Libr. 6. c. 23.

(*o*) C'est ce que fait assez entendre ce vers de *Marcellus Empiricus*, cité & restitué par Saumaise :

Salm. Plin. Exercit. pag. 628.

Et quidquid confert Medicis Lagæa cataplu.

Lagæa est pris ici pour Alexandrie, comme qui diroit *ville des Lagides.*

Egyptiens qui ajoutoient encore au gain que pouvoit leur procurer une honnête induſtrie, la fraude & la mauvaiſe foi ? C'eſt un reproche que Pline leur fait, pour ainſi-dire, à chaque page. D'ailleurs quand les Romains, après la conquête de l'Egypte, allèrent commercer dans les Indes, ils durent trouver les Peuples de ces contrées un peu mieux inſtruits ſur leurs intérêts que les Egyptiens ne les avoient trouvés d'abord ; par conſéquent ils ne purent faire avec eux auſſi bien leurs affaires que les avoient faites les Commerçans d'Egypte. Quoi qu'il en ſoit, le Commerce répandit en Egypte de ſi grandes richeſſes que la conquête de ce Royaume fit hauſſer à Rome

Paul. Oros. Libr. 6. c. 19. du double le prix des terres, des marchandises & de toutes les denrées.

Ce n'étoit pas seulement les marchandises des Indes qui faisoient la matière du grand trafic des Egyptiens ; ils trouvoient encore, soit dans les productions du pays, soit dans l'industrie de ses Habitans, le fonds d'un Commerce très-brillant.

Entre les différentes productions de l'Egypte, celle du bled doit sans-doute tenir le premier rang. Outre que les débordemens du Nil en rendoient la terre très-fertile (*p*), elle étoit encore cultivée avec beaucoup

(*p*) L'Egypte étoit un pays si fécond & si délicieux, que Moyse ne fait point difficulté de la mettre en paralléle avec le Paradis Terrestre. *Gen. XIII. 10.*

de ſoin & avec une attention toute particulière. Diodore de Sicile nous apprend que les Laboureurs Egyptiens (*q*) l'emportoient ſur tous ceux des autres Nations, par leur habileté dans l'agriculture ; il dit qu'ils s'appliquoient à bien connoître la nature des différens terreins, les tems précis des débordemens du Nil, les ſaiſons les plus propres aux ſemailles & aux moiſſons ; enfin qu'ils s'étudioient à trouver de nouvelles méthodes pour améliorer leurs champs & pour rendre les récoltes plus abondan- *Diod. Sic. Libr.* 1.

(*q*) Les Egyptiens étoient auſſi très-habiles dans cette eſpéce d'agriculture, qu'on peut appeller agriculture d'agrément. Athenée nous dit qu'ils avoient l'art de faire venir les fleurs qu'ils vouloient, dans toutes les ſaiſons de l'année. *Athen. Libr.* 5. *p.* 195.

tes. Auſſi réuſſiſſoient-ils communément à faire produire à leurs terres le centuple. Le bled d'Egypte étoit de la meilleure qualité. Théophraſte, contemporain d'Alexandre, le met au nombre des bleds qui étoient les plus connus & les plus eſtimés de ſon tems. Pline loue auſſi beaucoup le bled d'Alexandrie; il remarque même qu'on en faiſoit du pain très-blanc (*r*).

Plin. Libr. 18. *c.* 10.

Theoph. Hiſt. Plant. Libr. 8. *c.* 4 & 5.

Libr. 18. *c.* 17.

Il s'en falloit beaucoup que l'Egypte pût conſommer tous

(*r*) Dans ce même endroit de Pline, on lit ces mots qui m'ont paru mériter quelqu'attention : *Galliæ & Hiſpaniæ frumento in potum reſoluto. . . . . ſpumâ ità concretâ pro frumento utuntur.* Il me ſemble entrevoir dans ce paſſage, l'uſage de ſe ſervir de levûre de bierre pour faire fermenter le pain. S'il y avoit *pro fermento*, au lieu de *pro frumento*, alors la choſe ſeroit bien plus claire.

ſes bleds ; elle en vendoit une quantité prodigieuſe aux Etrangers. L'Hiſtoire des enfans de Jacob eſt une preuve authentique que les Egyptiens ſe ſont adonnés de bonne heure à cette eſpéce de Commerce. Ils le cultivoient avec d'autant plus d'ardeur qu'il leur étoit infiniment lucratif. C'eſt pourquoi Athenée ne faiſoit point difficulté de regarder le Nil qui étoit le principe de ce Commerce, comme une des premières ſources des richeſſes de l'Egypte. *Athen. Libr. 5. p. 203.*

C'étoit en Egypte que les Grecs venoient ſe fournir de bled dans les tems de famine, ou lorſque le pays qu'ils habitoient ne portoit point de grains. Diodore de Sicile fait mention *Libr. 1.*

de ſecours de bled que les Egyptiens fournirent aux Athéniens dans une diſette publique. Longtems avant les Ptolémées, l'Iſle de Zea qui ne produiſoit point de bled, étoit dans l'uſage d'en tirer de l'Egypte autant qu'il lui en falloit pour la ſubſiſtance de ſes Habitans.

Athen p. 39. Edit. Caſaub.

Dans la ſeconde guerre Punique les Romains ſe trouvant réduits à la plus affreuſe diſette, parceque Annibal avoit ravagé toute l'Italie & détruit les moiſſons, la République envoya des Ambaſſadeurs au Roi d'Egypte pour lui demander des bleds. Si Pline le Panégyriſte eut voulu ſe rappeller le ſouvenir de ce fait, il n'auroit peut-être pas ſi fort déclamé dans ſon

Polyb. Legat. pag. 785. Edit. Caſ.

Panégyrique de Trajan, contre l'Egypte, de ce qu'elle ſe vantoit de nourrir le Peuple Romain. Tacite ne penſoit pas comme lui, lorſqu'il appelloit l'Egypte le Grenier de l'Italie & le Magazin de l'Annone. Séneque nous fait aſſez entendre que c'étoit preſque une fête dans l'Italie & ſur-tout dans la Campanie, lorſqu'il arrivoit d'Alexandrie quelque Flotte chargée de bled. Alors tout le Peuple accouroit ſur le rivage pour jouir de cet agréable ſpectacle. Il nous apprend qu'il fut lui-même témoin de la joie que cauſa à Pouzzol, où il ſe trouvoit pour lors, la nouvelle de l'arrivée d'un pareil convoi. Tout le monde ſe porta ſur le Port pour goûter

Panegyr. Traj. n° 31.

Ann. Libr. 2. Hiſt. Libr. 3.

Senec. Epiſt. 77 ad Lucilium.

le plaisir de voir venir de loin les Vaisseaux Alexandrins qu'on pouvoit aisément distinguer de ceux des autres Nations, à une petite voile (*s*) qu'ils laissoient flotter au haut de leur mât. Tous les autres Vaisseaux étoient obligés de baisser cette voile, lorsqu'ils approchoient du Promontoire de Caprée; ceux d'Alexandrie avoient seuls l'honneur de la porter déployée jusque dans le Port.

Outre leur bled les Egyptiens vendoient encore leurs légumes aux Etrangers. Les lentilles d'Egypte étoient célébres du tems

(*s*) Cette petite voile est appellée par Sénéque *Supparum*. C'étoit, comme il paroît assez par le passage de cet auteur, une voile qui répondoit à celle que nous appellons *Voile de Perroquet*.

de

de Virgile (*t*), & l'on en faiſoit des envois conſidérables dans les différens pays de l'Afrique (*u*).

Pline remarque que Caïus Céſar, ayant fait conſtruire un Vaiſſeau d'une grandeur prodigieuſe pour tranſporter d'Egypte l'Obeliſque qu'il fit placer dans le Cirque du Vatican, on mit au fond de cale, cent-vingt mille meſures de lentilles pour lui ſervir de leſt. On profita de cette occaſion pour tranſporter cette denrée à Rome, où le Peuple en faiſoit une grande conſommation. Tous les Marchés de cette Ville en étoient pleins auſſi bien que des autres

Plin. Libr. 16. c. 40.

(*t*) *Nec Peluſiacæ curam aſpernabere lentis.* Georg. Libr. 1.

(*u*) S. Auguſtin le dit dans ſon commentaire ſur le Pſeaume 46.

légumes que l'Egypte produisoit en si grande abondance. Ce qui faisoit dire à Martial :

Niliacum ridebis olus, landsque sequaces.

Plin. Libr. 19. c. 3. Le Laserpitium (*x*) plante précieuse qui croissoit dans la Cy-

(*x*) Les Botanistes se sont donnés bien de la peine pour deviner ce que pouvoit être cette plante. Les uns ont été d'un avis & les autres d'un autre. Pour moi je ne me charge pas de juger entr'eux, ni de décider le différend. J'avouerai seulement que je me sens une extrême répugnance pour le sentiment de ceux qui prétendent reconnoître dans le *laserpitium*, l'*assa fœtida*. Je ne puis m'imaginer qu'une production si recherchée des Anciens, & à laquelle ils attachoient un si grand prix, soit la drogue la plus détestable qu'il soit possible de trouver dans les boutiques de nos Droguistes, & à laquelle les Allemands ne croyent pas faire injure en la désignant sous le titre si expressif de *stercus diaboli*. Il falloit que les Rois de Perse, & Darius en particulier, fussent d'un bien mauvais goût pour vouloir qu'on assaisonnât, avec de l'extrait d'*assa fœtida*, les mets qui se servoient sur leur table.

rénaïque, ſe tranſportoit encore à Rome, parmi les denrées que l'Egypte faiſoit paſſer en Italie. La racine de cette plante, appellée par les Grecs τὸ Σιλφιον, étoit fort eſtimée & ſe vendoit très-cher. Elle étoit d'un grand uſage dans la médecine, & elle entroit auſſi dans l'aſſaiſonnement des viandes préparées pour la table.

Enfin les Egyptiens alloient encore porter leur *Lotus*, non-ſeulement dans la capitale de l'Empire Romain, mais même juſques dans les Indes (*y*).

(*y*) Au moins, ſi l'on en croit Bodæus à Stapel. Ce ſavant Botaniſte, dans ſon commentaire ſur l'Hiſtoire des Plantes de Theophraſte, veut que, par le μελιλοτον que les Egyptiens, ſuivant l'auteur du Périple de la mer Rouge, portoient aux Indes, on entende le véritable *lotus* dont il ſe trouvoit en Egypte une ſi grande quantité.

Le Lin que produisoit l'Egypte en abondance étoit aussi un objet de Commerce considérable. On voit dans plusieurs des Livres saints que, de toute ancienneté, cette plante faisoit une des principales richesses de ce pays, & que les Habitans la travailloient avec une délicatesse infinie. Il n'y avoit que les Egyptiens & les Peuples de Colchos, qui sçussent employer avec tant d'art cette matière. Aussi Hérodote prétendoit-il tirer delà une preuve pour démontrer que la Colchide étoit une Colonie Egyptienne (z).

Herod, Libr. 2.

(z) Il paroît plus que probable, que ce fut Sésostris qui fonda cette colonie, en revenant de son expédition des Indes. Bochard entreprend de démontrer fort au long ce point d'histoire.

Boch. Phaleg. Libr. 4. cap. 31.

Les Egyptiens faiſoient des toiles de lin d'une ſi grande fineſſe qu'on voyoit à travers, la peau de ceux qui en étoient couverts. Juſtin (*a*) obſerve que Ptolémée-Phyſcon étoit vêtu d'un habillement ſi leger & ſi tranſparent qu'il laiſſoit apper- *Juſtin. Libr. 38. c. 8.*

(*a*) Il eſt vrai que Juſtin ne dit pas poſitivement de quelle étoffe Ptolémée-Phyſcon étoit habillé; mais on ſait que le lin étoit l'habillement ordinaire des Rois & des Prêtres en Egypte. D'ailleurs de quelle autre matiere pouvoient être faits des habits auſſi clairs qu'étoient ceux de Phyſcon, au rapport de Juſtin, à moins qu'on aime mieux dire que ces habits étoient d'étoffe de ſoie; ce qui ne feroit pas après tout hors de vraiſemblance. Le commerce des Egyptiens aux Indes pouvoit bien avoir apporté déja la ſoie en Egypte. L'on peut voir dans Sénéque, un paſſage où ce Philoſophe s'echauffe beaucoup contre les Dames Romaines qui ne rougiſſoient pas de porter des vêtemens de ſoie, avec leſquels elles n'étoient gueres mieux couvertes que Ptolomée-Phyſcon ne l'étoit avec les ſiens. *Senec. Libr. 7. de Benef. Plin. dit la même choſe. Libr. 6. c. 17.*

cevoir toute la difformité de ſon corps.

On s'étoit auſſi ſervi anciennement de lin d'Egypte pour faire des Cuiraſſes. Les Voyageurs alloient voir par curioſité à Rhodes dans le Temple de Minerve celle qui avoit appartenu autrefois à Amaſis, Roi d'Egypte. Chaque brin étoit formé de 365 fils. C'eſt ce qu'aſſuroit, du tems de Pline, le Conſul Mucianus. Ce Romain diſoit en avoir fait l'expérience ſur le peu qui reſtoit encore de cette antique Cuiraſſe qui étoit preſque détruite, tant il s'étoit trouvé de curieux qui avoient voulu faire la même épreuve. Cet uſage de faire des Cuiraſſes de lin avoit paſſé des Egyptiens chez les

Plin. Libr. 19. c. 1.

Cornel. Nepos.

Etrangers. On rapporte que Iphicrates célébre Général des Athéniens en avoit fait donner de pareilles à ses Soldats. Le Poëte Alcée (*b*) se vantoit aussi d'avoir chez lui une provision de Cuirasses de lin (*c*). *Athen. Libr. 14. p. 627.*

Le lin de l'Egypte s'employoit à faire d'excellents filets pour la chasses des Sangliers & des bêtes fauves. Il y avoit de ces filets qui étoient tissus avec tant d'art qu'ils pouvoient aisément passer

(*b*) C'étoit sans doute Alcée de Mytilene. En effet nous voyons que ce Poëte aimoit le métier des armes, & qu'il étoit guerrier, autant que pouvoit l'être un Poëte de profession ; car dans une action il prit honteusement la fuite, comme Horace fit, depuis lui, en pareille circonstance.

(*c*) Ces cuirasses étoient apparemment des piqûres semblables à nos corps ou corsets de femmes.

par l'anneau d'une bague, quoique les cordelettes dont ils étoient composés fussent formées de l'assemblage de 150 fils.

Plin. Libr. 19. c. 1.

Mais une utilité beaucoup plus considérable qu'on retiroit du lin de l'Egypte, étoit l'avantage d'en pouvoir faire des voiles de navires d'une bonté sans égale. Hermippe dans Athenée loue beaucoup les voiles qui se fabriquoient en Egypte. Les Vaisseaux qui en portoient, passoient pour être meilleurs voiliers que les autres. Aussi Pline rapporte-t-il, comme une espéce de phénomene qu'il paroît attribuer à l'excellence des voiles faites avec le lin de l'Egypte, que le Préfet Galerius fût allé du détroit de Sicile à Alexan-

drie en ſept jours, Babilius en ſix, & enfin que Valérius-Marianus eût fait la route de Pouzzol à Alexandrie en neuf jours par un vent fort foible. De ſi grands avantages faiſoient rechercher aux Etrangers le lin de l'Egypte avec empreſſement. Auſſi les Egyptiens en ſçavoient-ils profiter pour le vendre exceſſivement cher. Le Commerce de cette marchandiſe étoit ſi lucratif pour eux, que Pline l'appelle *celeberrimum lini commercium.*

Plin. Libr. 19. in Procmio.

De tous les Etrangers avec qui les Egyptiens faiſoient le Commerce, il n'en étoit point ſans contredit qui leur procuraſſent un plus grand débit de lin que les Romains. Filer du lin

étoit à Rome l'amusement favori des dames; les hommes même ne dédaignoient pas de faire de ce travail leur occupation : *Linumque nere & viris decorum est.* Ce goût pour le lin d'Egypte dura long-tems chez les Romains, comme on en peut juger par la réponse que l'Empereur Gallien fit à ceux qui vinrent lui annoncer, tout allarmés, que l'Egypte s'étoit révoltée. Quoi! répondit froidement ce Prince, *ne saurions nous donc nous passer du lin de l'Egypte?*

Plin. Libr. 19. c. 1.

Les Egyptiens trouvoient encore dans le Papyrus un fonds de richesses considérable. Cette plante avoit un grand nombre d'utilités dont on peut voir le détail dans une curieuse disserta-

tion de M. le Comte de Caylus, qui ſe trouve dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Mais l'avantage le plus univerſel & en même-tems le plus utile qu'on en retiroit, étoit d'y trouver une matière très-propre pour écrire. C'étoit principalement pour ce dernier uſage que les Etrangers recherchoient le papier d'Egypte. Il paroît que cette branche de Commerce étoit établie dans ce pays avant même que les Lagides vinſſent y regner, puiſqu'on voit le ſecond de ces Princes interdire à ſes Sujets le tranſport du Papyrus hors de ſon Royaume. Ptolémée-Philadelphe avoit un double motif en portant cette loi.

Mém. de l'Acad. B. L. t. 26. p. 267.

Son premier motif étoit de ſe

conſerver une quantité de papier toujours ſuffiſante pour entretenir cette multitude de Copiſtes employés à tranſcrire les livres de toutes eſpèces qu'il faiſoit chercher dans les différentes contrées de la terre, afin d'orner enſuite de ces copies la fameuſe Bibliothéque d'Alexandrie, lorſqu'il ne pouvoit pas conſerver les Originaux.

En ſecond lieu Ptolémée s'étoit propoſé, en défendant de faire paſſer le Papyrus chez l'Etranger, d'ôter au Roi de Pergame le moyen de réuſſir dans le deſſein que ce Prince avoit conçu d'établir, dans la Capitale de ſes Etats, une riche Bibliothéque ſur le modèle de celle d'Alexandrie, ou au moins de

le gêner beaucoup dans l'exécution de ce projet. Le Roi de Pergame trouva heureuſement le ſecret de ſuppléer avec avantage au défaut du papier d'Egypte. Il fit perfectionner (*d*) le parchemin dont l'uſage devint

(*d*) Je ne dis pas avec Varron qu'il inventa le parchemin, puiſqu'il eſt démontré, comme le remarque M. le Comte de Caylus, par le témoignage des Auteurs anciens, que l'on connoiſſoit long-tems auparavant, l'uſage d'écrire ſur des peaux de bêtes préparées. Le Roi de Pergame n'a donc fait que donner à cette matiere une façon plus parfaite qui mit en réputation les peaux travaillées à Pergame; ce qui fit donner enſuite à ces peaux le nom de *Pergamena charta*, papier de Pergame, d'où eſt venu notre mot françois Parchemin. *Undè & Pergamenarum nomen adhunc uſquè diem, tradente ſibi invicem poſteritate, ſervatum eſt*, dit. S. Jerôme, (*Epiſtol. Selectæ Edit. Caniſii, Pariſ.* 1613. *t. I. Libr.* 1. *Ep.* 37). On voit dans ce même endroit de S. Jerôme, que de ſon tems l'Egypte faiſoit encore le commerce du *papyrus*, & qu'on ne ſe ſervoit du parchemin pour écrire, qu'à ſon défaut.

depuis plus commun qu'il ne l'avoit jamais été. Cependant cette amelioration du parchemin ne fut pas capable de faire perdre au Papyrus ſa réputation. Le commerce de cette plante ſe continua toujours avec ſuccès, après que la défenſe du Roi d'Egypte eut été révoquée ; il dût même ſe renouveller avec plus de vivacité, lorſqu'on eut trouvé à Rome l'art de donner au papier une préparation nouvelle & plus recherchée que celle qu'il recevoit d'abord en Egypte. Ce fut ſans doute l'ardeur avec laquelle les Romains venoient chercher le Papyrus d'Egypte, qui engagea par la ſuite les habitans de ce pays à n'en laiſſer croître la meilleure eſpèce que dans un

très-petit nombre de cantons. Leur intention étoit de rendre par cet artifice, le Papyrus moins commun, & de profiter de sa rareté pour y mettre le prix qu'ils voudroient. Strabon remarque que les Egyptiens imitoient en cela la ruse des Juifs qui par un pareil motif usoient du même stratagême par rapport à leurs Palmiers & à leur Baume. Ce rafinement de monopole fait voir combien les Egyptiens étoient ingénieux à imaginer toutes sortes de moyens pour s'enrichir par la voie du Commerce. Au reste cet ancien Peuple semble avoir trouvé dans la conduite des Modernes, l'apologie d'un procédé, qui, tout bien considéré, paroît si contrai-

Strab. Libr. 17. p. 799 & 800.

re au droit naturel. On ſe rappelle ſans-doute ici que les Hollandois, pour s'attribuer le Commerce excluſif des épiceries & en particulier du girofle & de la canelle, en ont détruit les plantations dans différens endroits aux Indes.

L'Egypte produiſoit auſſi d'excellens vins dont il ſe faiſoit un grand débit chez l'Etranger (*e*). Les bords du Nil étoient plantés de vignes qui portoient du fruit en abondance & d'un goût exquis. Athénée eſt entré

(*e*) L'Egypte ne fut pas toujours ſi abondante en vin; les anciens habitans, pour ſuppléer à ſon défaut ou à ſa rareté, avoient inventé une boiſſon faite avec de l'eau & de l'orge fermenté; ce qui revient à notre bierre. C'eſt Hérodote qui nous l'apprend, *Libr.* 2. Athenée dit auſſi la même choſe, *Libr.* 1. *p.* 33 *&* 34. *Edit. Caſ. Voy. auſſi Pline*, *Libr.* 14. *c.* 22, *& Diodore de Sicile.*

dans des détails très-circonſtanciés ſur cette matière. Il parcourt les meilleurs vins de l'Egypte, apprécie le mérite & la qualité de chacun d'eux. Parmi ceux qui ont attiré ſon attention on remarque le vin de Marea qui venoit dans le voiſinage du Lac Maréotique proche d'Aléxandrie. Strabon nous apprend que ce vin étoit de garde & par conſéquent propre à être tranſporté au loin. Les Romains en faiſoient tant de cas qu'ils avoient tranſplanté dans leur pays la vigne qui le produiſoit. C'eſt Virgile qui nous l'apprend dans le ſecond livre de ſes Géorgiques. C'étoit de ce vin de Marea dont Horace prétend que la voluptueuſe Cléopâtre faiſoit

Strab. Libr. 17. p. 799.

Horat. Libr. 1. Ode 31, aliàs 37.

de fréquens excès. Quelque délicieux que fut ce vin il le cédoit encore à celui de Tœnia; mais il n'y en avoit aucun qui l'emportât sur celui qu'on recueilloit dans les environs d'Anthylla; cette Ville étoit peu éloignée d'Alexandrie. Enfin il se trouvoit en Egypte différentes espéces de vin à qui la Médecine attribuoit des vertus particulières pour certaines maladies; ce qui ne devoit pas peu contribuer à en procurer le débit dans les pays étrangers.

Ath. Libr. 1. *p.* 33 & 34.

L'Egypte tiroit encore un assez grand profit du miel dont elle faisoit une abondante récolte. Cette région presque toujours émaillée de fleurs étoit un séjour très-agréable pour les

Abeilles ; auſſi les rivages du Nil étoient-ils peuplés d'une multitude de ces utiles inſectes. Favorin prétend que ceux qui recueilloient le miel ſur les bords de ce fleuve, avoient ſoin de ſe pourvoir de *Crocus* pour ſe garantir des attaques des Crocodiles, ſe perſuadants qu'il y avoit dans le ſafran une certaine vertu ſecrette contre ces animaux (*f*).

On ſçait la grande conſommation que les Anciens faiſoient du miel. Ils l'employoient non-

(*f*) Favorin fait même dériver de-là l'étymologie du mot crocodile. Κροκοδιλος παρα τὸ δειλος ϗ τὸ κροκος γινεται ; c'eſt-à-dire, le mot crocodile vient des deux mots Grecs δειλος, *craignant*, & κροκος, le *crocus* ou *ſaffran* ; de ſorte que crocodile ſignifie, ſuivant la force du mot, un animal qui craint le ſaffran. Bodæus à Stapel, révoque en doute cette vertu du ſaffran. *Voy. Bodæi* à Stapel *notæ in cap. 6. Libr. 6. Theoph. Hiſt. Plant.*

ſeulement dans toutes les choſes où nous faiſons entrer le ſucre qu'ils ne connoiſſoient (*g*) peut-être pas ; mais ils le faiſoient encore ſervir à un grand nombre d'autres uſages. Les curieux, par exemple, & les amateurs de l'Hiſtoire Naturelle s'en ſervoient comme nous uſons de l'eſprit-de-vin, pour conſerver les animaux rares qu'on leur envoyoit des pays étrangers & ceux

---

(*g*) On ne peut gueres diſconvenir que les Anciens n'ayent connu les cannes d'où ſe tire le ſucre. Suivant Saumaiſe, les Peuples des régions où croiſſent ces roſeaux, ſçavoient en exprimer une liqueur mielleuſe qui leur ſervoit de boiſſon ; & c'eſt dans ce ſens que Lucain a dit :

Quique bibunt tenerâ dulces ab arundine ſuccos.

Salm. Plin. Exerc. pag. 1018-1023.

Mais ce Critique prétend que les Anciens ignoroient l'art de réduire cette liqueur, par la cuiſſon, en un ſel blanc, tel que nous l'avons.

que la Nature avoit rendus dignes d'attention par quelque singularité remarquable.

Plin. Hist. Nat. Libr. 7. c. 3.

Si la basse Egypte étoit fertile en végétaux, la haute n'étoit pas moins riche en productions minérales. On y trouvoit des pierres précieuses de différentes espéces, telles que des Amethystes, des Bérils, des Agates. Ce pays possédoit des Mines très-abondantes d'Emeraudes. Pline remarque que cette pierre y étoit d'une dureté si excessive qu'à peine l'outil de l'Ouvrier pouvoit l'entamer. On sçait que l'Egypte produisoit des Marbres de toutes les sortes & de toutes les couleurs, qui étoient très-recherchés des Romains, sur-tout depuis que le luxe ne

Plin. Libr. 37.

Olympiodorus apud Photii Bibliothec. col. 193 & 194.

Plin. Libr. 37. c. 5.

Plin. Libr. 36. c. 7.

Senec. Epist. 86.

permit plus de bâtir à Rome autrement qu'en Marbre.

Le Marbre se travailloit avec beaucoup d'élégance & d'industrie à Alexandrie. C'étoit sans-doute les Egyptiens qui avoient imaginé d'aller chercher en Ethiopie & même jusques dans les Indes, une espéce de sable ou de grais qui étoit très-propre pour donner au marbre un beau poli & dont les Ouvriers se servoient aussi pour le scier ; car il est à remarquer que les Anciens faisoient pour couper le marbre précisément la même manœuvre que nous voyons encore faire tous les jours à nos Marbriers. Ils traçoient avec une scie sans dents un sillon sur le bloc qu'ils vouloient diviser ; ils

Plin. Libr. 36. c. 6.

verſoient enſuite de tems en tems dans ce ſillon du ſable dont le frottement occaſionné par le jeu de la lame de fer, venoit inſenſiblement à bout de couper la pierre (*h*).

Parmi les différentes eſpéces de Marbre dont l'Egypte étoit fournie en abondance, on peut remarquer ici l'albâtre, comme faiſant un objet particulier de Commerce, parceque les Egyptiens en fabriquoient de très-beaux vaſes (*i*) qui avoient la *Plin. Libr. 36. c. 8.*

(*h*) Pline explique très-clairement toute cette opération, en ces termes: *Sed quiſquis primùm invenit ſecare (marmora) luxuriamque dividere, importuni ingenii fuit. Arenâ hoc fit, & ferro videtur fieri, ſerrâ in prætenui lineâ premente arenas, verſandoque tractu ipſo ſecante.* Plin. Libr. 36. c. 6.

(*i*) C'eſt faute d'avoir été inſtruits de ce fait que quelques commentateurs ont paru embaraſſés pour entendre l'αλαβαστρον

réputation de conſerver dans leur état naturel les parfums les plus précieux. Ces vaſes s'envoyoient dans les pays étrangers. Le Porphire étoit encore une autre eſpéce de marbre (*k*) qui

---

dont il eſt fait mention dans l'Evangile, au ſujet de l'onction que la Magdelaine fit ſur la tête & les pieds du Sauveur. Cet αλαβαςρον n'étoit autre choſe que le vaſe dans lequel étoit contenu le précieux parfum dont cette pieuſe femme ſe ſervit en cette occaſion ; ſoit que ce vaſe fut fait véritablement d'albâtre, ſoit qu'il fut de toute autre matière. Car Saumaiſe remarque que l'uſage s'établit dans la ſuite d'appeller *Albâtre*, tout vaſe qui étoit employé à contenir des parfums de quelque matière qu'il fut composé. Son ſentiment me paroît confirmé par un paſſage que je trouve dans la 15e Idille de Théocrite où ce Poëte fait la deſcription d'une fête pompeuſe célébrée en l'honneur d'Adonis par Arſinoë, femme de Ptolémée-Philadelphe. L'Auteur y parle d'Albâtres d'or pleins d'un parfum de Syrie.

Salmaſ. Plin. Exercit. t. 1. pag. 558 & 559.

.... Συρίω δὲ μύρω χρύσει' ἀλάβαςρα,

(*k*) J'appelle le Porphyre *Marbre*, pour m'exprimer comme le vulgaire. Car à parler exactement le Porphyre ne devroit

ſe rencontroit abondamment en Egypte, & dont on faiſoit par-tout beaucoup de cas. Quoique les carrières de la Thébaïde où ſe trouvoit communément cette pierre, euſſent été fouillées de bonne-heure par les Egyptiens, elles en étoient encore très-remplies du tems d'Euſebe de Céſarée. Cet Ecrivain nous apprend qu'on condamnoit alors les Chrétiens à travailler dans ces carrières.

Euſeb. Libr. de Martyribus Palæſtinæ, c. 8.

La pierre d'Aiman dont les Anciens faiſoient un objet de curioſité & qu'ils recherchoient

pas être mis au nombre des marbres, puiſqu'il n'a aucun des caractères qui ſont propres à cette eſpéce de pierre. Le marbre ſe réduit en chaux au feu & ſe diſſout par les acides; le Porphyre au contraire eſt une matière vitrifiable & qui ne craint point l'action des acides.

avec aſſez de ſoin, ſe rencontroit auſſi communément en Egypte. Ptolémée-Philadelphe avoit entrepris de faire vouter avec cette pierre un Temple conſtruit en l'honneur d'Arſinoë ſa ſœur & ſa femme. Suivant le deſſein de ce Prince on devoit fondre en fer la Statue de la nouvelle Divinité; l'abandonnant enſuite à l'action de l'aiman elle auroit paru ſuſpendue en l'air. Mais ce projet fut interrompu par la mort de Ptolémée. S. Auguſtin fait mention d'une Statue qu'on voyoit ainſi ſoutenue en l'air par le moyen d'une pierre d'aiman (*l*), dans le Temple de Sérapis, à Alexandrie.

Plin. Libr. 34. c. 14.

Civit. Dei. Libr. 21. c. 6.

(*l*) Le P. Hardouin croit que c'eſt de-là qu'eſt venu la fable du Tombeau de Mahomet, que tout le monde ſçait.

L'Egypte renfermoit encore dans ſon ſein une multitude prodigieuſe d'autres foſſiles de la plupart deſquels les arts tiroient de grands ſervices, & qui par conſéquent devoient être d'un bon produit pour les Egyptiens. La deſcription & le dénombrement de toutes ces ſubſtances feroient à la vérité un morceau curieux ; mais je craindrois d'aller trop loin, en voulant le traiter dans toute ſon étendue. Je me contenterai donc de remarquer que l'Egypte produiſoit, entre autres choſes de l'eſpece dont je veux parler, de l'alun qui étoit très-eſtimé, de la couperoſe, du ſel ammoniac & du nitre qu'on fabriquoit en faiſant évaporer l'eau du Nil

Plin. Libr. 35. c. 15.

Plin. Libr. 31. c. 10.

qui contenoit une grande quantité de ce ſel. C'étoit au nitre du Nil que les Egyptiens attribuoient la propriété qu'avoient les débordemens de ce Fleuve de rendre leurs terres ſi fécondes (*m*).

Enfin il n'y avoit pas juſqu'au ſable du Nil dans lequel les Egyptiens ne trouvaſſent, pour

---

(*m*) Ce n'étoit pas ſeulement les terres que l'eau du Nil rendoit fertiles ; elle avoit encore, ſi l'on en croit Pline, la vertu de rendre les femmes fécondes. C'étoit, peut-être, pour cette raiſon que Ptolémée-Philadelphe avoit ſoin d'envoyer à ſa fille Bérénice qu'il avoit mariée à Antiochus Roi de Syrie, de l'eau du Nil, pour qu'elle n'en but point d'autre. Quoi qu'il en ſoit de la vertu de cette eau par rapport à la fécondité des femmes, il eſt certain qu'elles étoient très-fécondes en Egypte. Il n'étoit pas rare d'y voir des meres porter dans leur ſein pluſieurs enfans à la fois ; & il s'en eſt trouvé qui en ont mis au monde, juſqu'à ſept d'une ſeule couche.

Plin. Libr. 7. c. 3.

Solinus à Salmaſio emendat. c. 1. t. 1. pag. 5.

Athen. Libr. 2. p. 45.

ainſi-dire, une matière de Commerce. Ils vendoient ce ſable aux Romains pour l'uſage des Athlêtes qui avoient coutume de s'en frotter le corps. On en chargeoit des Vaiſſeaux qui l'alloient porter à Rome. Suetone rapporte que ſous Néron, le Peuple fut indigné de voir arriver un Bâtiment d'Alexandrie dont la charge ne conſiſtoit qu'en ſable du Nil pour le ſervice des Lutteurs de la Cour de l'Empereur, tandis que la Ville manquoit de bled & étoit dans une diſette affreuſe. Au reſte cet emploi du ſable du Nil n'étoit pas une choſe nouvelle; Pline nous apprend qu'on en faiſoit des envois à Léonnatus, Crater & Méleagre, Commandans des

Sueton, in Nerone. c. 45.

Plin. Libr. 35. c. 13.

Troupes d'Alexandre le Grand.

Pour les beſtiaux, je ne vois pas qu'ils ayent jamais fait un grand objet de Commerce chez les Egyptiens. Le reſpect que ce Peuple avoit pour les animaux à la plupart deſquels il accordoit les honneurs divins, ne lui permettoit pas ſans-doute de les mettre en vente. Cependant ils nourriſſoient de grands troupeaux de Moutons, mais c'étoit uniquement pour en avoir la laine; car ils n'en faiſoient pas leur nourriture, à l'exception de ceux *Plutarch.* de Lycopolis qui en mangeoient pour imiter le Loup dont ils avoient fait leur Divinité.

Si les Egyptiens, ſe faiſoient un ſcrupule, comme il y a lieu de le penſer, de vendre les ani-

maux ; il eſt certain qu'ils ne s'en faiſoient aucun de vendre des hommes. Le Commerce des Eſclaves y étoit commun & très-floriſſant. Les grands Seigneurs & les gens riches chez les Romains étoient fort curieux d'avoir au nombre de leurs domeſtiques de jeunes enfans élevés à Alexandrie, dont ils faiſoient leur amuſement. Ils les aimoient ſur-tout à cauſe de leur babil & de leurs ſaillies ingénieuſes (*n*).

A l'excellence & à l'abondance des matières premières que

(*n*) C'eſt ce qui eſt prouvé par les vers ſuivans de Stace :

Non ego mercatus Pharià de puppe loquaces
Delicias, doctum ve ſui convicia Nili
Infantem, linguâque ſimul, ſalibuſque protervum
Dilexi. . . . .

Papin. Statii Sylvarum. Libr. 5. Sylva. 5.

produiſoit l'Egypte, il faut encore ajouter l'induſtrie de ſes Habitans. En général les Egyptiens paſſoient pour les plus adroits & les plus entendus de tous les hommes dans toute ſorte d'arts. Il y en avoit une raiſon bien naturelle. Il étoit défendu aux enfants, chez cet ancien Peuple, de quitter, ſans une permiſſion particulière, la profeſſion de leurs parens. Or on ſent aiſément combien une pareille loi devoit être favorable aux progrès des arts. Des enfants deſtinés dès leur naiſſance à exercer le métier de leur pere, prenoient, pour ainſi-dire, ſes leçons dès le berceau, & ſe formoient preſque ſans peine à l'eſpéce de travail qui devoit faire leur

leur occupation pendant toute leur vie. D'un autre côté, un pere qui ſentoit qu'il ne reſtoit à ſes enfants d'autres reſſources pour faire fortune, & même pour ſubſiſter, que le talent de ſa profeſſion, ne négligeoit rien pour les inſtruire le plus parfaitement qu'il lui étoit poſſible, & pour leur apprendre tous les ſecrets de ſon art. De-là il arrivoit qu'il ſe trouvoit toujours un nombre ſuffiſant de Cultivateurs expérimentés pour les Terres, & d'Ouvriers habiles pour les Manufactures. Auſſi eſt-ce une vérité d'expérience que tous les arts utiles de même que ceux de luxe & de pur agrément étoient cultivés en Egypte avec un ſuccès dont on ne trouve preſque point d'exem-

Theocr. Idyll. 17. *Silius. Italic. Libr. 3.* ple ailleurs. Il n'y avoit point de Ville qui n'eut ſa Manufacture & ſon eſpèce de Commerce particulier. C'eſt ainſi, par exemple, que la ville de Panople étoit renommée pour ſes Fabriques *Perypl. Erythr.* de Lin ; celle de Peluſe pour ſes Toiles ; Arſinoë pour ſes Etoffes & ſes Draps dont on faiſoit des vêtemens à l'uſage des nations de l'Ethiopie & des Indes, chez, leſquelles les Egyptiens alloient *Plin. Libr. 13. c. 1.* Commercer. Mendès ſe diſtinguoit auſſi par l'excellence de ſes Parfums & de ſes Pommades. Cette Ville faiſoit des envois de cet objet de luxe, dans la Grece, en Italie & dans les autres pays étrangers. Naucratis étoit célébre pour ſes poteries de terre. Elles y étoient travaillées avec

beaucoup d'art & les Ouvriers qui composoient une assez grande partie des Habitans de cette Ville, sçavoient leur donner un vernis qui les faisoit ressembler à de l'argent. On vantoit encore & l'on achetoit fort cher, une espèce de vases de terre qui se fabriquoient à *Coptos*. Ces vases répandoient une odeur (*o*) très-gracieuse, produite par certains aromates, avec lesquels on pêtrissoit la terre dont ils étoient formés. Il y avoit aussi à Dios-

Athen. Libr. XI. p. 480.

Athen. Libr. XI. p. 461.

(o) Dalechamps célébre Médecin François du 16e siécle, fait sur cet endroit d'Athenée l'observation suivante. « On » nous apporte, dit-il, du Portugal de pe- » tits vases de terre rouge, très-odorifé- » rans. Les Portugais ont autant de plai- » sir a boire de l'eau dans ces vases que » s'ils buvoient du vin dans d'autres. On » prétend, ajoute-t-il, qu'on mêle des » odeurs dans la terre dont ils sont faits ».

polis une fabrique fameuſe de vaſes de verre, dont on faiſoit, du temps de l'auteur du Periple de la mer Rouge, des pacotilles qu'on envoyoit ſur les côtes de l'Ethiopie & dans les Indes. En un mot, on ne finiroit point, ſi l'on vouloit nombrer en détail toutes les Villes qui ſe diſtinguoient par leur Commerce ou par quelque fabrique particuliere (*). Après ce qu'on a dit en général du grand Commerce qui ſe faiſoit en Egypte, il eſt aiſé de concevoir, ſans qu'il me ſoit néceſſaire d'inſiſter davantage ſur cet article, que chaque Ville ne pouvoit manquer de contribuer pour ſa part, à ce

---

(*) *Voyez la Note* VIII. *à la fin.*

Commerce, ſur-tout ſi l'on veut bien faire attention à l'heureuſe facilité qu'avoient les Fabricans de ſe défaire de leurs ouvrages, & les Commerçans de leurs marchandiſes, dans quelque canton de l'Egypte qu'ils habitaſſent. En effet, les canaux du Nil dont ce beau pays (*p*) étoit coupé dans preſque tous les ſens, devoient naturellement produire par rapport au Commerce, le même effet que de ſemblables canaux

(*p*) Ceci qui eſt inconteſtablement vrai pour la partie de l'Egypte appellée la *Baſſe Egypte* ou le *Delta*, ne l'eſt pas moins avec quelque différence cependant, pour la partie ſupérieure de l'Egypte. En effet tous les auciens Auteurs comme Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon & Pline font mention de différens canaux qui partoient du Nil & alloient aboutir à certaines Villes principales entre celles qui étoient ſituées au-deſſus de Memphis.

produiſent aujourd'hui en Hollande; c'eſt-à-dire faire de toutes les Villes de l'Egypte autant de places de Commerce, en leur fourniſſant le moyen d'entretenir entr'elles & la Capitale une correſpondance (*q*) auſſi prompte que commode, & en leur facilitant le tranſport de leurs denrées, tant dans l'intérieur du Royaume, que dans les pays Etrangers. Ainſi l'on ne devoit pas voir en Egypte, comme parmi nous, des Villes & des Provinces entiéres, obligées, parcequ'elles manquent de débouchés,

---

(*q*) Sénéque remarque l'avantage que les Egyptiens trouvoient dans les canaux du Nil, pour la commodité du Commerce intérieur. *Nullum in Mediterraneis* (dit cet Auteur) *niſi per navigia commercium eſt. Senec. Nat. Quæſt. Libr.* 4. *c.* 2.

de renoncer à toute eſpèce de Commerce, & de ſubſiſter même quelquefois aſſez pauvrement au milieu des richeſſes de la nature, faute de pouvoir faire de ces richeſſes des objets de trafic.

Les canaux du Nil apportoient donc les marchandiſes & les denrées des autres Villes de l'Egypte à Alexandrie qui étoit le centre de tout le Commerce, comme elle étoit celui de tous les arts & de tous les talents. Cette Capitale que Strabon appelle à juſte titre μέγιςον ἐμπόριον τῆς οἰκȣμένης, *maximum totius orbis emporium*, réuniſſoit toutes les eſpèces de Commerce, & raſſembloit dans ſon enceinte les diverſes ſortes de Manufactures qui ſe

Strab. Libr. 17. p. 7[illegible]*9.*

trouvoient répandues dans les différentes Villes du Royaume.

Entre les divers établiſſemens de cette nature qui ſe voyoient à Alexandrie, on admiroit la Manufacture Royale de Lin dont j'ai parlé ailleurs. Il en étoit encore une autre qui n'attiroit pas moins l'attention des Etrangers, c'étoit celle des ſuperbes Tapiſſeries qui ſe fabriquoient dans cette Ville célébre. Les Alexandrins étoient très-habiles dans cette eſpèce de travail. Ils avoient trouvé le moyen de tiſſer les tapiſſeries ſans ſe ſervir de l'éguille, comme nous le voyons pratiquer dans nos fabriques de Haute-Liſſe. Auſſi les tapiſſeries d'Egypte l'emportoient-elles ſur celles de Baby-

Plin. Libr. 8. c. 48.

Mart. Libr. 4. Epigr. 148.

lone qui étoient pourtant très-eſtimées.

Les Egyptiens trouvoient dans leur pays toutes les matiéres néceſſaires pour ces ſortes d'ouvrages. Ils avoient des laines en abondance & de la meilleure qualité, à qui ils ſçavoient donner les plus belles couleurs. Car ce peuple excelloit dans l'art de la teinture ; c'eſt le témoignage que lui rendent les anciens Auteurs. Les Egyptiens avoient le ſecret de colorer le verre, & de faire prendre au criſtal & aux pierres communes les couleurs qu'ils vouloient, au point même de tromper l'œil le plus attentif qui ſouvent s'imaginoit voir des pierres fines.

Plin. Libr. 8. c. 48.

Plin. Libr. 37. c. 9.

Pour achever de ſe convaincre

juſqu'où les Egyptiens portoient leur habileté dans l'art de la teinture, il ſuffit de jetter les yeux ſur un paſſage de Pline, dans lequel cet excellent Naturaliſte expoſe la manière ingénieuſe dont ce peuple induſtrieux s'y prenoit pour teindre des toiles d'un goût admirable. Je me flatte d'y faire voir aſſez clairement que ces toiles peintes ne différoient preſque pas de nos Indiennes.

Ce paſſage m'a paru trop intéreſſant pour ne pas mériter une attention toute particulière. J'eſpere qu'on ne me ſçaura pas mauvais gré de l'avoir développé ici avec quelque étendue. Voici donc comme on peut, à ce que je crois, l'interprêter.

On commençoit par frotter long-tems les toiles qu'on se proposoit de peindre. Ce prélude les disposoit, à s'imbiber plus aisément des liqueurs qui servoient à cette opération. On traçoit ensuite avec certaines drogues les dessins qu'on vouloit représenter. Ces drogues ne laissoient après elles sur la toile aucune impression de couleurs; mais elles avoient la propriété de saisir fortement celles qu'on faisoit passer dessus. La piece de toile étant ainsi préparée, les Ouvriers la plongeoient dans une chaudiére remplie d'une teinture bouillante. Ils la retiroient quelques instans après, & alors elle paroissoit peinte de diverses couleurs. C'est une chose

tout à fait admirable, ajoute Pline (*r*), de voir que cette teinture qui eſt unique dans la cuve, ſe trouve tout-à-coup changée en pluſieurs couleurs ſur la toile, par la vertu & ſuivant la qualité des différentes drogues dont cette toile a d'abord été imbibée.

On conçoit à peu près comment une pareille métamorphoſe pouvoit s'opérer. Perſonne

(*r*) Le paſſage de Pline eſt conçu en ces termes : « *Pingunt & veſtes in Ægypto* » *inter pauca mirabili genere, candida vela* » *poſtquàm attrivêre illinentes non coloribus,* » *ſed colorem ſorbentibus medicamentis. Hoc* » *cùm fecere non apparet in velis; ſed in cortinam pigmenti ferventis merſa, poſt momentum extrahuntur picta : mirumque, cum* » *ſit unus in cortinâ colos, ex illo alius atque* » *alius fit in veſte, accipientis medicamenti* » *qualitate mutatus. Nec poſteà ablui poteſt : ita cortina non dubiè confuſura colores,* » *ſi pictos acciperet, digerit ex uno, pingitque dùm coquit. Et aduſtæ veſtes firmiores* » *fiunt, quam ſi non urerentur* ».

Libr. 35. Cap. XI.

n'ignore que la couleur bleue tirée des végétaux ſe change en vert par les alkalis fixes, & que les acides la rendent rouge. Ainſi une toile ſur laquelle on auroit deſſiné des figures avec ces deux différents mordans, & qu'on plongeroit enſuite dans une teinture bleue, en ſortiroit ornée de trois couleurs. Le fonds ſeroit bleu, les figures deſſinées avec les alkalis ſeroient vertes, & celles qui ſeroient tracées avec l'acide paroîtroient rouges. Je ne prétends pas aſſurer que ce procédé ſoit préciſément le même que celui des Egyptiens, je ne le cite que comme un exemple qui peut aider à imaginer de quelle maniére ils pouvoient s'y prendre. C'étoit peut-être là le fonds de

leur méthode qui d'ailleurs devoit être beaucoup plus parfaite. Car une toile peinte de la façon qu'on vient de dire, auroit bien de la peine à conserver longtems ses couleurs, au lieu que Pline assure que les toiles peintes des Egyptiens pouvoient se blanchir impunément, sans que l'eau leur causât la moindre altération. Les Egyptiens avoient sans doute, le secret de rendre leurs couleurs plus tenaces. On sçait combien ils étoient habiles dans la Chymie, cette Science féconde à laquelle les arts, & en particulier celui des toiles peintes, sont si fort redevables. Quoiqu'il en soit, on apperçoit dans la maniére de peindre les toiles, usitée par les anciens Habitans de l'Egypte,

des traces très-ſenſibles de ce qui ſe pratique encore aujourd'hui dans les Indes, & même parmi nous, pour la fabrique des Indiennes. Il y auroit aſſez de vraiſemblance à ſuppoſer que les Egyptiens avoient appris des peuples des Indes à faire des toiles peintes. Ils s'y ſeront portés d'autant plus volontiers qu'il ſe trafiquoit chez eux des toiles de cotton, & que cette matiére croiſſoit preſque dans leur pays.
« Il pouſſe, dit Pline, dans cette » partie de la haute Egypte qui » s'avance vers l'Arabie, un petit » arbriſſeau dont le fruit reſſem- » ble à une noiſette (*nucis bar-* » *batæ*); cette coque renferme » une eſpece de duvet qui ſe » file. On en fait une toile d'une

Plin. Libr. 19. c. 1.

» blancheur éclatante, & l'on ne » peut rien ſentir de plus doux » au toucher. Auſſi les Prêtres » Egyptiens aiment-ils fort à s'en » habiller ».

Il n'eſt pas poſſible de s'empêcher de reconnoître à ces traits notre cotton, & tout nous engage à croire que c'étoit véritablement de cette matiére qu'étoient tiſſues les toiles peintes des Egyptiens.

Premierement, ces ſortes de toiles ſont plus propres à cet uſage que toute autre, parce qu'elles ſe pénétrent plus aiſément & plus profondément des teintures dont on les abreuve. En ſecond lieu, Pline ſe ſert d'une expreſſion qui le donne aſſez à entendre. Il dit que les Egyptiens

employoient

employoient des *toiles blanches* pour les peindre, *candida vela.*

Je ſçais que la toile de Lin, ſur-tout quand elle eſt fine comme celle qui ſe travailloit en Egypte, eſt auſſi très-blanche; mais elle ne l'eſt pas naturellement, elle ne devient telle qu'après un grand nombre de lavages & de manipulations. D'ailleurs il n'y a pas d'apparence que les Egyptiens ſe fuſſent attachés à choiſir parmi leurs toiles de Lin les plus blanches, en un mot celles qui n'auroient eu cette qualité qu'après leur avoir couté beaucoup de peine, pour la leur faire perdre enſuite dans une teinture. Il faut donc convenir que l'auteur a eu intention, en ſe ſervant des mots qu'on vient

de citer, de déſigner une toile blanche par ſa nature, & qui ſe diſtinguoit par-là de toute autre, comme eſt celle de coton qui ne doit ſon éclat à aucun travail de la part de l'Ouvrier, ou au moins qui n'exige pas autant de peine que la toile de Lin, pour parvenir à un état de blancheur parfaite.

On a vu dans le cours de cet Ecrit, les Egyptiens gouvernés par des Princes dont pluſieurs ſe ſont montrés exceſſivement paſſionnés pour l'avancement du Commerce & de la Navigation, & toujours avides de nouvelles découvertes. On les a vus parcourir, d'un côté, la mer Méditerranée dans tous les ſens, s'avancer juſqu'au détroit de Cadix

s'enfoncer dans les Palus Méotides; de l'autre, visiter le Golphe Arabique & le sein Persique, descendre vers le midi, le long des côtes Orientales de l'Afrique, jusqu'à l'Isle de Madagascar; longer tout le rivage de l'Océan Oriental; aborder aux embouchures de l'Indus; reconnoître les côtes de Malabar & de Coromandel; fréquenter l'Isle de Taprobane; remonter le Gange & pousser leur navigation jusqu'à Palybothra la Capitale des Indes. Après cela refusera-t-on de les reconnoître pour les plus grands Commerçans & les plus grands Navigateurs qui ayent jamais été ? Fera-t-on difficulté d'avouer que les Egyptiens ne l'ont point cedé par leur indus-

trie dans le Commerce & la Navigation aux Phéniciens. S'il se trouvoit quelqu'un qui balançât encore à faire cet aveu, il ne me reste plus qu'à le renvoyer au témoignage de Joseph. Cet Historien si instruit ne craint point de mettre les Egyptiens à côté des Phéniciens, quand il s'agit de Commerce. « Nos Peres, dit-il, » n'ont jamais fait d'excursions » sur leurs voisins, par l'envie » de s'enrichir, quoiqu'ils fussent » très-vaillants & en grand nom- » bre. Il ne faut donc pas s'éton- » ner qu'ils n'ayent point été » connus des Grecs, comme les » Phéniciens & les Egyptiens ré- » pandus par-tout pour le Com- » merce ».

Joseph. Libr. 1. contra Apion. c. 4.

F I N.

NOTES PARTICULIERES.

NOTE I, *pour la page 9*.

Ceux qui s'obſtinent à ſoutenir que les Egyptiens n'ont jamais eu de goût pour la Navigation, au moins dans les premiers tems, s'appuyent ſur ce que les gens de mer étoient regardés chez eux comme des profanes; & que leurs Prêtres ſe ſeroient crus ſouillés s'ils les euſſent ſeulement touchés. Mais, 1°. quand ce fait ſeroit vrai, s'enſuivroit-il qu'il ne dût point y avoir de Navigateurs en Egypte? Car enfin l'horreur, qu'on ſuppoſe que la Religion inſpiroit aux Egyptiens pour les gens qui alloient ſur mer, étoit-elle plus grande que celle qu'ils avoient pour les Pâtres? Non ſans doute, puiſqu'ils excluoient ceux-ci de leurs Temples & qu'ils n'en fermoient pas l'entrée aux Marins; cependant cela n'empêchoit pas qu'il ne ſe trouvât en Egypte un grand nombre d'hommes dont la profeſſion étoit de nourrir des troupeaux.

2°. On ſçait, & il eſt prouvé dans cet Ecrit, que les Egyptiens traitoient avec beaucoup d'affection & toutes ſortes d'égards, dans le commerce de la ſociété civile, les Grecs qui venoient trafiquer chez eux, ou qui même s'y étoient établis; cependant ils auroient cru ſe profaner en embraſſant un Grec; il y a

plus, ils se seroient regardés comme coupables du plus énorme sacrilége s'ils eussent coupé de la chair de bœuf avec le couteau d'un Grec.

Herodotus, Libr.2.p.105.

Pour prouver que les Egyptiens ne sortoient jamais de leur pays, bien-loin de penser à courir les mers, comme d'autres se croyent en droit de le dire, on cite je ne sçais quelle loi qui leur défendoit expressément, dit-on, de quitter leur Patrie. Mais il faudroit qu'on nous dise bien clairement dans quel tems & par qui elle a été portée, & si elle regardoit tous les habitans de l'Egypte sans distinction. Elle ne regardoit pas certainement ceux de Thèbes sous Sésostris. D'ailleurs cette défense, elle-même, prouveroit que les Egyptiens étoient portés naturellement à sortir de leur pays, puisqu'on crut nécessaire de les y fixer par une loi formelle.

On nous dit encore que les Egyptiens étoient si éloignés d'entretenir aucun Commerce avec les Etrangers, qu'ils faisoient mourir tous ceux qui abordoient par mer dans leur pays; &, à cette occasion, on nous rapporte la Fable de Busiris; mais l'Histoire de Pâris & de Ménélaüs, prouve bien que cette barbare coutume ne se pratiquoit pas du tems de ces deux Princes; au contraire, elle fait voir que les Egyptiens étoient religieux observateurs des droits de l'hospitalité. Le Roi d'Egypte ne dit-il pas à Pâris, en lui reprochant le crime de rapt, dont il s'étoit rendu coupable par l'enlévement d'Hé-

lène, « Qu'il étoit heureux de ce qu'il » reſpectoit en lui les droits de l'hoſpita- » lité, parce que, ſans cela, il lui auroit » fait ſubir le châtiment qu'il méritoit ». *Herodotus, Libr. 2. p. 130.*

NOTE II, *pour la page 75.*

Ptolemée Philadelphe aimoit les entrepriſes difficiles. Il ſe propoſa de faire tranſporter à Alexandrie un obéliſque haut de 80 coudées que le Roi Nectanebis avoit fait tailler autrefois. La manière ingénieuſe dont on s'y prit, mérite bien d'être rapportée ici. Pline dit d'après Calliſthene, qu'on creuſa d'abord un canal qui, en partant du Nil, alloit paſſer ſous l'obéliſque qu'il étoit queſtion d'enlever. On conſtruiſit enſuite deux eſpèces de barques qu'on remplit d'une certaine quantité de pierrès qui faiſoient une maſſe double de celle du monument. Cette peſante charge les fit enfoncer dans l'eau aſſez profondément pour avoir la facilité de les conduire directement ſous l'obéliſque qui ſe trouvoit couché en travers ſur le canal, ayant ſes extrêmités appuyées ſur les deux bords. Enſuite on vuida les bâtimens de toutes les pierres qu'ils contenoient. Dégagés de ce poids, ils reprirent autant qu'il leur fut poſſible leur légéreté naturelle, remonterent ſur l'eau & ſouleverent néceſſairement l'obéliſque qu'il fut aiſé de conduire, par ce moyen, au lieu de ſa deſtination. C'eſt par un procédé tout-à-fait ſemblable qu'on *Plin. Libr. 36. c. 9.*

réussit tous les jours parmi nous à remettre à flot des Vaisseaux enfoncés dans les sables. Voici la façon dont on s'y prend.

Physiq. Experim. de M. l'Abbé Nollet. Leçon 8e. sur l'Hydrost.

L'on prépare de grandes caisses très-fortes, & dont les volumes sont proportionnés au poids du Vaisseau qu'on veut dégager. On les emplit d'eau autant qu'il est nécessaire pour les faire enfoncer le plus profondément qu'il est possible, sans cependant les submerger. On les attache ensuite au Vaisseau. Quand elles sont attachées, on les vuide avec des pompes ; alors elles reprennent leur premiere légèreté ; & la partageant avec le Vaisseau, elles le soulevent & le détachent de la vase & des sables où il étoit enfoncé. On voit que cette manœuvre est précisément la même que celle que nous avons rapportée à l'occasion du transport de l'obélisque. Toute la différence qui s'y trouve consiste en ce que les Egyptiens se sont servis de pierres pour faire enfoncer les barques, au lieu que chez nous on se sert d'eau pour produire le même effet. Reconnoissons donc encore ici l'industrie des Egyptiens, & avouons que la manière reflêchie dont ils s'y sont pris pour enlever l'obélisque que Ptolemée vouloit faire transporter à Alexandrie, suppose en eux quelque connoissance des loix de l'Hydrostatique.

NOTE III, *pour la page 90.*

Πτολεμαῖος..... εἰς τον κατὰ Αἰθίοπων πόλεμον ἀπὸ της Ἑλλάδος πεντακοσίους συνί-

λεξεν ἱππεῖς· Ὧν τοῖς προκινδυνεύειν μέλλουσι καὶ καθηγουμένοις, τὸ πλῆθος οὖσιν ἑκατὸν, ὁπλισμοῦ περιέθηκε τρόπον. Στολὰς γὰρ αὐτοῖς τε καὶ τοῖς ἵπποις ἀνέδωκε πιλητὰς ἃς οἱ κατὰ την χώραν ἐκείνην προσαγορεύουσι κασας (aliàs καππας) ὥστε πᾶν κρύπτειν τὸ σῶμα, πλὴν τῶν ὀφθαλμῶν. *Ptolemæus ad bellum contrà Æthiopes è Græcia quingentos equites conscripsit. De his qui in primâ acie versaturi erant, & agmen ducturi, numero centum, eos singularibus instruxit armis. Nam & ipsis, & equis vestes ad pilei modum constipatas, quas* casas *in regione illa vocant, attribuit, ut totum præter oculos contegeretur corpus.* Agatharchidès de Rubro mari, p. 16. Geograph. veteris scriptoris Græci min. Oxon. 1698. in-8.° tom. I.

On me dira peut-être, & je le sçais, que certains Corps dans la Cavalerie Grecque, portoient de grandes casaques, & que c'est de ces sortes de casaques dont il est question dans le passage qu'on vient de lire; mais cela n'empêche point que je ne me croye en droit de penser que Ptolemée comptoit beaucoup pour le succès de sa nouvelle expédition sur l'effet que pouvoit opérer dans l'esprit des Sauvages Ethiopiens la vue de ses Soldats ainsi équipés. Car enfin quelque mauvaise opinion qu'eut ce Prince du courage de ces barbares, étoit-il naturel qu'il s'imaginât que cinq cens hommes pussent suffire pour leur faire la guerre, si ces cinq cens hommes n'eussent eu, de quelque manière que ce fut, quelque autre ressource que leur courage & leur intrépidité. D'ail-

leurs s'il n'y avoit rien que de très-ordinaire dans l'équipage de ces Soldats, pourquoi l'Hiſtorien inſiſte-t-il avec une ſorte d'affectation ſur cette circonſtance; il remarque même expreſſément que cet uniforme des cent Cavaliers qui devoient marcher à la tête de la petite Troupe envoyée par le Roi d'Egypte contre les Ethiopiens, avoit quelque choſe d'extraordinaire & de ſingulier; c'eſt ce que ſignifient ces mots: Ὁπλισμοῦ περιέθηκε τρόπον. Enfin, ne peut-on pas ſuppoſer que Ptolemée avoit fait donner aux caſaques qui étoient l'habillement ordinaire des Cavaliers, une forme plus grande que celle qu'on leur donnoit communément; car je ne me rappelle pas d'avoir vu dans aucun Auteur que les caſaques de la Cavalerie Grecque couvriſſent les hommes, depuis les pieds juſqu'à la tête, ſi exactement qu'on ne put voir que leurs yeux, ni qu'on fit porter à leurs chevaux des caparaçons comme ceux que décrit Agatharchidès.

NOTE IV, *pour la page 127.*

Quoique je penſe qu'il ſoit inutile de répondre en détail à toutes les difficultés minutieuſes qu'il a plû à Strabon d'accumuler au ſujet de l'aventure de l'Indien dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire d'Eudoxe, je ne puis cependant m'empêcher de mettre ici ſous les yeux du Lecteur quelques-unes de ſes plus fortes objections. Par exemple il demande comment il a pû ſe

faire que tous les Compagnons de l'Indien se soient vus tranquillement mourir de faim, à l'exception de lui seul ? Comment un seul homme avoit pû conduire un Vaisseau aussi grand que devoit l'être, à ce qu'il dit, celui de ces infortunés ?

Cependant rien de plus aisé à concevoir: ce sont des gens qui se sont perdus sur la mer, qui ont consommé toutes leurs provisions, & qui se voyent obligés de périr de misere sans pouvoir se procurer aucun secours. Ces sortes d'accidents devoient être fort fréquents dans ces tems où l'on n'avoit pas encore l'usage de la boussole qui sert si bien aujourd'hui à se reconnoître lorsqu'on s'est égaré sur mer.

2°. Il n'est pas dit que l'Indien conduisoit seul son Vaisseau, puisqu'il fut trouvé à demi-mort. Il est manifeste que le bâtiment erroit au gré des flots depuis plusieurs jours, lorsque les Gardes du Golphe Arabique le rencontrerent.

Strabon voudroit encore qu'on lui dise comment cet Indien fit pour apprendre si-tôt la langue Grecque & pour la parler si parfaitement qu'il ait réussi à persuader le Roi d'Egypte de s'en rapporter à lui pour conduire ses gens aux Indes ? Mais qui a dit à Strabon que cet Indien se rendit habile dans la langue Grecque aussi promptement qu'il le suppose ? Qui lui a encore dit qu'il apprit si parfaitement cette langue ? Etoit-il nécessaire qu'il la parlât aussi bien que notre Critique le suppose, pour se faire entendre, & qu'il s'ex-

pliquât avec toute l'éloquence d'un Demosthene pour engager le Roi Ptolemée à embrasser le projet qu'il lui proposoit ? La découverte future de quelque nouveau pays dans les Indes, & l'espoir de faire le bien du Commerce devoient être des motifs assez puissants pour porter ce Prince à accepter de pareilles offres.

On voit de quelle force sont les argumens de Strabon. S'il étoit permis de s'autoriser de pareilles questions & de semblables difficultés pour rejetter ce qu'un Historien a écrit, quel fait historique pourroit subsister ?

NOTE V, *pour la page* 163.

A Copto Camelis itur, aquationum ratione mansionibus dispositis. Prima appellatur hydreum XXXII. mill. Secunda in monte diei itinere. Tertia in altero hydreumate, à Copto XCV. mill. Deindè in monte. Mox ad hydreum Apollinis à Copto CLXXXIV. mill. passuum. Rursùs in monte. Mox ad novum hydreum à Copto CCXXXIII. mill. pass. Est & aliud hydreum vetus, Troglodyticum nominatur, ubi præsidium excubat diverticulo duûm millium. Distat à novo hydreumate IV. mill. passuum. Indè Berenice oppidum, ubi portus Rubri Maris, à Copto CCLVIII. mill. passuum. Sed quia major pars itineris conficitur noctibus propter æstus, & stativis dies absumuntur, totum à Copto Berenicen iter duodecimo conficitur die. Plin. Lib. 6. c. 23.

Plus je considere ce passage, & plus je

ſoupçonne qu'il eſt corrompu. Pline ne paroît faire mention que de huit ſtations depuis Coptos juſqu'à Bérénice ; je dis *huit* (*a*) & non pas *neuf* avec le Docte Saumaiſe. Ce qui a trompé ce ſavant eſt qu'il s'eſt imaginé, ſans doute, qu'il falloit mettre au nombre de ces ſtations l'*hydreum vetus*. Mais il n'a pas fait attention que Pline ne parle ici de l'*hydreum vetus* que par parentheſe & rélativement au *novum hydreum*. Ne dit-il pas que ce *vetus hydreum* étoit écarté du grand-chemin de deux mille pas *diverticulo duûm millium*. D'ailleurs quand il ſe ſeroit trouvé ſur la route, n'étant éloigné du *novum hydreum* que de quatre mille pas, il y auroit eû une diſtance trop peu conſidérable entre la ſtation du *vetus hydreum* & celle du *novum*. Enfin, dans un ancien itineraire * où la route de Coptos à Bérénice ſemble avoir été tracée avec aſſez d'exactitude, dans la Table de Peutinger & dans l'Itineraire d'*Antonin*, après le *novum hydreum* on trouve tout de ſuite *Bérénice*, ſans qu'il ſoit fait aucune mention de *vetus hydreum*. Ainſi c'eſt à tort que Saumaiſe a mis le *vetus hydreum* au nombre des lieux des ſtations ſituées depuis *Coptos* juſqu'à *Bérénice*, & qu'en conſéquence il prétend que Pline compte neuf ſtations depuis la première de ces Villes juſqu'à l'autre. Pline ne parle donc diſtinctement que de huit ſtations.

Salmas. Plin. Exercit. p. 495.

* *Cité par Saumaiſe lui-même. Plin. Exercit. pag. 1184. & Cellarius. Geog. Antiq. Lib. 4. c. 1. Africæ part. p. 92. Lipſiæ 1706.*

(*a*) *Encore faut-il mettre Bérénice au nombre de ces ſtations pour en trouver huit.*

Quoique Pline ne faſſe ici mention que de huit ſtations, il ne laiſſe pas cependant de dire qu'on employoit douze journées pour faire le voyage de Coptos à Bérénice. Saumaiſe pour concilier ici Pline avec lui-même, ſuppoſe que l'on s'arrêtoit pluſieurs jours à certaines ſtations, fondé apparemment ſur ces paroles : *& ſtativis dies abſumuntur.* Mais ces mots veulent dire ſeulement, ſi je ne me trompe, que l'on employoit le jour à ſe repoſer, parce qu'on faiſoit route pendant la nuit à cauſe de la chaleur, *major pars itineris conficitur noctibus propter æſtus.* Je penſe donc qu'il y a dans le texte de Pline pluſieurs ſtations omiſes, ſoit par la négligence de l'Auteur, ſoit par celle des Copiſtes. L'obſervation ſuivante me paroît une preuve aſſez forte de ce que j'avance ici.

Plin. Exercit. p. 495.

Pline, après avoir dit que la troiſieme ſtation ſe fait *in altero hydreumate* qui eſt éloigné de Coptos de 95. mille, ajoute : *Deindè in monte, mox ad hydreum Apollinis, à Copto* 184. *mill. paſſuum.* Deſorte que, pour deux ſtations ſeulement, il paroît marquer une diſtance de 89. mille pas. Car depuis 95. juſqu'à 184, il y a 89. de différence. Ces 89. mille pas partagés également entre les deux ſtations indiquées, feroient 44. mille cinq cens pas pour chacune ; ce qui eſt exorbitant & n'a aucune proportion avec les diſtances qu'on remarque entre les autres ſtations qui ſe trouvoient ſur la route de Coptos à Bérénice. Il n'y a pas même d'apparence qu'on eut

pu, quand on auroit forcé les marches, faire une ſi longue courſe pendant une nuit, ſur-tout avec des bêtes de ſomme chargées de marchandiſes. Je crois donc qu'il peut y avoir dans le texte de Pline deux ou même trois ſtations d'omiſes, leſquelles rétablies rapprocheroient l'Itineraire de Pline de l'ancien Itineraire cité par Saumaiſe & Cellarius, & auſſi de celui de la Carte de Peutinger qui eſt manifeſtement le même que l'Ancien, à quelque différence près qu'il ne faut imputer qu'à l'inexactitude des Copiſtes.

Salmaſius. Plin. Exercit. p. 1184.

Il eſt certain que l'Itineraire de Pline tout défiguré qu'il eſt, conſerve encore pluſieurs traits de reſſemblance, avec les autres dont j'ai parlé.

1°. Il aſſigne 258. mille pas de diſtance entre Coptos & Bérénice. Or l'ancien Itineraire & celui de la Carte de Peutinger rectifié par Saumaiſe, indiquent le même intervalle.

Plin. Exercit. p. 1184.

2°. Dans le texte de Pline, l'antépenultieme ſtation, en comptant Berenice pour la derniere, eſt précédée de l'*hydreum Apollinis*, & Bérénice l'eſt auſſi immédiatement du *novum hydreum.* Or c'eſt la même choſe dans l'ancien Itineraire & dans la Carte de Peutinger.

3°. Enfin Pline dit que la route de Coptos à Bérénice ſe faiſoit en douze jours. Or les Itineraires mentionnés ci-deſſus comptent onze ſtations, qui font à peu près ce même nombre de jours.

On peut conclure de tout ce qu'on vient

de voir, que le paſſage de Pline eſt aſſez peu exact, & qu'il ne ſeroit pas bien difficile de le rectifier, avec le ſecours de l'Itineraire d'Antonin & de celui de Peutinger.

NOTE VI, *pour la page* 178.

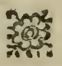
Hyppalus donna ſon nom au vent *Libonotus* & non pas au vent *Favonius*, comme le dit Pline qui ne s'accorde pas avec l'auteur du Periple de la mer Rouge. Celui-ci dit qu'on alloit du Promontoire *Syagros* à *Patale* par le vent *Libonotus*, autrement dit *Hyppalus*, & il a raiſon, le vent *Libonotus* étant juſtement celui que *Hyppalus* a trouvé. Ce vent conduit tout naturellement à *Patale*; car le *Libonotus* ſouffle du Sud-Oueſt au Nord-Eſt, & par conſéquent dans la direction du Promontoire *Syagros* à *Patale*, puiſque cette Ville étoit d'environ dix degrés plus Septentrionale que le Promontoire où l'on s'embarquoit pour s'y rendre.

Voy. *Orbis veteribus noti Tabula nova* Guil. de Liſle.

Le vent *Favonius* au contraire eſt un vent qui ſouffle de l'Occident Equinoxial, & qui eſt par conſéquent très-propre à conduire d'*Ocelis* à *Muziris* qui ſe trouvent tous les deux preſque ſous le même parallele, tandis qu'il ſeroit très-peu favorable à des Navigateurs qui partiroient du Promontoire *Syagros* pour aller à *Patale*; ces deux endroits étant l'un au 15e & l'autre au 25e degré de latitude Septentrionale. Quelque habiles que fuſſent les anciens dans l'art de la Navigation, je doute cependant

dant qu'ils le fussent assez pour corriger par l'arrangêment combiné de leurs voiles, une direction aussi mauvaise que celle d'un vent dont il faudroit se servir pour arriver dans un lieu qui seroit à dix degrés au-dessus de cette même direction ; or telle est précisément la position de *Patale* par rapport au vent *Favonius*, qu'on supposeroit pousser devant lui un Vaisseau sorti du port *Syagros*.

Il a donc pu arriver que Pline décrivant deux routes différentes qui avoient chacune leur vent particulier, il se soit glissé par rapport à ces vents quelque confusion dans son récit qu'on pourroit, peut-être, réformer ainsi : il n'y auroit qu'à transporter le *Favonius* qui se trouve joint à l'*Hippalus* dans l'indication de la route de *Syagros* à *Patale*, & le mettre à la place de l'*Hippalus* qui est dans la description de la route d'*Ocelis* à *Muziris*. Au reste je ne présente cette idée qu'avec toute la défiance qui me convient. On n'a déjà que trop porté la main sur le texte de Pline, qui ne seroit, peut-être, pas si obscur en bien des endroits, si tant de gens n'avoient pas voulu l'éclaircir.



NOTE VII, *pour la page* 205.

Voici, d'après Agatharchidès, le Journal de la route que les Vaisseaux Egyptiens tenoient pour venir des Palus-Méotides à Alexandrie, & pour remonter ensuite d'Alexandrie jusqu'aux confins de l'Ethiopie.

Excerpta quædam ex Agatharch. de Rubro mari, apud Geogr. veteris Script. Gr. min. t. I. Oxon. 1698. p. 48.

Ἐκ τῆς Μαιώτιδος λίμνης, πολλοὶ τῶν φορτιζομένων ἐν φορτηγαῖς ἀκάτοις, δεκαταῖοι κατῆραν εἰς τὸν Ῥοδίων λιμένα· ἀφ' ὧν ὑπὸ τὸν αὐτὸν καιρὸν τεταρταῖοι μὲν ἀφίκοντο εἰς τὴν Ἀλεξάνδρειαν· ἐκ δὲ ταύτης, ἐναντίῳ τῷ ῥεύματι πλέοντες ἀνὰ τὸν ποταμὸν, ἐν ἄλλαις δέκα παραγένοιντ' ἂν οὐ χαλεπῶς εἰς Αἰθιοπίαν. Ὥστε ἀπὸ τῆς ὑπερβολῆς τοῦ ψύχους εἰς ἄκραν τοῦ καύματος τὴν ἀκμὴν μὴ πλείους εἴκοσι γίνεσθαι καὶ πέντε τοῖς κομιζομένοις ἐνδελεχῶς ἡμέρας. *Ex Palude-Mæotica multi, onerariis vecti navigiis, decimâ luce in Rhodiorum portus intrant. Indè eâdem navigationis commoditate ad diem quartum Alexandriam appellunt; ab hâc adversùs amnis decursum subvecti, intrà dies alios decem, non difficili negotio, Æthiopiam contingere possunt. A summo igitur frigore ad extremum æstus vigorem, continuum iter facientibus, intercedunt XXV dies.*

On m'objectera, peut-être ici, qu'Agatharchidès ne dit point de quelle nation étoient ces Vaisseaux qui venoient des Palus-Méotides en si peu de tems, & qu'il n'explique pas s'ils étoient Egyptiens ou Etrangers.

A cela je réponds, 1°. que les Habitans des Bords des Palus-Méotides n'étoient pas aſſez grands Commerçans pour quitter ainſi leur pays & venir trafiquer juſqu'en Egypte & même juſqu'en Ethiopie, ni aſſez habiles Navigateurs pour faire un trajet ſi conſidérable dans un eſpace de tems auſſi court. Il n'y avoit gueres que des bâtimens Egyptiens qui fuſſent capables de faire, ſi je puis m'exprimer ainſi, un pareil chef-d'œuvre de navigation. En ſecond lieu, il eſt certain que les Egyptiens commerçoient avec les diverſes nations qui peuploient les Bords du Pont-Euxin dans preſque tout ſon contour; par conſéquent il n'y a pas lieu de douter qu'ils ne pénétraſſent juſqu'aux Palus-Méotides où cette mer les conduiſoit tout naturellement.

Mais ſi les Vaiſſeaux dont parle Agatharchidès, répliquera-t-on, étoient Egyptiens, pourquoi ne nous trace-t-il pas leur route dans un autre ſens? N'étoit-il pas plus naturel de les repréſenter partans de l'Egypte pour ſe rendre aux Palus-Méotides, que de les conſidérer comme revenans des Palus-Méotides en Egypte?

A cette difficulté, ſi c'en eſt une, je n'oppoſerai qu'une réflexion bien ſimple. D'abord je prie d'examiner quelle eſt ici l'intention de l'Auteur & quel eſt l'ordre de ſon raiſonnement. Agatharchidès ſe propoſe non pas préciſément d'apprendre à ſes Lecteurs de quelle nation étoient ces Navires qui venoient des Palus-Méo-

tides, mais de leur faire voir qu'on peut paſſer dans un tems très-court des régions les plus froides aux pays les plus chauds ; or dans cette ſuppoſition, il n'a pas dû nous tracer la route de ces Vaiſſeaux dont la navigation lui ſert de preuve, autrement qu'en les faiſant partir des Palus-Méotides où regnoit, ſuivant la commune opinion des anciens, un froid exceſſif, pour les conduire enſuite dans les régions brûlantes de l'Ethiopie.

Je puis encore ajouter à cela une autre raiſon qui ne me paroît pas non plus dépourvue de fondement. Agatharchidès doit être ſuppoſé avoir recherché les circonſtances les plus favorables à ce qu'il entreprend de prouver & avoir choiſi en conſéquence, la navigation la plus courte pour le tems, qu'il lui a été poſſible de trouver ; or je me perſuade qu'il falloit beaucoup moins de tems pour revenir des Palus-Méotides à Alexandrie, que pour aller de cette Ville aux Palus-Méotides. Et pourquoi ? C'eſt que les Palus-Méotides ſe jettent dans le Pont-Euxin, & que le Pont-Euxin ſe verſe dans la Propontide ; ce qui produit néceſſairement une eſpèce de courant qui ne peut manquer de favoriſer la courſe d'un Vaiſſeau qui revient des Palus-Méotides, tandis qu'il doit gêner la navigation d'un bâtiment qui fait route pour s'y rendre. D'ailleurs les vents Eteſiens avec le ſecours deſquels les Navires dont parle Agatharchidès remontoient ou pou-

Voy. *Stuchii Scholia in Peripl. Ponti-Euxini p. 6. & 7. Lugd. 1577. fol.*

voient remonter si promptement le Nil jusqu'en Ethiopie, leur étoient encore très-avantageux pour le trajet de la Méditerranée à leur retour. Ainsi tout nous autorise à croire qu'Agatharchidès pouvoit bien avoir des exemples de Navigateurs qui étoient revenus des Palus-Méotides, & étoient remontés jusqu'en Ethiopie par le Nil en moins de 25 jours, & n'en point avoir de Navigateurs qui y fussent allé en aussi peu de tems. Ce qui lui aura été un motif de plus pour donner à son récit l'ordre dans lequel il l'a construit.

Pour moi ce qui m'étonne davantage dans le récit d'Agatharchidès & ce qui me paroît faire une difficulté beaucoup plus sérieuse que tout ce qu'on pourroit dire d'ailleurs, est le peu de tems que les Vaisseaux dont il parle, mettoient à se rendre des Palus-Méotides à Alexandrie, & ensuite d'Alexandrie aux confins de l'Ethiopie. J'avoue que je serois presque tenté d'accuser Agatharchidès d'erreur & d'exagération, si je n'avois d'autres autorités qui viennent à l'appui de ce qu'il avance ici.

Agatharchidès suppose que les Vaisseaux venoient des Palus-Méotides à Rhodes en dix jours; mais ce fait n'est pas plus incroyable que ce que nous rapporte Herodote. Cet ancien Historien qui avoit fait une étude particulière de la Topographie de la mer du Pont, & qui en avoit pris, comme il nous en assure, toutes les dimen-

Herod. Lib. 4. p. 252. sions, nous dit qu'après une navigation de trois jours & de deux nuits sur cette mer, on se rendoit du pays des Scythes qui habitoient les environs des Palus-Méotides, à Themiscyre ville de l'Asie mineure située sur le Thermodon à quelque distance de l'embouchure de ce fleuve qui se jette dans le Pont-Euxin. Or si du tems d'Herodote on n'étoit que trois jours & deux nuits à traverser les Palus-Méotides & le Pont-Euxin, pourquoi du tems d'Agatharchidès, c'est-à-dire lorsque la navigation étoit dans l'état le plus florissant, & qu'elle étoit parvenue au plus haut degré de perfection où elle ait jamais été portée chez les anciens, pourquoi, dis-je, auroit-il été impossible aux Navigateurs de passer en dix jours des Palus-Méotides à Rhodes? Enfin, Scylax de Caryande * nous apprend que de son tems on n'employoit pas plus de trois jours à traverser le Pont-Euxin depuis son embouchure dans le Bosphore de Thrace jusqu'à celle des Palus-Méotides.

Scylacis Caryand. Peripl. p. 34. Geogr. veteris Script. Gr. min. t. I.

Agatharchidès dit encore que les bâtimens qui revenoient des Palus-Méotides faisoient la route de Rhodes à Alexandrie en quatre jours; or Pline nous parle de

* *Il ne faut pas le confondre avec un autre Scylax aussi de l'Isle de Caryande dont parle Herodote, & dont j'ai fait mention dans l'Introduction de ce Mémoire. Ce dernier vivoit sous Darius fils d'Hystaspe, au lieu que l'Auteur du Periple étoit contemporain de Polybe, si l'on en croit Henri Dodwel qui a fait une savante dissertation pour le prouver.*

Navigateurs qui étoient venus du détroit de Sicile en six ou sept jours à Alexandrie, ce qui fait un trajet au moins double de celui de Rhodes à cette Capitale de l'Egypte.

Agatharchidès ajoute que les Vaisseaux pouvoient remonter ensuite d'Alexandrie jusqu'en Ethiopie en dix jours. Mais Pline nous assure, comme nous l'avons vu au commencement de la seconde partie de ce Mémoire, que les Marchands qui alloient commercer aux Indes avoient coutume de se rendre en douze jours sur le Nil d'Alexandrie à Coptos, ville de la haute Egypte, qui n'étoit pas extrêmement éloignée des confins de l'Ethiopie; ce qui s'accorde assez bien avec le calcul d'Agatharchidès, sur-tout si l'on veut faire attention que cet Auteur doit être censé supposer ici la plus grande diligence qu'il étoit possible de faire. Cette prodigieuse facilité avec laquelle les Vaisseaux Egyptiens remontoient le Nil, ne doit point surprendre; elle est attestée par les Voyageurs modernes & sur-tout par Paul Lucas, qui assure qu'on revient de Rosette au Caire en moins de deux journées contre le courant de la riviere, quoiqu'il y ait au moins 40 lieues de l'une à l'autre de ces Villes.

Paul Lucas. Voyage en Turquie, Egypte, &c. t. III. p. 249. in-12. Rouen. 1719.

Après ce qu'on vient de lire, il n'est gueres permis, ce semble, de suspecter la fidélité du récit d'Agatharchidès; d'un autre côté, il y auroit bien du scrupule à vouloir douter que ces Vaisseaux qui fai-

ſoient une ſi grande diligence pour ſe rendre des Palus-Méotides à Alexandrie, fuſſent des Vaiſſeaux Egyptiens.

NOTE VIII, *pour la page 260.*

Les Manufactures répandues dans les différentes villes de l'Egypte y faiſoient vivre un grand nombre de citoyens. C'étoit à ſes Manufactures qu'Alexandrie ſe trouvoit redevable de l'opulence, des richeſſes & de l'abondance qui y regnoient. Il n'eſt perſonne dans cette Ville, diſoit l'Empereur Adrien, qui vive dans l'oiſiveté. Les uns coulent du verre, les autres preparent le papier, d'autres travaillent à des ouvrages de Lin; enfin, tous les Habitans y ſont ſi induſtrieux qu'il n'en eſt aucun qui ne paroiſſe; & qui ne ſoit en effet propre à toutes les eſpèces d'art ou de profeſſion auxquelles on voudra l'appliquer. Les gouteux, les aveugles & ceux même qui ſont privés de l'uſage de leurs mains, y trouvent de quoi s'occuper, malgré leur état d'infirmité. *Civitas opulenta, dives, fœcunda, in quâ nemo vivat otioſus. Alii vitrum conflant, ab aliis carta conficitur, alii Linyphiones ſunt, omnes certè cujuſcumque artis & videntur & habentur. Podagroſi quod agant habent: habent cæci quod faciant: ne chiragrici quidem apud eos otioſi vivunt.*

Epiſt. Adriani ad Servian. Coſ. apud Vopiſci Saturninum.

Ce caractère actif qui étoit particulier aux Egyptiens étoit en partie l'effet des

constitutions primitives du Gouvernement. Les premiers Legislateurs de ce peuple plein de sagesse, avoient établi des Loix très-séveres contre les gens oisifs. Un paresseux étoit traité en Egypte comme un criminel d'État. Amasis, un des plus grands Princes qui ayent regné en ce pays, avoit porté une Loi qui obligeoit chaque Habitant à comparoître tous les ans, en présence du Gouverneur de sa Province, pour lui rendre compte de sa Profession, & des ressources qu'il avoit pour vivre. Celui qui manquoit à se conformer aux dispositions de cette Loi, ou qui ne se trouvoit pas en état de prouver qu'il menoit une vie honnête & occupée, étoit condamné à la mort. *Νόμον τε Αἰγυπτίοισι, τόνδε Ἄμασις ἐστὶ ὁ καταστήσας· ἀποδεικνύναι ἔτεος ἑκάστου τῷ νομάρχῃ πάντα τινὰ Αἰγυπτίων, ὅθεν βιοῦται, μηδὲ ποιεῦντα ταῦτα, μηδὲ ἀποφαίνοντα δικαίην ζόην, ἰθύνεσθαι θανάτῳ* (a). *Herod. Lib. 2. cap. 177.*

Herodote remarque que Solon emprunta cette Loi des Egyptiens, & qu'il l'établit à Athenes, où elle s'observoit scrupuleusement. En général tous les peuples de la Grece avoient adopté les mêmes maximes contre l'oisiveté. Ils regardoient les fainéans comme des parties mortes qu'il faut

---

[a] *Amasis quoque extitit qui legem hanc apud Ægyptios condidit, ut singulis annis apud Provinciarum præsides Ægyptii omnes demonstrarent undè viverent: & qui aut hoc non faceret, aut non demonstraret sese legitimè vivere, is morte afficeretur.*

ſe hâter de retrancher du Corps de l'État, ſi l'on ne veut point qu'elles y répandent la corruption & le déſordre. Platon les banniſſoit de ſa République. Il n'y aura pas, dit-il, dans notre État de mendiant. S'il ſe trouve des gens qui entreprennent de ſuivre ce genre de vie, & qui ſe mettent ſur le pied de demander l'aumône aux citoyens, en eſſeyant d'émouvoir leur commiſération par des prieres touchantes, les Gouverneurs des Provinces les chaſſeront, afin de purger le pays de cette eſpèce d'animal nuiſible. En effet, ajoute-t-il ailleurs, il faut néceſſairement que dans une Ville où il y a des mendians, il ſe rencontre auſſi des filoux cachés, des coupeurs de bourſes, des ſacriléges, & des malfaiteurs de toute eſpèce. Dans un autre endroit, il regarde les fainéans comme une maladie qui infecte le Corps Politique. Il veut qu'un ſage Légiſlateur prenne à leur égard les » mêmes précautions, qu'un homme qui » éleve des abeilles prend à l'égard des » frelons. Son premier ſoin, dit ce grand » Philoſophe, ſera d'empêcher qu'ils ne » s'introduiſent dans la ruche ; & ſi, malgré ſa vigilance, ils s'y ſont gliſſés, il les » retranchera au plus vite, en coupant la » partie du gâteau où ils ſe ſont retirés.

Plat. de Legibus Lib. XI. *p.* 916. *Edit. Serrani.*

Plat. de Republ. Lib. 8. *Edit. Serr. p.* 552.

Les anciens Romains ne le cédoient en rien aux Grecs ſur cet article ; « une des » principales fonctions de leurs Cenſeurs étoit de veiller ſur les vagabonds, *cavebant ne quis otioſus in urbe oberraret* ; &

Hiſt. critiq. de la Pauvreté par M. Morin. Acad. des B. L. Mém. t. 4. *p.* 301.

» de faire rendre compte à chaque citoyen
» de la maniere dont il employoit son tems :
» *rationem otii & negotii reddere*. Ceux qu'ils
» trouvoient en faute, étoient condamnés
» aux mines ou aux ouvrages publics. Les
» Romains de ce tems-là ne regardoient
» pas comme ceux d'aujourd'hui le *far*
» *niente*, comme une belle chose ».

Les Anciens ne se contentoient pas de rendre des Ordonnances contre les vagabonds, les fainéans & les mendians. Ils avoient soin de leur ôter tout prétexte pour excuser leur oisiveté, en leur procurant les moyens de s'occuper, & en les mettant dans la nécessité de travailler de gré ou de force. Ainsi en Egypte les Intendans étoient chargés d'entretenir chacun dans son district des ouvrages publics auxquels ceux qui n'avoient point d'autre occupation étoient obligés de travailler. *Vous êtes des gens de loisir*, disoient les Commissaires de ces Intendans aux Israëlites, en les contraignant de fournir chaque jour un certain nombre de briques. Ces fameuses pyramides qui sont encore aujourd'hui l'objet de notre admiration, ces canaux dont le sol de l'Egypte étoit entre-coupé, ces catacombes ou souterreins merveilleux qui servoient de sépulture aux hommes & aux animaux, étoient en partie le fruit du travail de ces ouvriers ramassés.

Ibid. p. 299.

Cet usage d'occuper aux travaux publics & de faire travailler dans des Manufactures établies & dirigées par le Gouverne-

ment, les mendians, les vagabonds, les gens ſans aveu ou ſans reſſource, ſe pratique avec ſuccès dans quelques États de l'Europe. On le ſuit même chez les Chinois. Il n'y a point parmi eux de fainéans, tout le monde y travaille, juſqu'aux aveugles & aux manchots. C'eſt encore un de ces traits de reſſemblance qui ſe trouvent en ſi grand nombre entre ce peuple ſingulier & les anciens Egyptiens.

Ibid. p. 307.



TABLE
GÉNÉRALE ET *ALPHABÉTIQUE*
DES MATIERES.

En faisant cette Table on n'a point distingué les Notes du Texte; ainsi lorsqu'on ne trouvera pas dans le corps du Texte ce qui est indiqué par le chiffre de la page, il faudra lire les Notes qui pourront se trouver au bas.

à

FIN DE LA TABLE.

De l'Imprimerie de LOTTIN l'aîné ; 1766.

CORRECTIONS.

Page 6, ligne 2 & suiv. s'il est vrai que l'Ophir, où il est dit que ce Prince envoyoit des Vaisseaux pour le Commerce, soit la Sophala d'aujourd'hui; *lisez* s'il est vrai, comme il ne me paroît pas possible d'en douter d'après les preuves qu'en a données M. d'Anville, que l'Ophir, où il est dit, &c.

P. 29, *l.* 3, Bossuole; *lisez* Boussole.

P. 48, *l.* 14, habilité; *lisez* habileté.

P. 56, *l.* 6, négotier; *lisez* négocier. *Ibid. l.* 17, rigeurs; *lisez* rigueurs.

P. 80, *l.* 8, & pour s'informer; *lisez* avec ordre de s'informer.

P. 82, *l.* 20, dans un état très-brillant; *lisez* sur un pied très-brillant.

P. 112, *l.* 14 & 15, se rendit presque maître de toutes les Villes; *lisez* se rendit maître de presque toutes les Villes.

P. 120, *l.* 18, une accueil; *lisez* un accueil.

P. 124, *l.* 14, me paroît encore plus vraisemblable; *ôtez* encore.

P. 164, *l.* 17, Ceux qui étoient destinés; *lisez* Les Navires qui étoient destinés.

P. 167, *l.* 10 & 11, en y mettant leur cachet; *lisez* en y appliquant leur cachet.

P. 171, *l.* 2, Guadarfui; *lisez* Guardafui.

P. 176, *l.* 16, leur; *lisez* leurs. *Ibid. ligne pénultieme*, il doit passer pour constant; *lisez* il est constant.

P. 182, *l.* 5, venus; *lisez* venues.

P. 188, *l.* 2, le bras; *lisez* les bras.

P. 193, *l.* 15, & *ailleurs* cotton; *lisez* coton.

P. 231, *l.* 10, chasses; *lisez* chasse.

P. 288, *l.* 6, 12 & 13, *Hyppalus*; lisez *Hippalus*.

APPROBATION.

J'AI LU, par ordre de Monseigneur le Chancélier, le Manuscrit qui a pour titre : *Dissertation où l'on examine quelle a été l'étendue du Commerce & de la Navigation des Egyptiens sous le Regne des Ptolemées :* Je crois que cet Ouvrage intéressant sera reçu par le Public aussi favorablement qu'il l'a été par l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. A Paris ce 11 Juillet 1763.

Signé BELLEY.

PRIVILÉGE

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé l'*Abbé AMEILHON, l'un de nos Cenſeurs Royaux*, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre: *Diſſertation où l'on examine qu'elle a été l'étendue du Commerce & de la Navigation des Egyptiens, ſous le Regne des Ptolémées*; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *trois années* conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté

des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele ſous le contreſcel des Préſentes : que l'impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LA MOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LA MOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Préſentes ; Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes Ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'Original ; Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre per-

miſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le *douziéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſix*, & de notre Regne le cinquante uniéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé LE BÉGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 1059. Fol. 445, *conformément au Réglement de* 1723; *qui fait défenſes*, Art. 41, *à toutes Perſonnes de quelques qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf exemplaires preſcrit par l'*Art. 108 *du même Réglement. A Paris, ce* 18 *Mars* 1766.

Signé *LE BRETON, Syndic.*





